

LINZ 4 JUIN 1943 - 24 MAI 1945

Nous étions deux camarades

Robert



Gabriel



du **S**ervice du **T**ravail **O**bligatoire

*DÉPORTÉS
DU TRAVAIL
EN ALLEMAGNE*

Gabriel Leclercq
Juillet 1998

JE DÉDIE CES SOUVENIRS DE NOS DEUX ANS PASSÉS EN AUTRICHE, COMME DÉPORTÉS DU TRAVAIL, À MES CAMARADES DISPARUS



RAYMOND CLÉRIN

décédé après son retour



MARC DELAGNEAU

décédé le 11 - 10 -1943
à LINZ (Autriche)



MARCEL LIGAULT

décédé le 11-11-1943
à LINZ (Autriche)



RENÉ MARTINE

décédé le 11 -10- 1943
à LINZ (Autriche)

Je tiens à remercier, pour leur collaboration, Robert DENIS pour la partie LINZ, et Fernand Fauvernier pour celle d' HOHENBURNN, qui a permis de confronter nos souvenirs et donner à ce récit plus d'exactitude, dans les détails.

Notre Départ

Revenus le 27 mai 1943 de chez les TODD¹ où pendant un mois et demi nous avons, depuis le 12 avril 1943, travaillé à l'élargissement de la route d'Auxerre à Avallon, le deux juin, les gendarmes nous apportèrent notre ordre de réquisition pour aller travailler en Allemagne en exécution des lois du 16 février 1943 instituant le service du Travail Obligatoire.

Cet ordre de réquisition stipulait que le 4 juin, nous devions à 7 heures nous présenter à la gare de Brienon avec de la nourriture pour deux jours et des vêtements de rechange. La gendarmerie était responsable de la bonne exécution de cet ordre. Dans le bas de la feuille de réquisition, en caractères gras, la mention suivante: " L'inexécution du présent ordre, entraînerait l'application des sanctions prévues par l'article 6 de la loi du 16 octobre."

Pourquoi, sommes-nous partis?

En effet certains nous reprochent de ne pas être partis au maquis, ce qui dit en passant n'aurait pas été réalisable, si même seulement la moitié des requis, l'avait fait. Il est bon de rappeler que nous fûmes environ six cent mille requis pour le STO, et les maquis auraient été incapables d'absorber un tel nombre de réfractaires, en 1943.

Je pense, que comme moi, les cinq requis de Brienon qui partirent, le firent surtout pour éviter des représailles à leurs familles, jugeant qu'il était plus normal, que nous qui avions 21 ans subissions cette contrainte, car nous savions que dans certains cas, en mars, plusieurs requis ne s'étant pas présentés leur jeune frère ou leur père avaient été arrêté et envoyé en Allemagne.

Il était stipulé dans la loi du 16 février 1943 :

Art.5- Toute personne qui enfreint la présente loi, ou les mesures prises pour leur application, est passible d'un emprisonnement de trois mois à cinq ans de prison et d'une amende de 200 à 10.000 frs d'amende....La même peine est applicable à toute personne, ayant prêté son concours à toute manoeuvre tentant à faire échec ou ayant fait échec aux disposition de la présente loi...

En particulier ces peines sont applicables à tout employeur ayant embauché des personnes visées par cette loi.

Ce dernier alinéa, n'étant pas pour inciter l'éventuel employeur. Il y en a eu, mais il n'y en aurait pas eu assez, pour plus de cent mille réfractaires.

Vous penserez peut-être que je cherche une excuse ? Non, mais ce qui nous a décidés de partir (je dis nous, car dès que nous avons eu notre ordre de départ, avec mes quatre camarades de Brienon qui

¹) Entreprise de travaux publics qui construira la ligne Sigfried, le mur de l'Atlantique, etc... Nous y avons été requis pendant 2 mois pour élargir la route d'Auxerre à Avallon, pour y faire passer les vedettes rapides, sorties de L'Yonne à Auxerre et remis à l'eau à Chalon sur Saône dans la Saône. Suite au débarquement des alliés en Afrique.

avaient reçu le même ordre, nous nous sommes retrouvés et avons discuté de ce que nous allions faire), était d'éviter des représailles à nos familles.

Voyage de BRIENON à LINZ

Nous nous sommes donc retrouvés sur le quai de la gare le 4 juin dans la matinée entourés de nos parents, et pour moi de Marie-Edmée, avec qui j'étais fiancé, et de Jacqueline, plus trois gendarmes de Briennon pour vérifier que nous prenions le train.

Chacun muni d'une valise et de l'incontournable musette, remplie de provisions . Le train qui nous emmènera, jusqu'à Dijon était composé de wagons de troisième classe, avec banquettes en bois. Un seul wagon de deuxième, où étaient montés des gardes mobiles et quelques soldats allemands. Ils descendaient à chaque arrêt pour s'assurer, que les requis regroupés sur le quai de la gare, désignés par les gendarmes de Briennon montent bien dans les wagons, et surtout que ceux qui étaient montés dans les gares précédentes ne descendent pas et aussi pour essayer de calmer tous ceux qui aux fenêtres, hurlaient des " mort aux boches," "Laval au poteau" Au départ du train une Marseillaise était hurlée, le mot n'est pas trop fort, chantée par tous, moins ceux qui venaient de monter, qui s'ils ne pleuraient pas, avaient le coeur gros. Mais à l'arrêt de Saint-Florentin, comme les autres nous y avons été de bon coeur.

Qui est parti de la gare de Briennon? Robert Denis, Raymond Clérin, Marc Delagneau, qui tous trois avec moi avaient été déjà réquisitionnés par les Todd, plus de Briennon, René Martine qui travaillait avec son père à Noël. En plus Roger Mamet de Venizy, Marcel Ligault de Paroy et Léon Lenfant de Bellechaume?.

Nous étions tous agriculteurs, et nés en 1922, les autres professions de notre classe, étant déjà partis en mars.

Quel était notre état d'esprit ? Nous partions vers l'inconnu, que ce soit le pays, le travail que nous allions avoir, les conditions de vie, logement, nourriture, contraintes policières etc.... Dire que nous étions euphoriques serait exagéré, mais ayant pour ma part connu pendant deux mois l'expérience des Todd c'est à dire travail sous la garde de soldats allemands, le logement sur la paille, et la nourriture exécrable, je pensais que cela ne pouvait pas être pire, que cela ne durerait pas longtemps, au maximum pour un an, et que probablement nous allions en tant que cultivateurs, travailler à la campagne, ce qui du reste s'est révélé exact, mais dans une campagne semée d'usines.

Mais j'oubliais qu'alors nous étions à Nitry , à 40 kilomètres de chez nous, que nous avions de la nourriture envoyée par nos parents, et qu'en à peine deux mois nous étions retournés deux fois chez nous.

Revenons à notre train. Comme je l'ai dit il s'arrêtait à chaque gare correspondant à un canton, Saint-Florentin, Flogny, Tonnerre etc... et enfin nous arrivons à Dijon où là les choses vont changer du tout au tout.

Sur le quai de la gare, Feldgendarmerie, SS et soldats en nombre nous attendaient, et dès le train arrêté, les aboiements en Français de quelques allemands parlant notre langue, nous intimant l'ordre de nous mettre en rangs par quatre. Mais ces ordres en Français furent rapidement couverts par des hurlements en allemand que, pour la majorité, ne nous ne comprenions pas, sauf pour nous les anciens t Todd qui savaient au moins ce que "schnell" et "gemma" voulait dire (vite, dépêchez vous).

Sur les wagons, certains avaient écrit à la craie "A BAS LAVAL" "MORT AUX VACHES" pendant le trajet, quand le train roulant doucement, il était possible en se penchant par la portière, pour sans risque écrire entre deux portières, ces wagons de troisième classe ayant une portière par compartiment, les gardes mobiles et allemands étant dans leur wagon.

Certains d'entre-nous pris au hasard furent obligés de manière très convaincante, d'effacer avec la manche de leur veston ou de leur béret, sous des hurlements incompréhensibles, menace de coups de crosse à l'appui. Puis en route pour le hall de la gare vidé de tout voyageur, et cheminot.

Combien étions nous, rassemblés dans le hall de la gare entourés par ces allemands? Plusieurs centaines. Un officier supérieur qui parlait parfaitement le français en hurlant, demanda que ceux qui avaient fait les inscriptions sur les wagons sortent des rangs. Naturellement personne ne bougea. Alors il menaça tous ceux qui étaient là, de représailles. Toujours rien. Il nous prévint qu'à partir de maintenant nous étions sous l'autorité militaire, et seulement sous elle, jusqu'à notre arrivée à notre lieu de destination en Allemagne, et que toute insubordination serait punie très sévèrement et que toute tentative d'évasion serait considérée comme désertion.

Première désillusion, nous étions en fin de compte des prisonniers, et nous étions loin de nos gardiens de chez les Todd qui, bien que gueulars, n'étaient pas trop méchants(malgré quelques coups de pieds dans le derrière que j'avais un jour reçus à Nitry.)

Si jusque là, depuis la descente du train, nous avons été un peu bousculés, maintenant nos gardiens devenaient beaucoup plus méchants et pour la mise en rangs à nouveau en vue du départ pour la caserne KRIEN, certains reçurent des coups de crosse. Ils purent ainsi nous faire traverser Dijon, relativement en bon ordre, sans être obligés de se montrer brutaux. Il faut dire que pour ma part, je filais doux, ne souhaitant pas me faire tabasser.

Arrivés à la caserne Krien, nous passons à un contrôle, fait par des français, sous bonne garde allemande, vérification de nos papiers, avec une liste, et nous apprîmes que nous resterions quelques jours en attente d'autres requis, pour faire un train complet pour l'Allemagne. Puis nous fûmes conduits à nos chambrées. Ce n'était pas à proprement parler des chambrées, mais un grand dortoir avec châlits, et paillasses, faites en sacs tissés en ficelle papier et sans couverture.

Ceux qui étaient montés en gare de Briennon, resteront ensemble. Il en resta quelques-uns pour garder nos valises et musettes qui, soit-dit en passant, m'avaient paru bien lourdes pendant le trajet de la gare à la caserne. Les autres dont j'étais, allant dans la cour aux nouvelles, interrogeant des requis d'un autre convois, arrivés avant nous.

Nous apprîmes, ce qui nous surprit que l'on pouvait sortir en ville à condition d'être rentré pour l'appel du soir, et que nous resterions probablement plusieurs jours à Dijon.

Après entente avec Robert en cas d'appel je décidai d'aller téléphoner à Marie-Edmée, en lui demandant si elle ne pouvait pas venir me voir le lendemain. Elle accepta et nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain dans la matinée à Saint-Ursule, école où sa tante Colette était directrice.

Je me rendis le lendemain à Saint-Ursule, dans mes petits souliers, ne sachant comment cela allait se passer, ne connaissant pas Tante CO à cette époque.

Je fus cordialement reçu et Marie-Edmée arriva dans le début de l'après-midi. J'avais entre-temps été invité à déjeuner par tante Co avec d'autres religieuses. Nous partîmes assez rapidement nous promener, Marie-Edmée me reconduisant le soir vers six heures à la caserne.

Notre carte de travail
française



Sur le quai de la gare de Briennon
Robert, Gabriel, Jacqueline, entre Gabriel et Jacqueline, la tête
de Marie-Edmée, derrière sa tête, une partie de celle de Françoise
devant : Behotte qui n'était pas requis, mais avait été avec nous chez
les Tood et Raymond Clérin.



Notre voyage
DIJON _ LINZ



LINZ à mi-chemin entre SALZBURG et WIEN



Rendez-vous fut pris pour le lendemain matin à Saint-Ursule, étant entendu que si je n'étais pas venu pour midi, c'est que nous serions partis.

Nous profitâmes encore d'un jour d'intimité, par un soleil merveilleux et nous déjeunâmes au "Chapeau Rouge". Je me rappelle que nous mangeâmes des cuisses de grenouilles et des haricots verts, ce qui permit au serveur de nous demander nos tickets de textiles !!!

Quand nous regagnâmes la caserne, ayant soif car il faisait très beau, nous entrâmes dans un bistrot en face de la caserne, où certains requis présents, nous apprîmes que le départ était fixé pour demain. Nous pûmes ainsi nous dire adieu, le cœur bien gros. Heureusement que nous ne savions pas que cette séparation allait durer deux ans dont un sans nouvelles.

Après une nuit où le cafard remplaçait souvent le sommeil nous sommes réveillés vers 6 heures. Après une toilette rapide nous prîmes notre petit déjeuner, où en plus du café, nous reçûmes environ 500 grammes de pain une saucisse et un morceau de pâte de fromage, pour la route.

Appel, puis la totalité des hommes du camp formant un convoi d'environ 2.000 hommes, à nouveau sévèrement encadrés, contrastant avec la semi liberté des jours précédents, nous fûmes dirigés vers la gare.

2.000 hommes chargés de valises, plus une cinquantaine de soldats allemands sur un quai de gare, représentez-vous le cirque. Le train était au quai, derrière la locomotive, et en queue un wagon de deuxième classe, pour nos gardes allemands entre deux, une longue file de wagons de troisième classe, que nos gardes nous firent remplir, vérifiant consciencieusement qu'il y avait bien 8 hommes dans chaque compartiment. Ces wagons de troisième classe avaient une porte de chaque côté. Les parois étaient en planches avec banquettes en bois et filet pour les valises. Il ne restait pas d'espace de libre croyez-moi.

Nous ne savions pas encore le lieu de notre destination, mais un bruit courait que nous partions pour l'Autriche ce qui, quitte à partir, nous semblait préférable à l'Allemagne. Ce qui se vérifia en partie vrai, pour nous les bombardements ayant été plus tardifs que pour nos camarades de Brienon, qui partis en mars avaient été envoyés à Kassel et pour qui, les premiers bombardements avaient eu lieu un an avant nous.

Quoi dire de ce début de voyage ?

Nous arrivâmes à MULHAUSEN(Mulhouse) en fin de soirée, l'on nous fit descendre deux wagons à la fois, les autres surveillés par nos gardes leur interdisant de descendre.

Nous fûmes conduits sur le quai où des "souris-grises", c'est ainsi que l'on appelait les femmes allemandes soldats, nous donnèrent un bol de soupe, qu'il nous fallut boire rapidement, bousculés par nos camarades qui étaient poussés par les gardes avec des "schnell" retentissants. Après l'attroupement autour des bouteillons de soupe, une table surmontée de pain et saucisses qui nous furent distribués à raison, d'environ 300 grammes de pain noir(c'était le premier mais pas le dernier qui nous parut immangeable, mais nous verrons bien pire) et une saucisse. Ce sera tout pour le restant du voyage soit environ 20 heures. Nous fûmes autorisés à aller à une borne fontaine pour remplir les bidons que certains avaient, car depuis Dijon nous avions eu soif et il ne nous restait plus rien à boire.

J'avais, pour ma part un bidon militaire, de deux litres recouvert d'une toile kaki, pas totalement vide mais que je remplis, sacrifiant mon reste de vin, ayant eu trop soif dans l'après-midi, n'ayant pas voulu boire trop de vin pour garder un peu de lucidité, car plus le niveau des bidons baissait plus le ton montait dans notre compartiment.

Rapidement remontés dans notre wagon, pressés par nos gardes qui voulaient voir nos portes fermées, pour leur permettre de faire descendre d'autres wagons, et aussi par la pluie qui nous avait accueillis en Lorraine, alors province allemande.

Depuis un moment par la portière, nous avons remarqué que toutes les inscriptions étaient en allemand, qu'il y avait beaucoup de soldats et autres hommes en uniforme ne sachant pas encore faire la distinction entre un soldat, un SS (force spéciale de protection), un SA (police auxiliaire politique), un Zugführer (contrôleur), un Stationworfte (chef de gare).

Nous repartirons alors que la nuit était tombée, et là commencèrent les discussions pour arriver à essayer de s'allonger, ce qui s'avéra impossible, malgré toute la bonne volonté de chacun, et seuls pourront s'allonger ceux qui dormiront dans les filets dont toutes les valises avaient été empilées contre une portière, ce qui obligeait ceux d'en face de se mettre en chien de fusil. Nous avons gagné un peu de place grâce à ceux qui étaient couchés dans les filets, qui, le lendemain se souvinrent qu'il y avait une barre de fer dans le milieu de la longueur du filet, grâce à un sérieux mal de dos.

Le jour se lève, j'aperçois une pancarte STUGGART, cette fois-ci nous sommes bien en Allemagne. Nous avons donc traversé le Rhin, mais aucune lumière le long des voies et contournant en général les gares, malgré quelques furtifs coups d'oeil entre deux sommes je n'avais aucune conscience des endroits où nous passions. A quoi cela aurait-il servi du reste.

Le train roulait relativement vite, ralentissant seulement dans les aiguillages quand nous contournions les grandes villes Ulm, Munchen, Rosenheim, Salzburg, Wels.

Depuis Rosenheim, la campagne est plus accidentée, et parfois notre train se traîne péniblement. Dans la matinée, nous avons aperçu les premiers prisonniers français que nous reconnûmes à leur calots ou bérets et surtout quand ils auront une veste au " K G " (krieg gefangen ou prisonnier de guerre) peints dans leur dos. Toujours accompagnés par les "posten" (sentinelle), l'arme à la bretelle. Soit travaillant sur des chantiers, soit en gare déchargeant des wagons, même travaillant sur les voies, nous les saluons par des bonjours hurlés par la fenêtre. Ils nous saluent de la main, mais ont l'air blasé, nous ne sommes pas les premiers qu'ils aperçoivent.

Vers 18 heures le train ralentit et, en ce jour du 9 mai 1943 nous rentrons en gare de **LINZ**, ville que nous ne quitterons que 23 mois plus tard. Cela nous ne le savions pas et c'était mieux ainsi, car nous avions l'espoir que notre exil ne durerait que quelques mois.

Le camp de Triage

Descente générale, nouveau hurlement et nous entendîmes dans les haut-parleurs, un discours en français impeccable nous souhaitant la bienvenue etc... suivi de suite de recommandations vigoureuses, et l'ordre de nous rassembler sur la place de la gare en attendant que nous soyons conduits au "durchganglager" (camp de triage).

Toujours encadrés par d'autres gardiens nous gagnâmes cette place, pauvre troupeau fatigué, affolé, résigné ou fataliste. Nos gardiens nous quittent pour être remplacés par d'autres de tenues différentes accompagnés par des SS.

Beaucoup de curieux pour regarder cet attroupement de deux mille hommes gardés par une cinquantaine de gardes, et parmi ces curieux quelques français qui voulurent s'approcher, mais qui furent refoulés brutalement, et priés ainsi que les autres de passer leur chemin.

L'attente dura un bon moment sous la pluie où nous attendions assis sur nos valises. Nous vîmes nos premiers Autrichiens, culotte courte en cuir avec larges bretelles, chapeau mou avec sur le côté médailles et bouquet de poils de blaireau. Il ne fallut pas longtemps, à certains d'entre-nous qui avaient un chapeau, d'y adjoindre avec une ficelle leur propre blaireau.

Cela suffit à nous redonner le sourire et donc le moral, n'oubliez pas, nous avions 20 ans. Cela ne plut pas à certains de nos gardes qui obligèrent à retirer le délit du crime, certains, faisant mine de ne pas comprendre virent leur chapeau expédié à terre recevoir un coup de pied, eux, recevant une vigoureuse gifle..

Enfin des camions arrivèrent et nous fûmes priés d'y mettre nos valises, en repérant bien le numéro peint sur les portières du camion. Nous fûmes assez surpris de cette attention que nous n'avions pas connue à Dijon. Nous comprîmes au bout d'une heure environ le pourquoi. A Dijon, la gare était distante de la caserne Krien de moins de deux kilomètres, ici entre la gare et le camp de triage, plus de cinq, distance que nous vérifierons par la suite ayant été quelques mois dans un camp à moins de 500 mètres..

Nous arrivons à un immense camp entouré d'un grillage de deux mètres surmonté de 4 fils barbelés, avec mirador à chaque coin, entrée en chicane avec deux SS mitrailleuse à la main.

Je pris conscience que, ce coup -là j'étais, prisonnier, envisageant l'avenir avec stupeur et crainte. Ce ne fut pas drôle mais mieux quand même que je le supposais à ce moment précis, voyant dans le milieu de ce camp immense couvert d'une multitude de baraques sales, des milliers, je dis bien des milliers d'hommes, femmes, enfants pour la plupart avec des mines faméliques et vêtus de tenues en haillons.

Nous fûmes dirigés toujours en rangs, vers des baraques qui étaient des bureaux, pour passer devant des tables, derrière lesquelles siégeaient des SS à qui nous devions présenter nos papiers, puis on nous donna une gamelle et fûmes conduits dans une autre baraque par groupe de cinquante environ.

Nous avons eu la chance de passer dans les premiers, car malgré cinq bureaux les derniers ne retrouveront leur baraque qu'à la nuit soit après 11 heures.

Nous avons pu rester ensemble tous les sept, et cela était important, au milieu de cette foule d'étrangers; il y avait quelques français arrivés deux jours auparavant. Ils nous recommandèrent de nous méfier de tous ces étrangers aussi bien hommes, que femme ou enfants, car c'était la loi de la jungle, ce que nous allions vérifier rapidement.

Tout étranger arrivant à Linz était envoyé à ce camp de triage "durganlager", et à cette date il en arrivait de toute l'Europe, personnes déplacées, tchèques, hongrois roumains grecs polonais et quantité de russes. Tous ces hommes, étaient, spécialement les russes dont la majorité était des ukrainiens, dans des situations bien pires que nous, arrachés de chez eux au fur à mesure que les troupes allemandes avançaient.

Pour certains ils avaient été pris il y avait plus d'un mois, ayant marché pendant parfois des dizaines de jours à peine nourris et brutalisés bien plus que nous, principalement russes et polonais.

Ils mouraient de faim et la nourriture que nous toucherons dans ce camp, que nous pouvions à peine manger, et dont le plus souvent nous en jetions la moitié quand cela n'était pas tout, eux se la disputaient. Combien de bagarres avons nous vues pour un reste de gamelle .

Mais il ne se contentaient pas de cela, et certains, essayaient par tout autre moyen de soutirer aux nouveaux arrivants une partie de leurs provisions et cigarettes. Tous pouvaient circuler librement et entrer dans n'importe quelle baraque, où parfois, ce qui était notre cas, il y avait des étrangers.

Nous avons peur d'être volés, c'est pourquoi nous ne quittons la baraque où nous avons nos valises, jamais ensemble, trois d'entre nous restant. Ne jamais donner une cigarette et toujours, à la question "nicht cigarettes" ce qui en clair voulait dire, t'as pas de cigarette? répondre "nicht", le malheureux qui en donnait une, ne sera plus tranquille une minute tout le temps qu'il restera dans ce camp.

Cela pouvait aussi être par intimidation , des groupes de deux ou trois, avec des mines patibulaires, essayaient d'intimider. Etant toujours avec Robert, je ne risquais rien, vu sa force.

D'autres fois c'était une mère avec un jeune enfant qui nous faisait comprendre qu'il n'avait rien à manger. Ce fut aussi pour certaines jeunes filles ou femmes qui nous mimaient qu'avec un peu de gâteries nous aurions ce que nous voulions d'elle, et cela arriva, car elles venaient nous relancer dans nos baraques.

Il me faut parler de la nourriture. Le premier soir rien, le lendemain matin une petite tranche de pain noir, où il y avait plus de son que de farine et un liquide noir qui ne ressemblait en rien à du café. Le midi une soupe claire de rutabaga cuit à l'eau et le soir une soupe verte avec au milieu une boule blanche grosse comme le poing. La soupe était de l'eau chaude dans laquelle flottaient quelques morceaux de choux, la boule blanche était une boule de farine qui nous parut immangeable, boule que nous ne retrouverons malheureusement pas assez souvent à partir de fin 44.

Il m'est impossible de décrire correctement l'atmosphère de ce camp, c'était vraiment la jungle, rien n'y manquait, ni les femelles, ni les loups, ni les chacals.

Malgré l'incertitude de notre avenir ce sera avec joie que le troisième jour nous recevrons l'ordre au début de l'après-midi de nous rassembler dans la cour et après l'appel, une partie de notre convoi que j'estime à plusieurs centaines, nous quittâmes le camp avec joie.

En franchissant la porte du camp, je vois sur les visages fatigués, mal rasés de mes camarades, cette joie que je ressens moi-même. Il fait beau dans cet après-midi de juin, l'avenir me paraît moins noir qu'au milieu de cette horde d'hommes et enfants parqués dans cet affreux camp de triage, et de voir à nouveau des gens bien habillés que nous croisons sur notre chemin, spectacle d'une vie presque normale si l'on fait abstraction de notre colonne, moins nombreuse qu'à l'arrivée, les 2.000 hommes de notre convoi, n'allant pas tous à l'usine où nous allons être affectés.

Si nous sommes encore encadrés par des soldats ils sont beaucoup moins nombreux et je dirais moins agressifs, que risquent-ils maintenant? Fatigués et abrutis par ces trois jours de camp de triage, nous n'avons qu'une idée, arriver à nos baraques définitives .

Vous vous posez peut-être la question, qu'ont-ils faits pendant ces trois jours ? Rien, sinon d'essayer de ne pas nous faire voler, essayant de prévoir quelle serait la suite de cet exil, le tout avec un cafard monstre tout au moins pour moi.

Le LAGER 23.

Après quelques kilomètres de marche, hors de la ville, et traversé une autostrade, nous dirions maintenant autoroute, nous voyons apparaître un énorme complexe industriel. Nous allons à une salle de désinfection. Là un trou de mémoire car je suis incapable de dire si c'était dans l'intérieur du périmètre de l'usine, où dans des locaux extérieurs, ce que je crois.

Nous sommes ensuite conduits dans une pièce où l'on nous demande de nous dévêtir complètement et de donner à de jeunes russes nos vêtements. Je mentirais si je vous disais que je n'étais pas un peu gêné de me mettre à poil devant ces jeunes personnes, car elles avaient entre 18 et 20 ans et pour la plupart assez jolies, toujours surveillés par des sentinelles qui avaient, des uniformes différents. C'étaient des "WERKSCHUTS" soit policiers d'usine

On nous fait ensuite entrer dans une salle de douche par paquets d'une trentaine, et d'autres filles munies de pulvérisateurs à dos nous aspergent copieusement spécialement entre les jambes et sous les bras. J'ai la chance de passer au milieu du lot, car rapidement cela se met à piquer et pour les premiers cela était presque insoutenable. On les voyait se tenir les parties à la main et sauter en l'air, mettons piétiner.

Cela n'était pas une comédie et je respirais quand le dernier fut passé, les douches coulèrent. L'eau était froide, mais je vous garantis que je rinçais abondamment les parties sensibles.

Nous passons dans une pièce à côté où nous retrouvons nos werkschuts et un par un nous passons devant un homme en blouse blanche qui nous examina très sérieusement pour voir si nous n'avions pas de morpions., ce qui était le cas de deux de notre groupe. Ils durent monter sur un tabouret et se faire raser les poils par une de nos jeunes russes. Voyez le tableau, au milieu de nous qui attendions d'être secs, le malheureux face à la jeune russe, qui d'une main lui tenait le sexe et de l'autre la tondeuse.

Pendant ce temps un autre groupe étant dans la douche nous entendions leurs plaintes. Puis toujours nus comme des vers, dans une autre pièce, nous retrouvons nos habits qui avaient été désinfectés.

Nous passons une première visite médicale et ensuite nous regagnons un bâtiment qui était situé dans l'enceinte de l'usine. Nouvelle visite médicale plus approfondie avec radioscopie, le docteur nous donne un papier incompréhensible pour nous. Nous sommes conduits dans une autre baraque où nous passons devant la Gestapo, vérifications des papiers (c'est la cinquième fois depuis notre départ), métier, religion, profession, et, à un autre bureau, contre la remise du papier du docteur, qui avait été complété par la gestapo, on nous donne un papier, avec recommandation de le pas le perdre, pour pouvoir toucher les papiers nécessaires pour la nourriture lundi, et qui, en attendant nous donnerait droit à toucher nos repas..

Nous sommes regroupés dans la cantine du camp où nous allons rester, et après avoir touché deux couvertures, une gamelle, un quart (1/2 litre) et une assiette ces trois récipients neufs en émail

rouge à l'extérieur et gris à l'intérieur nous les garderons jusqu'à la fin les emmenant à chaque changement de camp.

On nous distribue une soupe acceptable, et une tranche de pain, que nous mangeons avec plaisir, le dernier repas remontant à douze heures la veille, et quelle soupe.

Pour manger une soupe, il faut une cuiller, outil indispensable!! En effet quand, il nous faudra manger notre soupe à la cantine de l'usine, il faudra avoir sa cuiller. Il arrivait que nous ne l'avions pas avec nous, alors il fallait en emprunter une à un copain, c'était chose courante, pour ma part je m'en était fait, par la suite, une en bois qui restait dans mon bleu de travail.

. L'on nous conduisit ensuite à la baraque où nous resterons trois mois environ. Il était 2 heures et demi du matin. Nous étions rompus et rapidement mis au lit sans défaire nos bagages, nous passons notre première nuit au LAGER 23 HERMANN GÖRING WERK. Nous avons réussi à rester tous les huit ensemble. Cela n'avait pas été facile car il devait y avoir 18 hommes par baraque et d'autre requis voulaient rester eux aussi ensemble. Il fallait donc trouver des groupes, qui avec nous sept, feraient 18, et nos wolkstrum pressés d'aller se coucher, nous harcelaient. Mais nous commençons à être habitués et nous les craignons moins.

Sommeil d'une seule traite, nous sentant en sécurité étant entre français et dans une baraque propre . Nous sommes réveillés par des anciens qui étaient dans d'autres baraques du camp, qui voulaient avoir des nouvelles fraîches de la France. Ils nous donnent quelques conseils entre autres, d'aller à la cantine pour toucher le petit déjeuner, cantine qui fermait à 9 heures et il était plus de 8 heures et demi.

Munis de nos quarts nous filons à la cantine et sur présentation de notre papier, qu'ils pointent, nous eûmes droit à du café (ersatz buvable) un quart de pain et un bout de margarine et une saucisse.

Retour à notre baraque; Cette baraque en planches sur pilotis, avait six stub (chambre) avec une entrée pour deux chambres, et trois marches pour accéder au plancher. L'extérieur était propre en sapin traité à double parois, les fenêtres , une du côté de la porte, deux en face. comme l'intérieur étaient peints en gris clair, il y avait 9 chatlits, 9 placards doubles en bois (genre placard d'usine) un poêle au milieu et de chaque côté une table avec bancs et tabourets. Cela me parut merveilleux après notre expérience du camp de triage.

Notre matinée se passera à discuter avec les anciens qui nous apprendront que tous les français qui étaient dans le camp avant nous travaillent à l'usine l'EISENWERK OBERDONAU. Que suivant l'atelier où nous serons affectés le travail sera plus ou moins dur, que le midi à l'usine le déjeuner est mauvais etc... toutes choses que nous aurons malheureusement le loisir de découvrir.

Nous apprenons qu'une partie du camp est occupée par des italiens qui ont droit à un régime spécial, comme peuple allié et que nous envions , ce qui ne sera pas le cas quelques mois plus tard (nous verrons cela en son temps). Nous apprenons aussi que quand nous aurons nos papiers officiels nous pourrons sortir du camp, et bien d'autres choses que nous verrons par la suite.

Nous passons donc cette journée du dimanche à ranger nos affaires, à faire connaissance avec les autres de notre baraque. Si je ne me rappelle pas les noms car en-dehors de Fouillet, qui était sabotier à Cublyse à côté de Lyon et qui était marié, qui travaillera avec nous, les autres allant dans d'autres ateliers, nos contacts seront moins fréquents,. Ils étaient de l'Ardèche, de la Drôme, du Var, de l'Aveyon et un des Bouches du Rhône. Nous en retrouverons trois sur le terrain d'aviation, lors de notre retour.

Ayant décidé d'aller chercher le déjeuner de midi , muni de ma gamelle et de mon assiette, passant devant la baraque des anciens, ils m'interpellent et me demandent en rigolant où j'allais. J'appris ainsi qu'il n'y avait pas de déjeuner le dimanche et que la saucisse du matin en tenait lieu, (nicht arbeit, nicht essen) .

Nous arpentons le camp qui était entouré de grillage avec plusieurs entrées avec guérite où se trouvent jour et nuit des Werschkuts, qui ne vous laissent rentrer et sortir qu'après présentation de notre ausweis (carte d'identité allemande). Je ne m'étais pas aperçu de leurs présences quand nous sommes rentrés ce matin à 2 heures car accompagnés par nos posten, on ne nous avait rien demandé.

Le camp comprenait une vingtaine de baraques avec, en son milieu, la cantine, qui était très grande, mais où peu d'entre nous mangeaient préférant retourner à la baraque. Dans une partie de la cantine il y avait un magasin où l'on pouvait s'approvisionner en savon, saucisses, tabac mais avec tickets, seule la bière était en vente libre. Plus loin les bureaux administratifs, le logement du Lagerführer (chef de camp), les lavabos et douches et naturellement des waters? le tout très propre, ce qui ne sera pas toujours le cas par la suite, dans d'autres camps.

Notre camp est légèrement en contrebas de l'ensemble de l'usine et nous verrons quelle est à peine à 500 mètres de notre futur atelier. Les bâtiments paraissent immenses et nous n'en apercevons qu'une petite partie.

Nous traînons la journée dans le camp où une partie des baraques sont occupées par des italiens, qui mènent grand bruit, avec chants à l'appui. Je verrai pour la première fois les caractéristiques bouteilles de Chianti, qu'ils pouvaient acheter à la cantine, dans un magasin qui leur était réservé.

Notre première journée dans ce camp où nous resterons 3 mois venait de se terminer.

A notre réveil en ce lundi 14 juin, nous sommes avertis que nous devons nous trouver à 9 heures, tous réunis à la cantine.

Dans la cantine qui était pourtant vaste, il n'y avait plus grand place, nous étions environ deux cents . Il arriva une vingtaine de civils allemands, qui étaient nos futurs employeurs et le marché aux "esclaves" commença. Certains d'entre eux parlaient français, c'étaient les "dolmechter" (interprètes).

Nous étions restés bien groupés tous les sept, deux allemands à chapeau mou avec un edelweis sur le ruban, accompagnés par un homme à casquette qui nous interpella en pur français et pour cause c'était un lorrain, (Roger NICOLAS) qui cherchait une vingtaine d'hommes pour une tôlerie. Nous nous précipitâmes, et c'est comme celà que nous serons tous les huit affectés à la tôlerie.

**Nous voici embauchés ouvriers lamineurs,
à la BLECHWALZWERK, laminoir de l'EISENWERK OBERDONAU.**

Pour moi tôlerie voulait dire travail de la tôle, c'est exact mais je nous voyais entrain de faire des tuyaux de poêle, seaux ou autres. Je compris vite mon erreur.

Donc Nicolas, qui nous rendra par la suite bien des services, nous accompagne à l'usine avec les deux allemands qui en fait étaient les "obermeister" chef contremaître de la BLECHWALZWERK (laminoir).

Nous pénétrons dans un grand hall, le long d'un train de rouleau, qui dans un bruit infernal, emmenait des grandes tôles, ajoutez à celà le bruit des ponts-roulants, la fumée, la poussière, tout ces fours, presses, ces ouvriers qui courent, la crasse qui couvre leur habit, j'étais vraiment affolé à l'idée de travailler dans un tel environnement.

Nous passons à côté du laminoir, où nous voyons des longues plaques rouges passer entre ses deux cylindres dans un vacarme effrayant, je devrais dire qui me parut tel et auquel par la suite je ne ferai plus attention, puis passant devant la pointeuse et après avoir gravi une quinzaine de marches nous arrivons dans un local d'une propreté contrastant avec ce que nous venons de traverser. C'est le vestiaire où sont les placards où par la suite nous rangerons nos bleus, une grande peinture murale représentant des ouvriers dans un laminoir, et tout notre groupe pénètre dans un bureau, où nous retrouvons les deux allemands qui nous ont embauchés, plus quelques allemands en tenue de travail qui sont des "Vorarbeiter" (premier ouvrier), parmi eux un grand blond, large d'épaules mais avec un bras de coupé, ce sera Georges notre chef de four.

Ce dernier avait besoin de deux ouvriers. Désignant Robert, du doigt ,il s'adressera à Nicolas, qui nous traduira " il lui faut deux hommes dont Robert qui lui semble costaud. Je lèverai la main et je fut pris avec. Nous ne nous quitterons plus pendant ces 23 mois. Quand chacun d'entre-nous est placé, il nous reste à remplir des formalités et munis de plusieurs papiers, nous quittons le bureau. Nicolas nous dit les formalités qui nous restent à accomplir et que nous devons nous présenter le lendemain à 7 heures devant la pointeuse en tenue de travail.

Rentrés au camp nous allons au bureau retirer nos cartes d'alimentation, qui se composent de trois tickets par jour , frustuk, mitagessen et abendessen (petit-déjeuner, déjeuner, dîner) avec lesquels nous pouvions avoir nos repas à la cantine du camp et pour le mitagessen à la cantine de l'usine . Par la suite nous les retirons au bureau de la Blechwalzwek

Nous serons conduits l'après-midi dans une baraque à l'extérieur du camp où âpres avoir fait une photo-maton avec le deuxième papier qui nous avait été donné, nous obtenons notre Ausweis, entouré de tôle qui maintient un mica protecteur, ausweis que nous devons toujours avoir avec nous

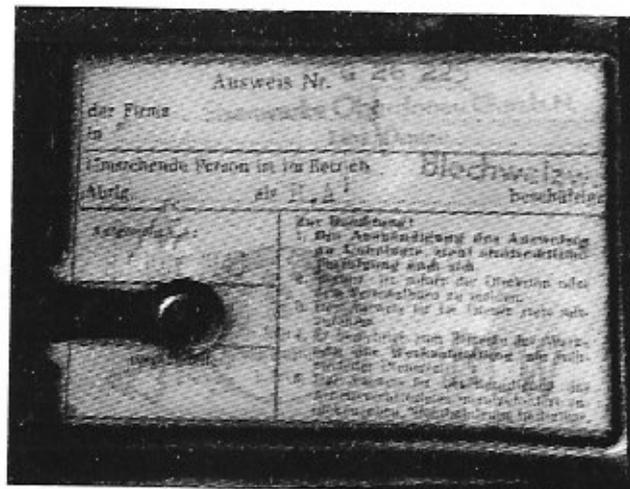
Le lendemain matin à 7 heures devant la pointeuse, l'on nous montra que dans les casiers il y avait une carte à notre nom que nous devons introduire dans la pointeuse et appuyer sur le levier et bien

Le lendemain matin à 7 heures devant la pointeuse, l'on nous montra que dans les casiers il y avait une carte à notre nom que nous devons introduire dans la pointeuse et appuyer sur le levier et bien remettre notre carte à sa place et que dorénavant, cela devait être fait avant 7 heures qui était l'heure où nous devons nous trouver à notre place dans le laminoir. C'était du tout nouveau pour nous paysans. Ma carte était au nom de LECLARCQ et restera toujours ainsi.

Nos AUSWEIS



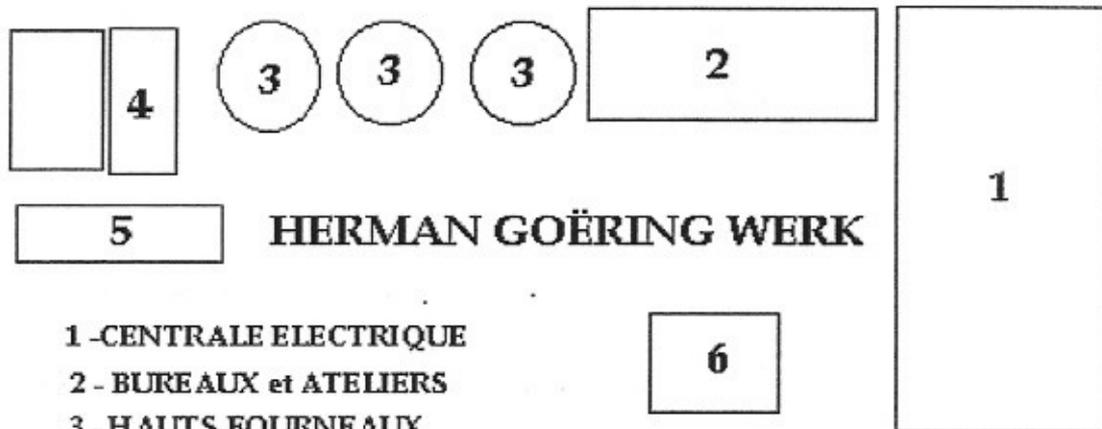
Verso



COMPLEXE SIDERUGIQUE

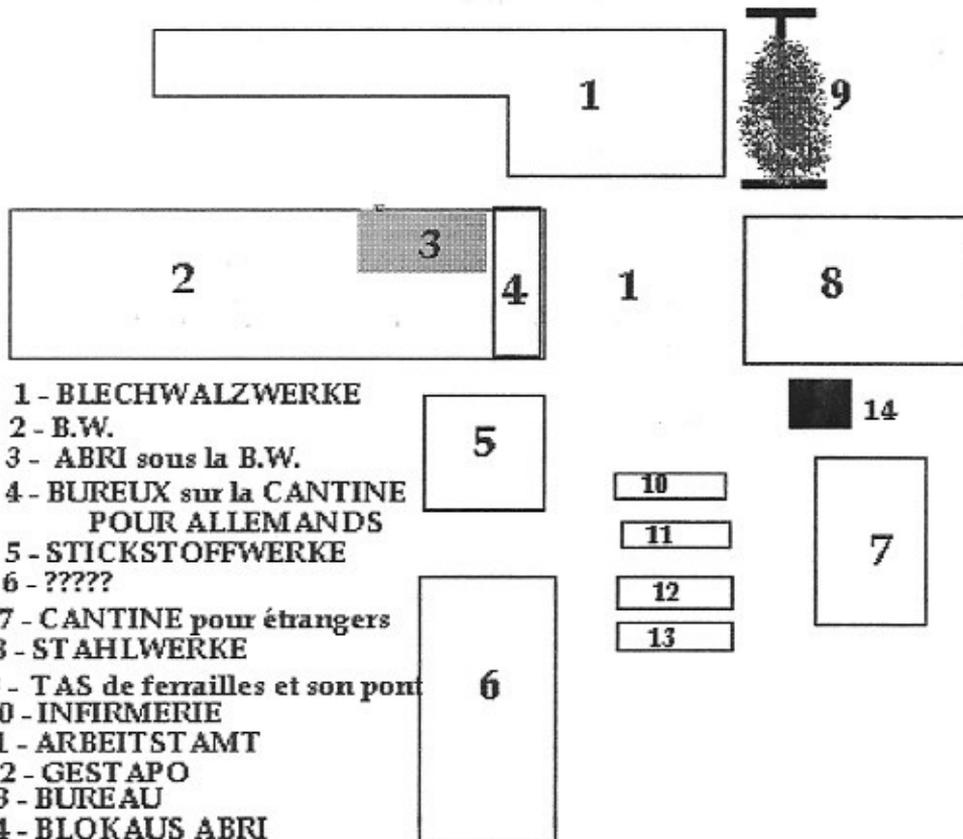
Se composant de:

- l'HERMANN GORING WERK , qui comprenait les hauts-fourneaux, la cokerie, la centrale électrique , la stickstoffwerk (transformation des sous-produits , scories, goudrons etc...).
- puis après 1941 de l'EISENWERK OBERDONAU G.m.b.H. où était réunis, la BLECHWALZWERK (laminoir) la STALWERK (fonderie), la SIESZEREI (fonderie plus petite) et la BW qui était l'atelier de montage.



- 1 -CENTRALE ELECTRIQUE
- 2 - BUREAUX et ATELIERS
- 3 - HAUTS-FOURNEAUX
- 4 - COKERAIE
- 5 - CANTINE
- 6 - PARC des TRANSFORMATEURS
- 7 - STICKSTOFWERKE

L'EISENWERKE OBERDONAU G.m.b.H



- 1 - BLECHWALZWERKE
- 2 - B.W.
- 3 - ABRI sous la B.W.
- 4 - BUREUX sur la CANTINE
POUR ALLEMANDS
- 5 - STICKSTOFFWERKE
- 6 - ?????
- 7 - CANTINE pour étrangers
- 8 - STAHLWERKE
- 9 - TAS de ferrailles et son pont
- 10 - INFIRMERIE
- 11 - ARBEITSTAMT
- 12 - GESTAPO
- 13 - BUREAU
- 14 - BLOKAUS ABRI

Plan d'ensemble du contexte sidérurgique de LINZ

L'HERMANN GÖRING WERK

Cette partie de l'ensemble sidérurgique , dont la construction datait d'avant 1938, était implanté au nord et à environ un kilomètre de L'EISENWERK. A l'est le Danube, au sud un terrain vague, que nous empruntions pour y aller.

Comme nous le verrons par la suite, il nous fut donné d'y aller travailler. Il m'est difficile d'en donner beaucoup de détails, car nous y avons été que quelques jours, et uniquement à la centrale électrique. Ce dont je me souviens, est ce que j'ai pu en voir, lors de nos allées et venues pour nous n'y rendre, donc peu.

Il y avait une centrale électrique énorme avec trois grandes cheminées et de grands bâtiments à toiture plate, le tout en béton. Nous pûmes voir pendant que nous aurons à travailler sur ce site, tout au moins de l'extérieur comment fonctionnait cette centrale. Le charbon arrivait par trains entiers. Les wagons détachés les uns des autres, poussés par la locomotive, montait une pente, où arrivé à un palier, il était immobilisé et tenu automatiquement il se retournait sur un énorme tas. Remis sur les rails, vide il était poussé par le suivant et redescendait seul l'autre versant.

Nous passions en allant nous rendre à ce travail devant les hauts-fourneaux et devant la cokerie. C'est dans cette dernière, où était extrait du charbon le gaz qui fournissait à l'EISENWERK ce dont elle avait besoin pour le chauffage des fours, et des produits huileux, dont certains servaient à faire la margarine que nous mangions (nous avions connu un camarade qui travaillait dans l'usine où elle était faite) il restait alors le coke qui sortait de la paroi du four où il était passé par une porte qui était de la hauteur du four et d'un mètre de large, poussé directement dans un wagon grillagé. Ce wagon passait ensuite sous une arche où il était abondamment arrosé. Cette masse de coke incandescent était impressionnante.

Autres bâtiments ceux de la STICKSTOFFWERK , où était je crois, travaillés les sous-produits de la cokerie, huiles, et les scories des hauts-fourneaux.

D'autres bâtiments, bureaux administratifs, police etc..., une infirmerie, et une cantine, où nous irons quelques fois le midi ou le soir quand nous travaillons le dimanche; l'on y mangeait mieux qu'à celle de l'EISENWERK.

L'EISENWERK OBERDONAU

De construction récente, les premiers prisonniers qui arriveront à Linz à la fin 1940, nous dirons qu'alors, il n'y avait que des prés à son emplacement, certains même ont participé à sa construction. Elle couvrait une superficie de 48 hectares

Quelques mots sur l'ensemble de "L'EISENWERKE OBERDONAU G.m.b.H", nom de l'ensemble de l'usine dont la Blechwalzwerke n'était qu'une infime partie.

Si nous sortons par le hall où était notre four, nous voyons sur notre droite un amas énorme de vieille ferraille, où continuellement plusieurs ouvriers munis de chalumeaux découpent cette ferraille usagée, qui était chargée par un pont roulant doté de griffes dans des wagons était ensuite poussés par une locomotive diesel à la "STALWERKE"¹, distante d'environ cent mètres, où elle sera fondue.

J'appris à la connaître mieux que, de la voir par la porte, quand nous passions devant en allant à la cantine, ayant eu l'occasion d'y pénétrer quand nous irons chercher le marteau -piqueur lors du décrassage de notre four. Il serait trop long de la décrire, sachez qu'il y avait deux énormes fours Martin, et un four électrique.

Nous aurons ce jour là l'occasion de voir le four à arc se vider. Après que les trois électrodes qui étaient à l'intérieur furent sorties par le pont-roulant électrodes d'au moins trois mètres de long et d'environ 60 centimètres de diamètre, elle bascula progressivement laissant couler l'acier en fusion dans des caniveaux creusés dans le sol. C'est tout ce dont je me souviens, c'était féérique ces gerbes d'étincelles embrasant le local et les ouvriers, qui travaillaient sous cette pluie d'étincelles avec leur masque sur la figure muni, de crochets pour ouvrir, je crois, des trappes, afin de diriger le métal en fusion dans différentes directions où se trouvaient les moules, creusés dans le sable. Il s'y faisait des blocs rectangulaires d'une tonne, qui seront travaillés chez nous, dans le four horizontal où travaillait Fouillet, sous les ordres du grand WILLI un grand gueulard. Les ouvriers qui travaillaient à cette fonderie étaient les seuls ouvriers dans l'ensemble de l'usine faisant les trois huit.

Nous avons dû, Robert et moi à monter à l'étage où étaient les bureaux et l'atelier pour chercher le marteau-piqueur, ce qui nous permit de voir le dessus de ces fours qui n'étaient pas fermés. Nous vîmes un ouvrier avec une louche en terre prendre un échantillon de ce métal en fusion, et quelques minutes après, le même ouvrier balancer dans cette masse liquide de plus de cent tonnes deux pelles d'une matière qui ressemblait à du sable fin. L'ouvrier qui était un requis comme nous, nous expliqua le pourquoi, mais je passe.

Muni de notre marteau-piqueur qui pesait plus de 60 kilos, nos sommes repartis, le tenant chacun par un bout. Dans la descente de l'escalier, Robert le prit seul sur son épaule, chapeau! Cette petite promenade de 200 mètres nous avait pris trois heures. Au retour hurlement du meister, mais nous lui faisons expliquer par Nicolas que nous avons dû attendre longtemps après avoir trouvé difficilement l'endroit où était ce marteau-piqueur. "verflucht francose".²

En face de cette fonderie, la "SIESZEREI"³ où étaient coulés, les éléments de chenille, les carters, chemins de roulements en un mot tous les éléments en fonte nécessaires au montage des tanks.

¹ Fonderie

² maudit français

³ petite fonderie

Si nous continuons nous arrivons, en contrebas à de nombreuses baraques dont la plus vaste était la cantine où nous allions le midi. Elle était très vaste car c'était des milliers d'ouvriers qui s'y rendaient, heureusement pas tous à la fois, les différents ateliers n'arrêtant pas à la même heure volontairement. Les autres baraques, abritaient l'Arbeistam, la Gestapo, une infirmerie etc...

Plus loin d'autres bâtiments où je n'eus jamais l'occasion d'aller, il était interdit d'aller sans laissez-passer n'importe où, car à l'entrée des différents bâtiments, un "VERKSCHUTZ". Je crois du reste qu'ils étaient à peine terminés et probablement vides. En revenant, vers notre laminoir, en contre bas un immense bâtiment, la "BW", initiales de BETRIEB WERK qui pourrait se traduire par atelier de mécanique. C'était là qu'étaient montées les carcasses des tanks, comme je crois l'avoir déjà dit avec les pièces qui venaient des fonderies (boîtes de vitesse, pont etc...) et du laminoir (plaques de blindages). Ces carcasses, partaient à Steyer distant de 30 kilomètres, où moteur, chenilles; et armements leurs seront montés. Ils reviendront à Linz, où l'équipement radio, leur sera installé nous les verrons quand nous traversions les voies de triage en allant à notre camp, chargés sur wagons, avec leurs équipages en partance pour le front..

A la BW, y travaillaient six à sept mille ouvriers, tourneurs, perceurs soudeurs ect... en majorité des français contrairement aux autres ateliers où nous étions minoritaires. Beaucoup de nos camarades de baraques y travaillaient, entre-autre Gailledrat Philippe avec qui j'avais été en pension à Saint Jacques et Guyard Paul, tous deux de l'Yonne. C'est par eux que nous avions des détails.

Contre ce bâtiment, était construite, sur sa largeur, la cantine, pour allemands, avec à l'étage des bureaux.

Le plan approximatif, *page 16*, (fait cinquante ans après) vous permettra de mieux vous rendre compte. J'ajoute un détail, notre atelier était le plus au nord et nous apercevions à moins d'un kilomètre les hauts fourneaux, la cokerie et la centrale électrique, séparés de nous par un terrain vague, bordé à l'est par une voie ferrée surélevée, où étaient vidés des wagons de crasse venant des haut - fourneaux. Quand il faisait nuit c'était impressionnant, cette crasse encore liquide coulant sur le ballast ! un petit volcan en éruption. Après le premier bombardement il n'y eut plus de vidage de wagons la nuit

LA BLECHWALZWERK.

de construction récente comme je l'ai déjà écrit et pas terminé tout au moins dans le superflu, tout le vitrage entre-autres. Il se composait de trois immenses hall placés en **L**.

Côté nord, le bas du **L** pouvait mesurer une centaine de mètres, traversé par une voie ferrée, Sur un côté quatre fours dans lesquels les lingots de 6 tonnes étaient préchauffés. Sur le côté étaient empilés sur plusieurs hauteurs les blocs arrivés des hauts-fournaux.

Tout d'abord les fours à réchauffer. Ils commençaient à chauffer les blocs qui passeront dans notre four, à une température, environ 400°. Ces blocs avaient tous un numéro peint sur le fond, ce numéro relevé à chaque endroit où il passera, sera enfin repeint sur la tôle terminée. Quand il avait atteint la température voulue et que nous étions prêts à recharger notre four, il fallait les passer dans notre travée.

Cela faisait partie de mon travail et sortant de mon sous-sol avec un russe qui travaillait à côté, avec des leviers nous faisons avancer le wagon chargé de deux blocs de 6 tonnes, de 6 mètres, permettant au pont roulant à griffe de les prendre pour les mettre debout dans notre four. Je ne peux parler de ce pont roulant sans parler de son conducteur Arsac, petit paysan de la Drôme qui était de notre convoi, (voir annexe).

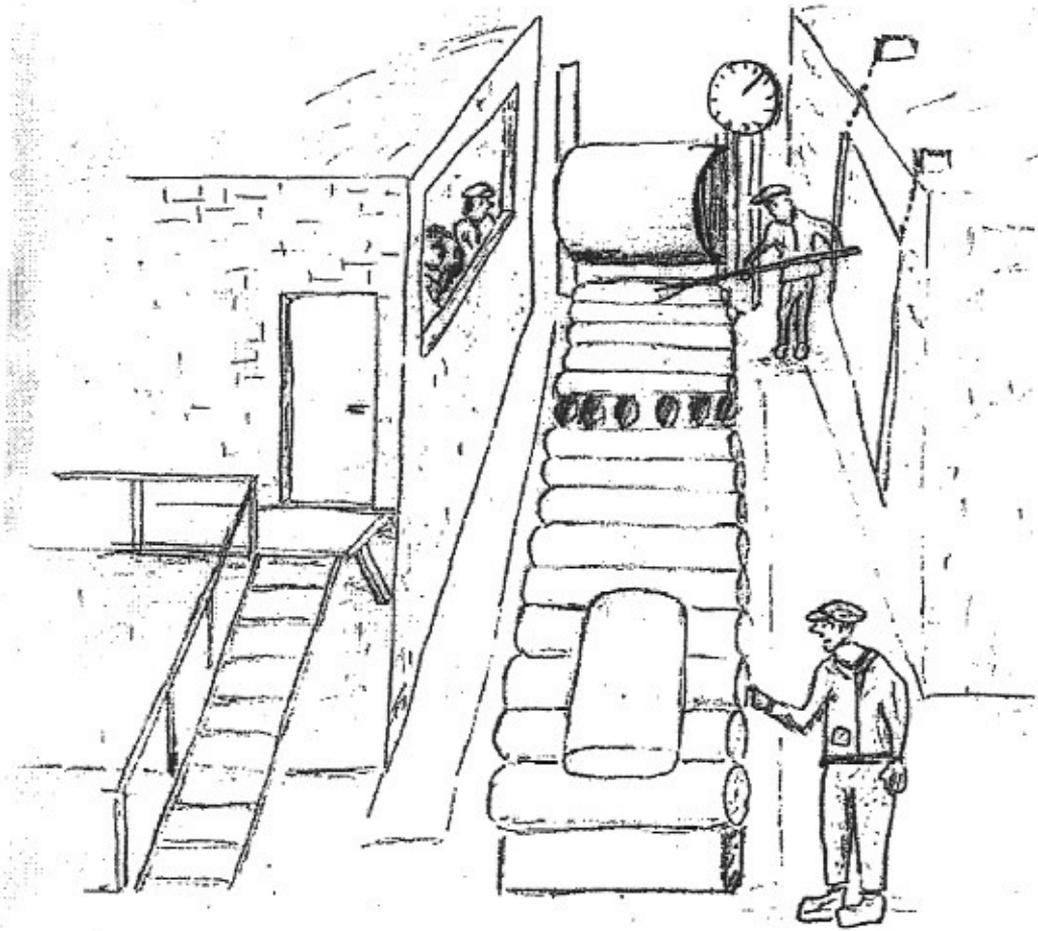
Contre lui, était un autre hall de même dimension traversé lui aussi par une voie ferrée, dans lequel était notre four, le "TIEF-OFFEN"¹ et le début de train de laminage avec à sa droite la cabine de pilotage du laminoir, sur l'autre côté le four à plat où travaillait Fouillet et Mamet, qui chauffait des petits blocs d'une tonne qui tombaient directement sur le laminoir, .

Le laminoir est composé d'une succession de rouleaux sur laquelle est amené par un pont roulant à griffe automatique un bloc chauffé à environ 1.300 °, qui, entraîné par les rouleaux va passer entre deux énormes cylindres d'un mètre cinquante de diamètre minimum, chacun de ces cylindres est surmonté, pour le renforcer d'un cylindre plus petit. Ces cylindres tournent en sens inverse, l'un de l'autre. Lorsqu'une passe a été effectuée, le sens de rotation des cylindres ainsi que des rouleaux est inversé, et dans la passe suivante le bloc chemine dans le sens inverse. Les cylindres sont arrosés par de l'eau additionnée par de l'huile soluble, à la fois pour éviter qu'ils ne s'échauffent de trop et pour assurer une lubrification entre cylindre et le bloc puis la tôle, afin d'obtenir des états de surface convenables.

Les septième, huitième, neuvième et dixième rouleaux ne sont pas des rouleaux pleins d'un seul bloc, mais sont constitués de roues espacées les unes des autres de 20 centimètres formant deux moitiés pouvant, à la demande, tourner en sens opposé l'une de l'autre. Ceci était le travail de Mamet qui, de la cabine surélevée, suivant les ordres du "meister" contremaître, afin de redresser si besoin était le bloc et par la suite la plaque, pour qu'il se présente correctement à l'entrée des cylindres.

Si cela ne suffisait pas, deux bras commandés hydrauliquement pouvaient se mettre en travers du train de laminage ainsi; le bloc se butait dessus et se redressait, ces deux bras étaient commandés par un étudiant tchèque Bobuda. Quand la plaque avait atteint à peu près l'épaisseur voulue, Nicolas qui se trouvait en bout, tout en baissant la tête, car la plaque était encore rouge, vérifiait avec un palmer et faisait signe à l'allemand qui commandait l'écartement des rouleaux et l'on refaisait une passe ou plusieurs.

¹ four en profondeur



Revenons à la cabine de pilotage qui était surélevée afin de permettre aux conducteurs de bien voir le laminoir. Il y avait donc Mamet, Bobuda, un allemand qui commandait la marche des rouleaux synchronisée avec celle des cylindres et un autre allemand qui avait la plus grosse responsabilité en commandant l'écartement des cylindres, dont il voyait la mesure sur un grand cadran fixé sur les montants des cylindres.

Suivant la température du bloc il pouvait réduire l'écartement, mais si ce dernier était trop réduit sur une plaque un peu moins chaude, cette dernière se cintrait et il fallait la repasser au four.

La plaque finie sur un geste de Nicolas, elle continuait son chemin sur le train de laminage et passait dans le troisième hall. Ce hall long de 150 mètres environ était partagé en deux travées qui correspondaient à la barre verticale du L, C'est là que travaillaient, Clérin, Ligault, Delagneau, Martine et Lenfant?. Dans la première travée la plaque était découpée à ses extrémités, par une puissante cisaille hydraulique. puis par un pont roulant à aimant elle était passée, dans la deuxième travée où, par une découpeuse automatique à gaz, elle était taillée sur ses bords en un rectangle exact.

Puis empilée encore toute chaude toujours par le pont roulant à aimant, elle attendait d'être, après refroidissement, chauffée à nouveau, dans un des quatre fours de ce hall, pour être trempée. Ces piles de plaques de 8 à 10 centimètres d'épaisseur mesurant un mètre sur cinq, pouvaient parfois en contenir vingt, par la suite elles seront chargées sur wagons à plate-forme, pour être emmenées à la BW distante de cinquante mètres.

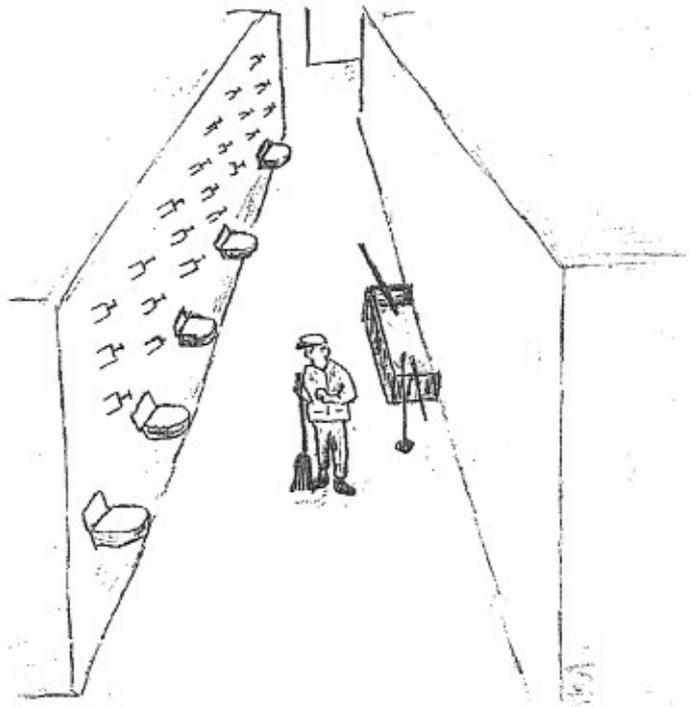
Chaque hall avait un obermeister et un meister. Pour notre hall, celui du laminoir, notre Obermeister, nommé Sanders était marié à une française; il était plus dur pour les ouvriers allemands que

Notre TRAVAIL à l'USINE.

Voyons maintenant plus en détail le TIEFOFFEN (four en profondeur). Où comme je l'ai déjà mentionné, Robert et moi avons été affectés. A notre arrivée, il n'y en avait qu'un avec deux compartiments de 6 blocs chacun. En octobre 1943, il sera construit, à côté, le même four, qui sera mis en service au printemps 1944, la capacité des deux fours était donc de 24 blocs, sans augmentation d'ouvriers. On n'y chauffait que les blocs de 6 tonnes et malheureusement les plaques en cour de laminage qui s'étaient tordues. Il était enterré, seul le dessus amovible était hors sol. Le dessus comportait 2 morceaux par compartiment et s'ouvrait à l'aide de crémaillères, c'était le travail de Robert « offenmann » (homme de four), moi je n'étais que « hilfarbeiter » (manoeuvre) et travaillais dans le sous-sol. A la surface Robert et notre chef Georges, qui avait été prisonnier en France en 1916 et parlait un peu le français. Si le travail était fait il nous laissait nous reposer, ce qui ne fut pas le cas, de celui qui le remplaça, Sontag un ' WOLKDEUTCH (peuplade allemande), était croate. En effet début 1944 George disparu ? probablement mobilisé, malgré son bras en moins.

Gabriel au travail.

En sous-sol, le four. Entre le plafond et le sol 3 mètres environ, le four occupant toute la place hormis autour un couloir d'un mètre dont le sol était en plaques de fer. Comment se présentait ce que nous voyons du four ? Un grand cube de fer percé, à 80 centimètres du sol, ce qui correspondait à la hauteur du fond du four, par quatre gueulards de 30 centimètres au carré avec portes. Sur tout le pourtour, 3 rangées, des brûleurs à gaz espacés de 50 centimètres, il devait y en avoir 48 de chaque côté, qui faisaient un bruit énorme. Les parois de notre cave étaient en béton, sur un bout une ouverture qui donnait sur un trou, au fond du quel était une benne dans laquelle nous vidions la crasse que nous avions fait couler dans les cubilots. Sur les deux longueurs de l'allée un bac d'eau dans lequel trempaient des barres à mines. En bout un placard avec banc dans lequel nous rangions, le tablier, les gants et le masque (une plaque double de grillage à garde-manger), que l'on mettait devant notre figure pour éviter de nous brûler dans certains cas.



Le dessus de ce couloir était fait en fer (IPM) à claire-voie. Je travaillais donc, dans ce sous-sol, en principe avec « Polit » que nous avons baptisé ainsi, Autrichien d'une cinquantaine d'années, pas malin, nazi à notre arrivée, antinazi sur la fin, ce fut du reste le cas de beaucoup. Notre travail consistait à nettoyer les brûleurs, les graisser en vérifiant que les bagues qui réglaient le débit fonctionnent bien et à balayer.

Cela représentait les trois quarts de notre temps, du travail facile, mais il y avait l'autre quart. Les blocs posés debout avaient sur leur fâite une trentaine de centimètres, moins large, moins lisse, c'était la crasse qui était montée au fâite des moules lors de leur coulage. Pour être bon à laminer le bloc devait avoir au moins 1.300 degrés, mais dès que l'on dépassait 1.100° cette crasse commençait à fondre et à couler sur le fond, venant ensuite couler par les portes dont je vous ai parlé. Si la température dépassait un peu les 1.200°, la crasse coulait bien et il suffisait de surveiller que les cubilots que nous avions en dessous n'étaient pas pleins et les changer si besoin avec un appareil à deux roues (*croquis*), et aller les vider dans la benne, qui était au ras du sol, dans sa fosse.



Il faisait alors très chaud mais ce n'était pas pénible, par contre si la crasse coulait à regret, en se refroidissant, elle faisait à l'entrée des gueulards, un mur qu'il nous fallait nous dépêcher de briser.

Pour cela on essayait avec une barre à mine de trois mètres de le briser, mais il fallait le plus souvent, l'un tenir la barre, l'autre, cogner à la masse. Au début Polit tenait la barre et me faisait taper. C'était dur et il hurlait sans arrêt « schnell, gemma » (plus vite) et bien d'autres paroles que je ne comprenais pas. J'en eus rapidement marre et retenant la masse je la laissai glisser le long de la barre, comme si j'avais tapé à côté, jusqu'à sa main .

Hurllements, vociférations. L'air contrit je me remis à cogner et après trois ou quatre coups, même manoeuvre. Il laissa alors tomber la barre et m'envoya son poing dans la figure, coup que j'esquiva. Ce fut fini, je ne reprendrai plus la masse et c'est lui qui cognait. Il serait faux de dire que je n'avais pas peur qu'il me fasse le même coup, mais cela n'arriva jamais. Quand il n'en pouvait plus il montait au-dessus, et Georges s'il le pouvait envoyait Robert. Là j'étais rassuré et me rappelle parfois la barre sur l'épaule, dont elle ne dépassait que d'une dizaine de centimètres, Robert tapant à la volée.

Remontons au-dessus et regardons ouvrir le dessus du four. Robert avec une commande électrique faisait écarter la partie du dessus permettant ainsi au pont-roulant qui arrivait en sonnant pour avertir. Arrivé dessus, Arzac tout rouge et râlant sans cesse emportait le lingot qu'il basculait sur le bout du train de laminage.

C'était Robert "l'offenmann" qui faisait cette opération, avec le chef de four, le plus souvent. Il m'est arrivé quelques fois de faire le deuxième homme, je peux dire par expérience, que la chaleur était insoutenable.

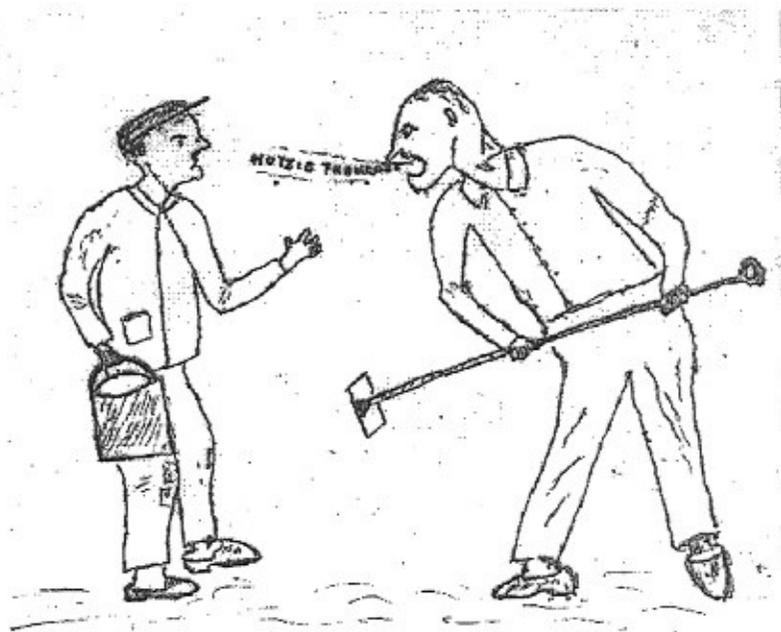
Vous me direz pourquoi tant de précipitation ? plus le four restait ouvert plus sa température baissait et cela retardait la prochaine sortie de la fournée, et en plus le laminoir attendait. Pour ma part cela ne m'arrivait pas souvent et c'était Robert qui s'en chargeait avec Georges, le plus souvent. Heureux d'être « er ist zu nichts gut » (il est bon à rien.)

Quand il n'y avait rien à faire je pouvais m'asseoir sur le banc, et la nuit allongé sur une planche posée sur une brique, avec une autre brique sous la tête, ma casquette posée dessus. Quand Robert voyait le danger, soit le meister qui approchait ou les deux hommes de la Gestapo qui passaient jour et nuit dans l'usine, il venait nous prévenir, car Polit aussi s'endormait sur le banc.

Il m'est arrivé une nuit de descendre dans la fosse où était la benne avec ma planche pour dormir. On ne pouvait me voir du haut car la lumière du hall qui se trouvait décalée par rapport à la fosse faisait une pénombre qui ne permettait pas de voir, entre la paroi et la benne, où je m'étais installé. Je suis réveillé, par des gouttes d'eau qui me tombaient sur la figure, regardant vers le haut, je vis le meister qui

cinq mètres plus haut urinait dans le trou. Pas question de trop bouger j'évitais quand même le gros du flux. Robert qui savait que j'étais là, voyant le meister en action, se tordait comme une baleine.

Une autre fois pendant la nuit le mur d'un des fours fut accroché et une centaine de briques détachées de la paroi tombèrent. Prévenu par Robert, il me fallut avec Polit les tirer avec un crochet par une des petites portes et les ayant mises dans un seau, les porter dans la benne. Polit se chargea de les tirer et avec une pelle je les mettais dans les seaux. Mais au deuxième voyage mes gants me brûlaient et je fis comprendre à Polit que chacun notre tour nous pourrions tirer les briques, ce qui donnerait le temps aux gants de se refroidir. Je ne sais ce qui l'a pris, il m'envoya son poing dans la figure.



Je repris l'escalier pour aller laver mon nez qui pissait le sang. En revenant quelques minutes après, je vis le meister et Nicolas courir en direction de notre four. Quand j'avais croisé Nicolas pour aller me laver et que je lui avais dit ce qui m'arrivait et qu'il a vu Robert descendre il s'est douté qu'il risquait d'avoir du grabuge ce qui lui fut confirmé par Sontag notre nouveau chef de four. Il trouvèrent, Robert avec la tête de Polit sous son bras entraîné de le corriger. Polit quand il avait vu Robert arriver, pour se défendre l'avait menacé avec la raclotte qui était encore rouge. Robert put avec son pied la plaquer au sol, et exécuter ce qu'il était venu faire.

Grâce à Nicolas qui avertit notre obermeister il n'y eut aucune suite et Polit se fit même réprimander. Le lendemain à l'heure de la pose, assis à côté de lui sur notre banc, il me tendit une tartine de margarine, que je refusais. Ce fut le seul incident que j'eus au four.

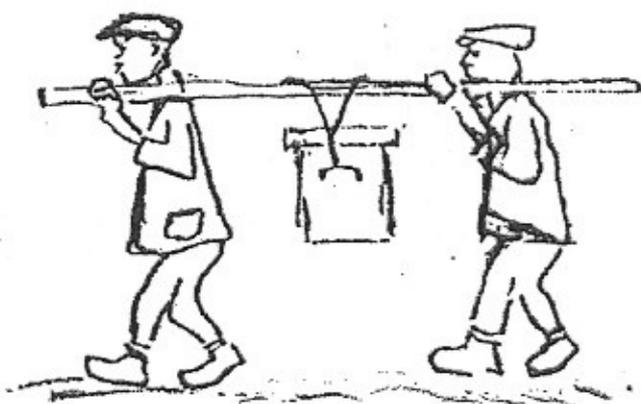
Autre période difficile c'est quand, en juin 1944 on arrêta le four pour enlever la crasse qui petit à petit s'était accumulée sur le fond. Deux jours après l'arrêt il nous fallut entrer à l'intérieur où avec un marteau-piqueur de plus de 60 kilos faire éclater cette crasse et l'éjecter par les petites portes. Il faisait une chaleur incroyable, car si la première couche était noire et semblait refroidie, 10 centimètres en dessous elle était rouge. La semelle de nos galoches en bois brûlaient, bien que toutes les demi-heures, nous étions remplacés par ceux qui dégageaient dans le couloir. Nous prenions alors leur place et ainsi de suite 10 heures durant. Cela dura trois jours. L'enfer.

Pendant ces trois jours, nous fûmes incapables ou presque de manger, ne pensant qu'à boire. A l'usine pas question de boire, et ceci en tout temps, autre chose qu'un ersatz de café qui était dans un bouteillon, sous la cabine du laminoir, dans lequel nous remplissions notre bidon avec une louche.

Dès le premier jour de notre présence à l'usine, vers 9 heures, nous sommes requis Robert et moi d'aller à la corvée de café. Avec un tube en fer de deux mètres (36/42) sur lequel étaient fixés des crochets que l'on passait dans les poignées du bouteillon de 80 litres. Le tube sur l'épaule nous descendions alors à la cantine des ouvriers allemands qui était en contre bas de notre atelier, à deux cents mètres.

Là une brave autrichienne, entourée de trois jeunes et sympathiques ukrainiennes, (dont la nationalité était facile à savoir car toutes les femmes russes civiles étaient des ukrainiennes), nous remplissait notre bouteillon.

Retour qui aurait été pénible, si nous n'avions pas fait de nombreuses haltes . Malheureusement par mauvais temps les pauses n'avaient lieu que lorsque le tube nous rentrait trop dans l'épaule. Nous aimions bien cette corvée qui nous sortait pour un moment du bruit, de la poussière, de la chaleur, nous permettant de respirer l'air libre. Autre margarine



Gabriel et Robert à la corvée de café

Je passais donc mon temps dans ce sous-sol relativement tranquille, m'étant rapidement habitué au bruit des brûleurs, c'est quand leur sifflement ralentissait que je les entendais. Malheureusement le meister venait de temps en temps m'emprunter pour aller avec où sans Robert à une corvée.

Ce pouvait être pour décharger un wagon de balais, dont l'usage principal qui n'était pas de balayer, mais d'être jetés par poignées sur la plaque lors de son laminage lorsque des taches de crasse apparaissent (se refroidissant plus vite que l'acier). En passant sous le cylindre ces poignées de branches tirées des balais faisaient éclater cette crasse et il suffisait alors avec un balai à long manche d'essayer de l'enlever.

Une anecdote au sujet de ces balais. Au cours de l'hiver 1943, une nuit Robert, Fouillet, et quelques autres ouvriers étrangers, nous sommes envoyés, encadrés par trois ouvriers allemands couper des branches, le stock de balais étant épuisé. Incroyable mais vrai, nous partimes donc après la pause de minuit en direction d'un petit bois, qui se trouvait entre l'usine et le camp où nous étions alors, le lager 22, par un froid de -10° le sol recouvert de plus de 10 centimètres de neige.

Nos allemands avaient pour nous éclairer des lampes tempête, voyez le tableau notre groupe d'une quinzaine de personnes en pleine nuit avec trois lampes. Je devrais dire cinq lampes, car en sortant nous avons pris deux lampes tempête rouges qui encadraient un trou creusé sur le bord de notre chemin. Munis de sécateurs, nous avons coupé des basses branches de saules. Quand nous avons eu un paquet qui nous paraissait suffisant nous les avons laissées sur place sur place et décidé d'aller en douce à notre camp distant de moins de deux cents mètres.

Nous partimes Robert, Fouillet et moi et rentrons sans problèmes dans le camp, le Werkschutz de l'entrée dormant profondément. Nous pénétrons bruyamment dans notre chambrée plongée dans le noir, car le courant était coupé de 22 heures à 5 heures du matin. Nous secouons le premier de nos Camarades en criant « Auswweiz, schell, gestapo ». Rapidement tous les occupants de la baraque sont réveillés . Mais la supercherie est vite découverte, à cause de la lampe tempête que nous portions avec nous, l'un d'entre-deux nous reconnaît, et nous fumes largement conspués. L'orage passé nous repartons réchauffés et content de notre farce. Ce seront de petites choses comme celle-là et nos vingt ans qui nous permettront de ne pas trop souffrir de notre exil. Nous retrouverons facilement nos camarades et rentrerons avec les autres sans problème notre botte sur le dos.

Comme autres travaux que j'ai été appelé à faire, du balayage sur le haut, hors surface de notre four. Une nuit où j'avais été sorti de mon trou pour balayer, l'espace libre entre l'entrée et le laminoir, (60m/ 40) qui était pavé ce qui ne facilitait pas ma tâche, et vu mon ardeur à 3 heures du matin appuyé sur mon balai pour une courte pose je m'endormis. Je fus brutalement réveillé par un coup de pied du meister dans mon balai, déséquilibré je me retrouvais par terre, rapidement relevé par quelques coups de pied, pas trop méchant il faut le reconnaître.

Cela aurait été tout autrement si c'était la Gestapo qui m'avait surpris. Il faut dire que tout ce remue-ménage, car je n'étais pas le seul à nettoyer, avait pour but de rendre l'usine impeccable, car le lendemain le ministre du travail devait la visiter. Il visitera l'usine arrêtée, car il y a un Bon Dieu, qui me vengera, l'allemand qui commandait l'écartement des cylindres du laminoir, alors qu'il les écartait s'endormit et arrivé en bout de course, le dessus des tours dans lesquelles glissait les cylindres éclata dans un coup de tonnerre. Le laminoir sera arrêté deux jours et le fautif, quoique allemand disparut. Que nous étions heureux !!!!

Lors de la construction d'un nouveau four contre le nôtre; je dus aller décharger des wagons de torpilles avec des italiens venant de l'ancienne armée italienne qui d'alliés étaient devenus les traîtres. Ils étaient les plus mal traités, à part les prisonniers russes et encore. Ils étaient restés avec leur tenue militaire, car lorsque le général Badoglio prit le pouvoir en internant Mussolini le 8 septembre 1943, dans les régions où l'armée allemande était encore présente, ils furent consignés dans leurs casernes. Ils pensaient alors être rapidement démobilisés.

Les troupes allemandes d'Italie, n'eurent plus qu'à les ramasser dans les casernes et les expédier manu-militari en Allemagne. Ils étaient vêtus de toutes sortes d'uniformes depuis les classiques tenues gris-vert à des pantalons noirs à raie rouge, et pour certains des capes d'opérettes (vu leur faible poids). J'ai vu en traversant les voies en nous rendant au camp, un matin de décembre, alors qu'il neigeait, un train complet de ces prisonniers italiens entassés dans des wagons sans toit (appelés ombrebeau) le haut de leur buste dépassant les cloisons. L'on était loin du traitement des ouvriers italiens dus à l'arrivée dans notre premier camp ce n'était plus "nos alliés, mais les "Badoglio mann".

J'eus à les connaître de plus près quand, dans notre troisième camp nous n'étions séparés d'eux, que par un grillage, à travers lequel ils mendiaient un peu de nourriture, étant encore plus mal nourris que nous à ce moment là. Je me rappelle avoir échangé à l'un deux environ 300 grs de tickets de pain contre un sac à dos de leur armée de l'air, sac avec lequel je reviendrai en France. Ils nous proposaient des montres et bien d'autres objets personnels contre du pain. Ils furent à cette époque les plus mal traités des étrangers à part peut-être les prisonniers russes et encore, qui eux étaient habitués à de basses températures, ce qui n'était pas leur cas.

J'ai eu aussi à travailler avec l'un d'eux qui était de Lombardie, et qui vint avec moi, pendant plusieurs mois, quand Polit début 1945, fut enrôlé dans les "WOKSTURM" dans lequel étaient enrégimentés tous les allemands et autrichiens de 15 à 60ans. Il était sympa et nous arrivions assez bien à nous comprendre, ce qui me permit d'apprendre un peu comment ils vivaient en Italie et comment ils avaient été embarqués. Mais le plus dur travail que j'eus à faire fut, en février 1945, quand je dus remplacer un jeune ukrainien qui travaillait sur le laminoir. Monté sur le côté du laminoir au niveau du bain de laminage, il fallait jeter les morceaux de balais comme je vous l'ai déjà dit, et avec un balai faire, nettoyer la crasse qui pouvait parfois se trouver sur la plaque.

Le tremplin sur lequel nous étions montés était en tôle épaisse qui tremblait sans arrêt, continuellement sous l'oeil du meister, avec les blocs, qui devenus tôles chauffées à blanc passant sans arrêt à moins de deux mètres de moi, m'obligeant à me baisser pour éviter de trop me brûler la figure. Notez la crasse qui, en éclatant me tombait sur les pieds. J'eus de nombreuses brûlures sur la partie des pieds non couvertes par mes sabots; plaies qui mirent plus d'un mois à guérir. Je crus que je ne tiendrais

Comme autres travaux que j'ai été appelé à faire, du balayage sur le haut, hors surface de notre four. Une nuit où j'avais été sorti de mon trou pour balayer, l'espace libre entre l'entrée et le laminoir, (60m/ 40) qui était pavé ce qui ne facilitait pas ma tâche, et vu mon ardeur à 3 heures du matin appuyé sur mon balai pour une courte pose je m'endormis. Je fus brutalement réveillé par un coup de pied du meister dans mon balai, déséquilibré je me retrouvais par terre, rapidement relevé par quelques coups de pied, pas trop méchant il faut le reconnaître.

Cela aurait été tout autrement si c'était la Gestapo qui m'avait surpris. Il faut dire que tout ce remue-ménage, car je n'étais pas le seul à nettoyer, avait pour but de rendre l'usine impeccable, car le lendemain le ministre du travail devait la visiter . Il visitera l'usine arrêtée, car il y a un Bon Dieu, qui me vengera, l'allemand qui commandait l'écartement des cylindres du laminoir, alors qu'il les écartait s'endormit et arrivé en bout de course, le dessus des tours dans lesquelles glissait les cylindres éclata dans un coup de tonnerre. Le laminoir sera arrêté deux jours et le fautif, quoique allemand disparut. Que nous étions heureux !!!!

Lors de la construction d'un nouveau four contre le nôtre; je dus aller décharger des wagons de briques avec des italiens venant de l'ancienne armée italienne qui d'alliés étaient devenus les traîtres. Il étaient les plus mal traités, à part les prisonniers russes et encore. Ils étaient restés avec leur tenue militaire, car lorsque le général Badoglio prit le pouvoir en internant Mussolini le 8 septembre 1943, dans les régions où l'armée allemande était encore présente, ils furent consignés dans leurs casernes. Ils pensaient alors être rapidement démobilisés.

Les troupes allemandes d'Italie, n'eurent plus qu'à les ramasser dans les casernes et les expédier manu-militari en Allemagne. Ils étaient vêtus de toutes sortes d'uniformes depuis les classiques tenues gris-vert à des pantalons noirs à raie rouge, et pour certains des capes d'opérettes (vu leur faible épaisseur) . J'ai vu en traversant les voies en nous rendant au camp, un matin de décembre, alors qu'il neigeait, un train complet de ces prisonniers italiens entassés dans des wagons sans toit (appelés tombereau) le haut de leur buste dépassant les cloisons. L'on était loin du traitement des ouvriers italiens vus à l'arrivée dans notre premier camp ce n' était plus " nos alliés, mais les "Badoglio mann".

J'eus à les connaître de plus près quand, dans notre troisième camp nous n'étions séparés d'eux, que par un grillage, à travers lequel ils mendiaient un peu de nourriture, étant encore plus mal nourris que nous à ce moment là. Je me rappelle avoir échangé à l'un deux environ 300 grs de tickets de pain contre un sac à dos de leur armée de l'air, sac avec lequel je reviendrai en France. Ils nous proposaient des montres et bien d'autres objets personnels contre du pain. Ils furent à cette époque les plus mal traités des étrangers à part peut-être les prisonniers russes et encore, qui eux étaient habitués à de basses températures, ce qui n'était pas leur cas.

J'ai eu aussi à travailler avec l'un d'eux qui était de Lombardie, et qui vint avec moi, pendant plusieurs mois, quand Polit début 1945, fut enrôlé dans les "WOKSTURM" dans lequel étaient embrigadés tous les allemands et autrichiens de 15 à 60ans. Il était sympa et nous arrivions assez bien à nous comprendre, ce qui me permit d'apprendre un peu comment ils vivaient en Italie et comment ils avaient été embarqués. Mais le plus dur travail que j'eus à faire fut, en février 1945, quand je dus remplacer un jeune ukrainien qui travaillait sur le laminoir. Monté sur le côté du laminoir au niveau du train de laminage, il fallait jeter les morceaux de balais comme je vous l'ai déjà dit, et avec un balai faire, sauter la crasse qui pouvait parfois se trouver sur la plaque.

Le tremplin sur lequel nous étions montés était en tôle épaisse qui tremblait sans arrêt, continuellement sous l'oeil du meister, avec les blocs, qui devenus tôles chauffées à blanc passant sans arrêt à moins de deux mètres de moi, m'obligeant à me baisser pour éviter de trop me brûler la figure. Ajoutez la crasse qui, en éclatant me tombait sur les pieds. J'eus de nombreuses brûlures sur la partie des pieds non couvertes par mes sabots; plaies qui mirent plus d'un mois à guérir. Je crus que je ne tiendrais

des pieds non couvertes par mes sabots; plaies qui mirent plus d'un mois à guérir. Je crus que je ne tiendrais pas le coup. Heureusement cela ne dura que quinze jours. Je me suis toujours demandé comment l'ukrainien pouvait tenir, c'était un dur.

Autre incident où je fus spectateur. A partir de la mi-mars les bombardements dont je parlerai par ailleurs ayant épargné le laminoir mais détruit l'arrivée du gaz, les fours pour ne pas arrêter fonctionnèrent avec du ful lourd, qui arrivait, dans des wagons citernes. Un jour que l'un d'eux était sur la voie en face notre four, le meister monté sur le couvercle pour brancher la canalisation, le couvercle avec lui, fut projeté dans l'air par une explosion. Il retomba lourdement sur le pavé, et nous ne le revîmes plus. Il était dur et nous étions contents.

Dernière anecdote que j'aurai connu à la Blechwalzwek, vers la mi-avril 1945, alors que le laminoir ne travaillait que le jour nous étions quelques-uns, hommes de four à travailler de nuit, pour surveiller les fours marchant au ralenti. Travailler est beaucoup dire, car sans contremaître, un chef de four à tour de rôle alors qu'il y en avait dix par tournée en temps normal, seulement, pour nous encadrer. Nous n'avions rien à faire que de surveiller la venue éventuelle de la Gestapo pour avertir ceux qui dormaient planqués.

J'avais quelques jours auparavant, échangé un superbe pantalon gris, et neuf à un allemand, contre une dizaine de cigarettes. Quand ce fut mon tour de me reposer et qu'il faisait plutôt frais, je m'introduisît entre deux piles de blocs, qui retirés du four arrêter il y a quelques jours était encore légèrement chaud.



Camarades travaillant au laminoir de notre chambrée du lager 22

Robert, Mamet, Gabriel, NicolasX., Fouillet, Clérin : à genoux Moineau

Les Français, de notre tournée travaillant au laminoir septembre 1943



La PAIE

Nos horaires étaient de 7 heures à 18 heures et pour l'autre tournée, de 19 heures à 6 heures. Les fins de semaines l'on travaillait: la tournée de nuit de 19 heures le samedi à dimanche midi, celle de jour reprenant le dimanche à 13 heures, jusqu'à 6 heures le lundi matin. En dehors des bombardements, nous n'arrêtons que 2 jours pour Noël. Nous aurons quinze jours de vacances, en juillet 1944..

Comme les ouvriers allemands, nous touchions un salaire et avions une fiche de paie avec retenues etc...

Que faisons nous avec cet argent ? Pas question d'acheter des vêtements, sauf au marché noir, tout au plus des sabots à semelle de bois, des tickets de pain ou de viande , toujours au marché noir, une bière à la cantine et quelquefois dans un "gasthaus" (bistrot), quand l'on voulait bien nous servir, ce qui était vrai dans un village, beaucoup moins à Linz. Ceux d'entre-nous qui avaient des parents nécessiteux, pouvaient envoyer de l'argent en France.

Fiche de paie de pour une période de 2 semaines (15j)

144 h (!) à 0,67 RM	-	96,82 RM
prime de congé 2 %	-	1,90 RM
Salaire imposable	-	98,72 RM
Suppl. pour 8 h suppl/ 0,17RMx8	-	1,44RM
Salaire brut	-	100,16 RM
Retenues diverses		
Secours d'hiver		8,63 RM
Impôt S/salaire		5,50 RM
D.A.F.		1,40 RM
Nourriture, logement		22,80 RM
Total		38,33 RM
Salaire net		61,83 RM

TRAVAIL hors de la BLECHWALZWERK.

Mais quand l'usine fut arrêtée suite à des bombardements nous fûmes envoyés à d'autres tâches. Après le premier bombardement de juillet 1944, nous irons dégager des canalisations qui étaient sous terre, Nous creusâmes une large tranchée de deux mètres de profondeur. Nous étions placés en quatre paliers, nous envoyant successivement la terre dégagée par celui du dessous. Nous étions très nombreux une bonne centaine venant de divers ateliers. Il faisait beau et malgré les cris des soldats allemands, nous ne cassions pas les manches. Cela fut un intermède dont j'ai gardé un bon souvenir.

Cela me rappelle que nous n'étions pas loin d'un énorme abri en construction, quatre étages sous terre, trois hors sol, sur le dessus débordant de la moitié de la partie hors sol, une plaque de béton d'un mètre d'épaisseur. Nous verrons des impacts de bombes de 500 livres faire à peine des écorchures au béton. Nous les " AUSLANDERS " (étrangers) nous n'y eûmes jamais droit.

Pour la petite histoire, à côté d'où nous travaillions alors, il y avait une cheminée qui avait été abattue avant notre arrivée. Un français y travaillait à nettoyer les briques, en enlevant le ciment qui y adhérait et en les empilant. Il y travailla de juin 1943 jusqu'à notre libération, l'hiver par (-15°), il avait quand même un petit brasero.

Au cours de l'hiver 44-45 nous fûmes pendant une quinzaine de jours envoyés la nuit à décharger des wagons de charbon. Ce fut pendant une période excessivement froide, de -15 à -20°. Je me souviens d'avoir eu très très froid, malgré tous les habits que j'avais mis, caleçon long, deux pantalons et sur la poitrine des journaux entre la chemise et le pull plus ma canadienne.

Nous étions quatre par wagon, mais souvent seulement trois, car éclairés par des torches, les soldats qui nous gardaient ne s'apercevaient pas de ceux qui avaient été se planquer. Au début, l'on allait dans les cabines qui parfois sont à l'arrière de certains wagons de marchandises. Mais il faisait trop froid et nous ne pouvions y rester longtemps.

Nous étions à proximité d'un cimetière, et nous avons trouvé une tombe, plutôt un caveau dont la plaque avait été soulevée et légèrement déplacée, lors d'un bombardement. Nous nous glissions à l'intérieur à côté des deux cercueils. Sous terre nous étions merveilleusement bien, mais il fallait en sortir et retrouver cet air polaire.

A l'initiative de Robert, comme entre sept heures du soir et six heures du matin nous déchargions à peine un seul wagon par équipe de quatre, nous avons demandé si en nous dépêchant, nous pourrions retourner au camp, notre wagon déchargé. Cette proposition fut acceptée, et sous les exhortations de Robert qui à lui seul faisait plus de travail que deux d'entre-nous, à deux heures du matin le wagon était vide et nous regagnions notre camp. Cela ne dura que deux nuits, c'était trop beau et il nous fallut rester toutes les nuits suivantes pendant 10 heures à nous geler, ce qui n'empêcha pas notre wagon, de ne pas être complètement déchargé au matin. Pour nous réchauffer, nous préférions alors, avec une pioche de taper comme des forcenés dans le ballast, cachés des sentinelles par le wagon.

A la fin de cet hiver, pendant environ trois semaines je fus envoyé seul, car Robert avait été rappelé à l'usine, avec une dizaine d'autres de la Blechwalzwerk, emmené en camion, sur un chantier à une dizaine de kilomètres de l'usine, en pleine campagne, chantier où on ne faisait que préparer et assembler des fers à béton. Travail qui aurait été intéressant par beau temps, alors qu'il faisait encore froid, entre -10 et -3° les pieds dans la neige. Nous avions en guise de gants des carrés de cuir de 15 centimètres sur 25 avec une ouverture sur un bout pour passer la main. Si cela nous évitait de toucher la ferraille, ils n'étaient d'aucune utilité quand, avec des pinces et du fil de fer, il fallait les assembler. Il me restait des gants en laine qui, très usés avaient été raccommodés avec de la toile cousue dessus. Il y avait

un brasero, où de temps en temps nous pouvions réchauffer nos mains et où quand le bouteillon de soupe arrivait, nous nous regroupions .

Nous eûmes aussi à aller travailler à la centrale électrique qui était auprès des hauts-fourneaux, pour enrouler de la laine de verre sur des canalisations. Travail peu pénible physiquement, sauf, que les fibres de la laine de verre s'incrustant dans nos jointures de main, nous démangeaient énormément et pendant longtemps.

Pendant cette période il nous arriva un incident qui aurait pu mal se terminer. Nous étions dans un enclos, entouré d'un grillage de deux mètres de haut, au milieu de canalisations surmontées par des quantités de potelets supportant des fils électriques de gros diamètre. Au cours d'une matinée, une des tuyauterie éclata. Un nuage de vapeur envahit l'enclos. Subitement des éclairs accompagnés de coups de tonnerre se produisirent entre les potelets, à un mètre cinquante au-dessus de nos têtes. Ce brouillard très dense provoqua ces court-circuits, et nous entoura , nous étions terrorisés, affolés, nous eûmes du mal à trouver la sortie au bout de plus de cinq minutes, courant de droite à gauche en nous appelant. L'un d'entre-nous ayant enfin trouvé la sortie il nous appela et ainsi nous pûmes sortir. Rien ne ressemble plus à un potelet qu'un autre potelet et dans cet enclos il y en avait des centaines cet enclos mesurant pas loin de 100 mètres su 100, croyez moi c'était dantesque.

Il nous est aussi arrivé avec Robert d'être une fois emmenés accompagnés d'un vorarbeiter¹ en camion, pour aller à une trentaine de kilomètres de Linz dans un petit pays chercher des manomètres. Nous ne savions pas ce que nous allions faire ni où. Montés à l'arrière de ce camion non bâché, nous nous étions serrés contre la cabine, qui nous coupait du vent et un peu de la pluie, parce que naturellement il fallait qu'il pleuve. En traversant un petit village, où notre chauffeur s'était arrêté pour demander sa route, des gamins nous balancèrent des pierres et il fallut l'ordre du vorarbeiter pour les faire cesser. Il faut dire que nous leur en avons renvoyé quelques unes.

Nous arrivâmes dans une grange en pleine campagne, dans laquelle par la porte ouverte, nous vîmes une quantité impressionnante de caisses. Il nous fallut en déplacer pendant un bon moment, pour trouver celle qui avait le numéro porté sur le bon et après l'avoir ouverte, de prendre seulement deux manomètres. Les allemands par mesure de précaution, avaient ainsi répartis dans les environs de l'usine, une quantité de pièces de rechange, les soustrayant ainsi aux bombardements.

Le vorarbeiter nous emmena manger dans un GASTHAUS (restaurant), du petit village et nous mangeâmes à sa table avec le chauffeur qui était autrichien. La nourriture était bonne et nous bûmes deux chopos (1/2 litre la chope) de " MOUSS " ² Nous restâmes deux bonnes heures sur place le vorarbeiter n'étant pas plus pressé que nous.

Nous reprîmes la route de Linz avec en plus de nos deux manomètres, une jeune autrichienne de notre âge, qui monta à côté de nous dans le derrière du camion et galamment, nous lui avons laissé la place contre le gazo qui dégageait une douce chaleur. Il continuait à pleuvoir et pour passer le temps, j'essayais d'entreprendre la conversation. Peine perdue, muette la fille. Il faut dire que la peine de prison était de rigueur à toute femme fréquentant un étranger. Je pense que c'est celà qui la retint, ou la propagande faite par affiche dans tous les coins de rue, affiche représentant un homme avec un grand chapeau, qui avait une main en cornet autour de l'oreille et il y avait d'écrit "FEIND HOERT MIT."³ Nous étions pourtant jeunes et beaux!!!

¹ premier ouvrier

² cidre en patois autrichien

³ l'ennemi écoute

Notre vie au camp.

Le logement,

La baraque en bois à double parois était dans n'importe quel camp notre habitation, mais différent de l'un à l'autre, c'est pourquoi, je vais les prendre l'un derrière l'autre.

Comme je l'ai dit au début notre premier véritable camp fut le **lager 23** situé à côté de la Blechwalzwerk, je l'ai décrit au début. Nous y resterons jusqu'au début septembre où les Français de ce camp travaillant à la Blechwalzwerk, furent envoyés au **lager 25**, situé à deux kilomètres de notre travail qui se trouvait en pleine campagne, à cinq cents mètres d'Ebelsberg, petit village qui était la tête de ligne du tramway descendant à Linz. Je dis descendant car Ebelsberg était à une altitude légèrement plus élevée que Linz.

Le lager 25, était un petit camp neuf, où déjà séjournèrent des jeunes Hollandais. Il y avait une salle pour faire sa lessive, ce que nous ne retrouverons jamais, la nourriture était correcte. Ce que nous apprécions le plus c'était de nous trouver loin des bruits de l'usine et en petit nombre.

Pour y aller nous passions sur les bords du Traun, rivière qui sera la frontière entre Russes et Américains à la libération. Ensuite longeant une voie de chemin de fer, nous vîmes plusieurs fois, travaillant sur les voies un groupe de femmes russes, gardées par des SS, matraque à la main. Elles étaient monstrueuses, surtout quand elles avaient leur parka molletonnée, je pense que c'étaient des mongoles partisans. Elles étaient à l'opposé de celles qui travaillaient à l'usine, ukrainiennes qui étaient étudiantes, jolies pour la plupart.

Nous traversions un petit bois de sapin et arrivions à une prairie qui montait à notre camp, par une pente légère. C'était trop beau pour des requis français, nous y resterons un mois et demi et nous sommes expédiés au **lager 53** qui se trouvait à quatre kilomètres de notre usine sur une colline où il y avait de nombreux autres camps : de prisonniers français, russes, lazaret, bordel pour auslander, pas loin du camp de triage.

Rien à voir avec le camp que nous venions de quitter, mais nous verrons encore pire. Nous retrouvons comme au 23 une grande cantine, beaucoup de baraques etc..., mais dans un état d'entretien et propreté très médiocre.

Pour la première fois notre groupe de Briennon éclata, nous restions Robert, Ligaut et Clérin. Martine. Mamet et Lenfant étant partis dans une autre baraque et Marc Delagneau se trouvant à l'hôpital depuis deux mois. Nous connûmes alors la difficulté d'arriver à quelques-uns dans une baraque faite pour 18 occupants. N'étant que 13 ils avaient pris l'habitude d'avoir plus de place et de surcroît étant paysans nous étions mal vus. Cela ne dura pas longtemps, car notre groupe connut les premiers deuils.

Marc était tombé malade trois semaines après son arrivée, et était soigné au "KRANKHAUS" de Linz, hôpital tenu par des religieuses. Nous y allions le voir à tour de rôle et le voyant à chaque fois plus maigre, quoique bien soigné d'après lui. Du reste quand j'allais le voir les infirmières me paraissaient plutôt dévouées.

Travaillant de jour nous descendions un matin d'octobre et comme à l'habitude nous rencontrions nos camarades de la tournée précédente. De loin nous leur vîmes de tristes figures, chose rare quand l'on avait fini sa journée, même fatigué. Clérin nous dit : Martine est morte, cela nous fit un coup. Il s'était tué en tombant d'un pont roulant, et mourut sur place le foie éclaté.

Arrivé à l'usine j'expliquais à Nicolas ce qui arrivait et demandais si il pouvait obtenir du meister qu'il m'accorde ma matinée, pour m'occuper de ses affaires, ce qui me fut accordé. J'allais déjà au bureau de l'Arbeitsamt de l'usine pour demander les démarches à faire en pareil cas.

Ils me firent remplir des papiers et me donnèrent une feuille m'autorisant à prendre ses affaires au camp, pour les renvoyer à ses parents. Cette initiative me coûta d'être interrogé quelques mois plus tard par la Gestapo.

Convoqué donc au bureau de la Gestapo, l'on me lit une lettre des parents de Martine qui s'étonnaient d'avoir reçu peu d'argent avec le portefeuille que je leur avait fait parvenir par mes parents, disant que leur fils leur avait dit qu'il gagnait beaucoup d'argent. Dans son portefeuille il y avait moins de cent marks, auxquels j'avais ajouté ce que j'avais pu tirer de la vente de ses habits, qui sans cela auraient été pris pour la Croix-Rouge allemande. Pour éviter que cet argent soit perdu en route, je n'avais laissé que quelques marks, envoyant le reste par mandat à mes parents., les chargeant de remettre cet argent à ses parents

Mes parents ne reçurent jamais le mandat que je leur avais envoyé, en complément, n'ayant laissé dans le portefeuille qu'une petite somme. Je passais un mauvais moment, menacé de camp de travail, je n'en menais pas large. Mon obermeister convoqué pour savoir comment je me comportais dans mon travail, plaida je pense en ma faveur et me ramena à l'usine.

Revenons donc au jour de la mort de Martine, quittant l'Arbeitsamt, je regagnais le camp pour m'occuper de ses affaires. Comme pour regagner le camp nous passions à côté d'une station du tramway, je décidais d'aller voir Delagneau à l'hôpital. Sa chambre était vide je demandai à une infirmière où il était "Marc ist tod" (Marc est mort) me répondit-elle. Le coup de massue, deux le même jour, car l'accident de Martine avait eu lieu vers une heure du matin, Marc était mort à trois heures ce matin. Je demandais à le voir, et je fus conduit à la morgue, où il était déjà dans son cercueil dont on enleva le couvercle (le cercueil était en carton noir avec un papier blanc à l'intérieur, le couvercle simplement posé dessus). Il était revêtu d'une chemise en papier qui laissait voir ses jambes d'une maigreur effrayante.

M'étant renseigné du jour et de l'heure de son enterrement, je regagnais le camp avec un cafard épouvantable. Croyez que malgré l'insouciance de nos 20 ans nous en avions pris un coup.

De retour à l'usine, et ayant annoncé la triste nouvelle, je demandais à Nicolas comment faire pour qu'ils soient enterrés, tous deux à la même heure. Il obtint de notre obermeister un papier et me dit d'aller à l'Arbeitsamt avec, ce que je fis, revenant sans savoir si ma demande serait exaucée.

Ce ne sera que le lendemain, que vers midi Nicolas nous annonça que ce serait dans l'après- midi, je ne me rappelle plus l'heure, et nous dit qu'avec Robert, le meister nous donnait notre après-midi. Dès l'arrêt de midi, nous irons au camp prévenir Clérin, Lenfant et Ligault, qui étaient de la tournée de nuit. Ligault, déjà très fatigué ne nous accompagna pas et tous les quatre, nous descendons à Linz, achetons deux couronnes et gagnons le cimetière.

Il y avait d'autres mises en terre "d'auslander", et sur un camion il y avait plusieurs cercueils. Le tour de nos camarades arrivaient et le prêtre catholique qui était là bénit les cercueils sur lequel nous avions mis nos bouquets et les fossoyeurs remplirent les trous. Deux croix en bois étaient posés avec le

nom de nos amis. Nous repartimes affreusement tristes, Clérin à l'usine car il n'était pas loin de six heures et nous deux au camp. Plus que trois de Briennon!!!

Le 8 novembre au soir, vers 23 heures, alors que nous dormions, étant de la tournée de nuit, je suis réveillé par des cris. C'étaient deux hommes de la GESTAPO, qui venaient vérifier nos papiers, spécialement le "SCHISTAUSWEIS"⁴.

Notre camarade Ligault de Paroy-en-Othe, qui était complètement épuisé depuis quelques jours et que le docteur de l'usine, n'avait pas voulu reconnaître malade, n'en pouvant plus, était resté à la baraque, quoiqu'étant de la tournée de nuit.

Il fut tiré brutalement de son lit et nous l'entendimes, car étant dans l'obscurité, implorer qu'il n'en pouvait plus ce qui n'empêcha pas qu'il fut obligé de s'habiller et après nous avoir tous contrôlés, ils l'emmenèrent. Nous ne le reverrons plus.

Nous apprendrons par la suite qu'il descendit à pied avec un homme de la GESTAPO qui le frappait pour le faire avancer, pour aller à l'usine (d'après ce qu'il a dit à Clérin qui a été le voir le lendemain au Lazaret). Envoyé par son meister, à l'infirmerie de l'usine. Il fut enfin reconnu par le docteur et envoyé en camion au lazaret, où il décédera d'épuisement, deux jours plus tard le 10 novembre.

Nous apprendrons sa mort le 11, quand un infirmier vint nous prévenir de préparer nos affaires de toilette car nous étions consignés en quarantaine, pour "Thyfus" parce que trois de nos camarades étaient morts en moins d'un mois!!!

Quand, avec Robert, nous avons appris que c'était le décès de Ligault qui avait provoqué cette mise en quarantaine, nous étions atterrés. Nous étions partis huit du canton de Briennon, nous n'étions plus que cinq. Nous pensions à nos parents qui devaient se demander s'ils nous reverraient.

Quand ceux qui travaillaient de jour, furent revenus, après avoir été chercher notre dîner et l'avoir mangé, vers huit heures nous sommes emmenés par un Werkschutz au Lazaret distant de six cents mètres environ.

C'était une annexe de ce Lazaret, trois baraques entourées de grillage, avec barbelés au-dessus. Nous sommes confinés tous les quinze, dans une chambre semblable à celle de notre camp, avec cette différence qu'il n'arrivait jamais que nous soyons les dix-huit ensemble. Nous y resterons de ce 11 novembre au 4 décembre, avec seule possibilité de promenade, un espace de cinq mètres de large sur une longueur correspondant à celle de notre piaule, soit à peu près autant. Nous pouvions y aller quand nous voulions, nos WC étant dans cet espace.

Si au début, nous étions tout content de pouvoir nous reposer, car il y avait déjà six mois que nous étions ici, sans repos ou presque, à quoi il faut ajouter pendant les quelques jours où nous sommes à ce camp distant de plus de quatre kilomètres de l'usine, le trajet aller et retour.

Rapidement nous allons commencer à tourner en rond, je ne sais si vous vous représentez quinze personnes dans une chambrée de neuf mètres sur six, avec à l'extérieur trente mètres carrés, sans oublier que nous sommes fin novembre et qu'il neigera les derniers jours, ce qui limite les sorties.

Pour les repas, dans une pièce attenante, la nourriture arrivait en bouteillon et nous était distribuée dans notre gamelle et nous retournions manger dans la chambrée. Il n'y avait pas de place

⁴ carte sur laquelle était mentionné, à quelle tournée nous appartenions.



Notre chambrée au lager 25.

*Debout : Clérin, Robert, Martine, Gabriel, Berdonnau., Mamet
à genoux : Javelas, Ligault , Fouillet, Lenfant*



Notre chambre 6, de la baraque 3, au lager 53. Photo prise au Lazareth le 16 novembre 1943.

*debout : Clérin Raymond., Fontan, Mamet Roger, Serein Joseph (moineau) Michelis, Belardinelli
Marcel, Gros François, Gadenal Gino.*

*à genoux, Robert, Nicolas Roger, Gabriel, Céci Joseph, Fouillet Daniel., Murat Maurice, Bergeron
André.*

pour le monde autour de la seule table que nous avions, la moitié d'entre-nous mangeait assis sur leur lits.

L'on aurait pu craindre qu'au cours de ces vingt-deux jours que durera cette isolement, des disputes puissent avoir lieu. Il n'en fut rien et pourtant que de différences entre-nous, tant pour les professions que par l'âge.

Nous étions quatre fils d'agriculteurs, ceux de Briennon ,plus Mamet. Il y avait Fouillet qui était sabotier, Fontan de Toulon que l'on appelait le matelot, car il était dans la marine marchande, dont le père était directeur de la Bibliothèque municipale de Toulon, Serein surnommé "moineau", qui était métallurgiste en Isère ainsi que Gros et Murat, Michelis un lorrain métallurgiste qui avait subi trois semaines de "STRAFLAGER" dont je parlerai par la suite, Belardinnelle et Céci tous deux de Marseille, assez vague sur leur profession !! Gros et Gardenal Gino qui travaillaient dans des stations de sport d'hiver, et Roger Nicolas qui était lamineur en Lorraine.

Sur les quinze, huit avaient vingt et un ans, quatre une trentaine d'années et trois autour de quarante ans.

S'il y eut quelques moments où le cafard régnait dans notre chambrée, l'ambiance était plutôt à la rigolade. Il ne faut pas oublier que nous avons des marseillais et plusieurs gars du midi. Chansons blagues et petites histoires meublaient la plus grande partie de notre temps ainsi que parties de cartes parfois mouvementées.

Nous eûmes deux fois du courrier ayant réclamé à notre infirmier-surveillant, qui n'était pas mauvais bougre, ce qui permit à un d'entre-nous d'aller chercher des colis qui nous étaient parvenus, dont un pour moi qui contenait la superbe canadienne que l'on peut voir sur mon dos dans la photo du groupe de la Blechwalzwerk canadienne dont le tissu était celui de la capote avec laquelle papa était revenu en 1918.

Le quatre décembre après le déjeuner l'on nous prévint de préparer nos affaires car nous allions être renvoyés à notre baraque au lager 53.

Arrivés au camp nous avons été priés de passer au bureau du Lagerfhurer, qui donna à chacun son schistausweis, qui nous indiquait quand nous devions reprendre le travail. Ce fut pour certains le soir même. Robert, Fouillet, Mamet et moi ne reprendrons le travail que le lendemain matin.

Nous resterons une dizaine de jours dans ce camp et vers le quatorze ou quinze l'on donna l'ordre à ceux, employés à la Blechwalzwerk, de se rendre au **lager 22**. Nous commençons à connaître la musique, quatre camps en six mois mais avec un peu plus de barda à chaque fois.

Ce camp s'il avait l'avantage, d'être à six cent mètres environ de notre lieu de travail, sera celui où nous serons le plus mal logés, et surtout le plus mal nourris. Le plus mal logé: les baraques étaient sales, les allées en terre étaient une rivière de boue quand il pleuvait.

L'enceinte où étaient nos baraques était au milieu d'un camp partagé en trois parties séparées par du grillage, toujours surmonté de barbelés, une partie où étaient les malheureux italiens (badoglio mann), l'autre partie des femmes ukrainiennes dont certaines travaillaient avec nous.

Pour la nourriture, en dehors du petit déjeuner pris au camp, l'ersatz de café arrivant plus ou moins chaud en bouteillon venant de la cantine centrale de l'usine, où nous devions prendre nos deux autres repas, le midi une soupe le soir une soupe et un morceau de pain. Cette soupe était absolument immangeable, mais il nous fallait quand même en manger un peu. Le soir parfois il y avait quelques

pommes de terre qui nageaient dedans, sinon c'était des rutabagas, des choux qui nageaient dans de l'eau chaude. Une fois par semaine de l'orge bouillie ce qui n'était pas mauvais, sauf quant ils y mettaient un jus genre boudin infect.

Heureusement c'était le temps où les colis arrivaient encore de France. De plus dès le début, Robert m'avait dit : "si tu veux faire popote commune avec moi, arrête de fumer". En effet les cigarettes étaient une bonne monnaie d'échange, principalement les cigarettes venant de France, que ce soit contre des tickets de pain, ou de viande. Nous en avons stocké pas mal de paquets, envoyés par nos parents. En plus nous touchions dix cigarettes (de foin) par semaine.

Ces cigarettes étaient une formidable monnaie d'échange, qui nous permettaient de nous procurer quelques tickets de pain et nous avions des tickets de travailleur de force, 500 grammes de pain, 250 grammes de viande et 200 grammes de marmelade par semaine. Robert, depuis notre séjour au lager 25, près d'Ebelsverg avait trouvé dans ce petit village une boucherie et une boulangerie, qui voulaient bien le servir, ce qui n'était pas toujours le cas pour des "auslander". Le pain qu'il pouvait y acheter était bien meilleur que celui que l'on pouvait acheter à la cantine du camp, ainsi que la viande, ne trouvant à la cantine que de la saucisse .

Au bout de quelques temps la bouchère le trouvant sympathique lui donnait largement le compte. Il y avait aussi possibilité d'acheter des tickets de pain au marché noir, ayant la chance de ne pas être obligé d'envoyer de notre paye à nos parents, comme certains et surtout Fauvernier qui était en culture à Saint-Florian, ce dont je parlerai par la suite et qui nous fournissait en pommes de terre.

Je ne peux passer sous silence, une histoire parmi d'autres que le camp de ces jeunes ukrainiennes, contigu au notre provoquaient. La baraque des lavabos était partagée en deux par une cloison en bois les hommes d'un côté les femmes de l'autre. Cette cloison en sapin avaient des noeuds, qui comme un fait exprès étaient partis!

Ce camp n'avait pas de douches et le lavabo était à peine chauffé. Nous prenions, quand nécessaire une douche à l'usine, et dans ce lavabo nous nous contentions de nous laver superficiellement ce qui n'était pas le cas de nos voisines qui presque toutes se lavaient nues. Comment pouvais-je le savoir ? Il y avait les noeuds de la cloison et il fallait faire la queue pour visionner. Mais ces charmantes filles jeunes et bien faites pour la plus part le savaient, ce qui ne les gênait pas et parfois le visionnaire recevait un verre d'eau à travers le trou, accompagné de grands éclats de rire de ces filles !!

Revenons à notre chambrée, où nous étions ceux de notre ancienne chambre du lager 53, qui travaillaient au laminoir, nous quatre, plus Fouillet, Moineau et Bellardinelle, ainsi que quatre autres jeunes français, Nicolas et un polonais.

L'ambiance de notre chambrée était spéciale, était-ce le temps d'hiver, froid puis humide au printemps, est-ce que cela vient de mon état de santé, qui n'était pas terrible, j'en ai gardé un bien mauvais souvenir et pourtant il y eut de bonnes rigolades.

Un jour Moineau avait ramené une française avec qui il passa la nuit. Couchant en bas, il avait mis une couverture entre le lit du dessus et le sien, pour se mettre à l'abri de nos regards. Bellardinelle qui couchait au-dessus ne pouvant dormir, entendis Moineau sortir, et il s'apprêtait à rejoindre la fille quand Moineau rentra. Heureusement pour lui, Moineau quelques jours plutard ira quelques jours à l'hôpital ayant contacté "une chaude pisse".

Pour Noël nous arrêterons le vendredi 24 et nous ne reprendrons que le lundi 27 à 19 heures. Nicolas, dont les parents étaient dans un camp de lorrains déplacés de force à SCHLIERBACH , nous



Camarades de la même tournée, de notre chambre au lager 22.



Quelques autres camarades de notre chambre au lager 22

SCHLIERBACH



proposa, à Robert, Clérin et moi d'aller passer le samedi et le dimanche dans ce camp avec ses parents. Il s'occupa d'avoir des sauf-conduits, et le Vendredi soir nous prendrons le train pour aller à Schlierbach situé à 80 kilomètres de Linz sur les premiers contreforts des Alpes à 850 mètres d'altitude.

Nous voyagerons dans la nuit, et nous serons surpris en débarquant sur le quai de voir de la neige, car à Linz il pleuvait quand nous sommes partis. Sur le chemin qui menait à la bâtisse où habitaient les parents de Nicolas, il y avait bien vingt centimètres de belle neige blanche, qui contrastera avec celle que nous verrons par la suite à Linz, où si nous en avons par la suite vu beaucoup, neige toujours salie, par les fumées des baraques ou de l'usine, et le piétinement de milliers d'individus.

Les parents de Nicolas étaient là en résidence surveillée, ainsi que d'autres lorrains, trop âgés pour travailler. Ils étaient logés dans un énorme bâtiment, vieux château en mauvais état, dans des grandes pièces, une par famille, car il y en avait où les grands-parents gardaient des jeunes enfants dont les parents étaient absents, probablement employés loin de là. ou enrôlés de force, dans la Wehrmacht.

Peu de souvenirs de ces deux jours, sauf l'accueil chaleureux et les petites attentions de ces braves gens, pour nous les amis de leur fils.

Je me souviens seulement que la pièce où ils vivaient était très grande avec un plafond à plus de cinq mètres et comme il n'y avait qu'une cuisinière pour tout chauffage, il y faisait froid. Nous coucherons par terre, ce qui ne nous empêchera pas de bien dormir, après un repas qui nous parut merveilleux.

Le lendemain nous irons nous promener dans la campagne enneigée avec le père et un oncle de Nicolas, Stef, un rigolo, qui avait un fort accent, plus quelques jeunes. Ces jeunes avaient des skis qui permirent à Robert et Clérin d'essayer d'en faire. Prudent je m'en abstiens.

Nous reprendrons le train le soir de Noël et le travail le lendemain matin. L'ambiance familiale que nous vivrons pendant ces deux jours, fut une éclaircie dans cet univers carcéral, camp, usine sous la continuelle dépendance du lagerführer au camp et de la gestapo à l'usine, que nous vivions depuis six mois.

Avant de passer au dernier camp, où nous habiterons jusqu'à notre libération, quelques mots sur ma santé. C'est dans ce camp, que je connus une période spécialement difficile. J'avais bien en octobre, connu une toux qui dura un bon mois, avec des quintes, qui me permirent de demander à notre meister un papier pour aller à la visite du médecin de l'usine. Ce dernier me passa à la radio, et me donna cinq séances d'"eisenluft"¹. Cela consistait à être allongé, avec une caisse sur la poitrine, caisse où il y avait une lampe infra-rouge, la séance durant quinze minutes. Ce n'était pas désagréable et semblait me faire du bien.

Vers le quinze janvier cette toux me reprit beaucoup plus gênante et fatigante, lorsque, début février une diarrhée avec vomissement se déclara et en quelques jours j'étais complètement lessivé. Je retournai au médecin, qui ne voulut rien savoir pour me donner quelques jours de repos et me renvoya au travail, après m'avoir donné quelques comprimés. N'osant pas manquer le travail, vu ce qui était arrivé à Ligault, je repris le travail mais quelques jours plus tard je ne tenais plus sur mes jambes. Avec, grâce à Nicolas, une autorisation du meister, je resterai deux jours à la baraque, Robert pointant pour moi.

Mais au bout de deux jours Nicolas me dit que le meister voulait que je reprenne le travail ou que j'aille retourner voir le médecin, ce que je fis, l'après-midi. Le médecin me reconnut et m'envoya au lazaret, mais il fallait y aller à pied. De retour je passais à l'usine, car nous étions de la tournée de jour et

¹ air chaud

demandais à Nicolas s'il pouvait intervenir, pour que Robert puisse m'accompagner, me sentant incapable de faire les cinq kilomètres qui nous séparaient du lazaret. Il était environ cinq heures et Robert n'arrêtait qu'à six heures.

Robert donc m'accompagna, heureusement, car seul je n'y serais jamais arrivé. Il faisait froid avec de la neige, j'eus du mal pour faire le premier kilomètre, mais n'ai plus aucun souvenir du reste de la route, pendant laquelle Robert me dit m'avoir tenu par le bras, puis maintenu debout, pour enfin carrément me porter, étant d'après lui complètement inconscient.

Je ne me rappelle que lorsque j'ai refait surface, couché dans un lit au milieu d'autres malades. Robert avait fait les démarches pour l'entrée à ce lazaret. Je me demande ce que je serais devenu si j'avais été obligé de partir seul, je ne pense pas que je serais encore là aujourd'hui.

Le lendemain visite du docteur? Diète, pilules et la diarrhée étant arrêtée le troisième jour je fus renvoyé au travail. Très affaibli, il faut reconnaître qu'à l'usine, pendant quelques jours l'on ne me demanda que de pas me faire repérer par la Gestapo, et que je passais la plus grande partie de mon temps assis sur le banc dans notre sous-sol, avec l'accord de notre chef de four Georges.

Je traînais encore un mois, et avec le retour des beaux jours je me remis complètement.

Dans le courant de mai, nous changerons à nouveau de camp, pour aller au **lager 40**, situé sur une colline au milieu de nombreux camps d'autres étrangers, de prisonniers russes et français, entre notre avant dernier camp, le 53 et le lazarets. Tout contre, un camp de prisonniers libérés dont nous n'étions séparés que par une route. A nouveau à plus de quatre kilomètres de l'usine. Ce nouveau camp était assez important, une vingtaine de baraques, plus la baraque où se trouvent les bureaux de l'administration du camp, le chalet du lagerfuhrer, une grande et propre cantine, la baraque des lavabos et douches et des waters propres.

Le camp est bordé sur trois côtés par des routes goudronnées, le quatrième par un champ d'environ deux hectares plantés en choux, qui l'automne venu disparaîtront petit à petit, jusqu'à l'installation en novembre d'une unité de "flak"² défense aérienne comprenant un quadruple canon et un projecteur.

Vous pourriez penser que cela était un risque supplémentaire, de nous faire bombarder. Non car tous les bombardements que nous aurons à subir, seront faits par des forteresses volantes qui restaient à plus de 8.000 mètres d'altitude, quand ils lâchaient leurs bombes.

J'ai parlé de prisonniers libérés! En effet à l'automne 1943, les prisonniers français qui le désiraient pouvaient devenir travailleurs libres, tout en restant naturellement en Allemagne? Un petit nombre acceptèrent, certains pour avoir un semblant de liberté, la plupart pour pouvoir, étant payés envoyer de l'argent à leur famille.

Pourquoi cette mesure? Tout simplement, parce que de plus en plus d'ouvriers allemands partaient au front, pour combler les vides créés par les pertes sévères subies en Russie. Ils pouvaient alors faire travailler ces prisonniers de guerre dans des usines d'armements, ce qui théoriquement était interdit par la convention de Genève. Pour les prisonniers transformés le revers de la médaille était qu'ils n'avaient plus droit aux colis de la Croix-rouge, et dépendaient de la police et de la Gestapo, et non plus de l'armée allemande, bien moins dure en cas d'infraction.

² défense anti-aérienne

Mais revenons à notre camp. La nourriture était bien meilleure que dans notre ancien camp, cela n'était pas difficile, tous les jours, le midi, de la soupe et une tranche de pain, le soir de la soupe et une assiette soit de choux avec la boulette de farine, une fois par semaine le dimanche, des pommes de terre pas épluchées et souvent abîmées et une saucisse, deux jours des rutabagas au cumin, un jour des rutabagas avec quelques morceaux de viande, un jour de l'orge concassé en goulash. Le vendredi le meilleur jour, pas de soupe mais de la semoule avec une espèce de confiture très liquide et un petit pain blanc de 75 grammes.

Ce sera le menu invariable jusqu'à la fin, mais dès le début 1945 la viande quand il y en avait diminuait très sensiblement, la tranche de pain du midi sera supprimée et souvent les pommes de terre seront remplacées par des rutabagas, nous en avons vraiment eu une indigestion de ces rutabagas jaunes cuits à l'eau avec quelques grains de cumin. Le petit déjeuner 300 grammes de pain au début puis dès 1945, 200 grammes pour la journée, avec soit de la margarine, soit une cuillerée de marmelade, plus un quart d'ersatz de café.

Comme dans les autres camps nous avions un poêle dans notre chambrée, mais pas de combustible. Si au 22 nous n'étions pas loin d'un dépôt de charbon, où nous pouvions en voler un peu, ou prendre du bois sur les chantiers que nous côtoyons sur notre route, sans trop de risque, ce n'était pas le cas dans ce camp. Il nous fallait passer pendant la moitié du trajet sur des routes fréquentées avec le risque de nous faire prendre par la police.

Heureusement que les mois froids sont les mois où les jours sont les plus courts ce qui limitait quand même le danger. Mais il nous fallait faire un détour pour passer devant un dépôt de charbon de l'EISBAHNN, chemin de fer, pour nous approvisionner. Robert prenait carrément un bloc de dix à quinze kilos sur l'épaule, je me contentais de remplir ma musette de quelques kilos. Chacun amenant quand il le pouvait un peu de combustible nous n'en avons jamais manqué, même le jour où pris par un gendarme Robert dut ramener son bloc au dépôt. Ma musette ne m'amena pas de problème.

Pour nous rendre à l'usine nous descendions une route sur deux kilomètres environ, jusqu'à l'autostrade où nous arrivions face à une station de tramway LINZ - EBELSBERG station KLEIMUNCHEN, tramway que nous prenions quand nous allions soit à Linz, soit à Ebelsberg. L'autostrade traversée il nous restait deux bons kilomètres à faire, sur une voie de chemin de fer, ce qui nous faisait gagner pas loin d'un kilomètre, mais que c'est pénible de marcher sur des traverses, les remblais étant impraticables. Un pas à chaque traverse c'est trop près, un pas toutes les deux c'est trop loin, entre les deux le pied roule sur les cailloux. Heureusement que nous étions toujours en groupe, le temps paraissait moins long.

Un soir vers six heures, alors que nous allions traverser l'autostrade, sur le terre plein qui se trouvait entre les deux voies, où les voyageurs attendaient le tram, il y avait quelques femmes et deux soldats, le tram arrive et écrase un chat. Lamentations de ces femmes, alors que derrière elles à moins de quatre mètres, un commando de déportés du camp de Mathausen qui travaillaient dans la région passait. Hommes maigres, épuisés, en loques, sales, pieds nus dans des galoches à semelles de bois recouvertes de toiles, portant sur des brancards deux camarades, morts ou en train de mourir!!

Ce commando passait là tous les soirs, nous le voyions assez souvent, mais impossible de s'en approcher. Ces femmes qui n'étaient probablement pas plus mauvaises que d'autres avaient vu le chat écrasé et ne voyaient pas ce groupe d'une trentaine d'hommes maigres, malheureux, portant deux de leurs camarades mourants, encadrés par des SS qui les houspillaient pour les faire avancer plus vite. Voilà où l'on peut arriver avec une propagande bien faite. Pour elles ce n'étaient qu'un ramassis de terroristes !!

Comme à notre arrivée début octobre au lager 53, nous connaissons un début difficile avec nos nouveaux camarades de chambrée, et ce, pour la même raison. Ils étaient quatorze depuis longtemps dans cette chambre, et nous arrivons à deux, paysans de surcroît, et plus jeunes qu'eux qui étaient des ouvriers d'usine réquisitionnés début 1943.

Notre groupe du lager 22 étant dispersé, Fouillet et Mamet dans une piaule en face, Clérin, et Lenfant ayant été avec d'autres camarades qui travaillaient, au même poste et sur la même tournée qu'eux, dans une autre baraque, Nicolas ayant rejoint un camp de lorrains, .

J'aurai pour voisin de lit, nos deux châlits à côté de la porte étant accolés, Mézo, ouvrier métallurgiste de quarante ans, bien gentil mais ne se lavant jamais, ou presque. Grâce à lui je connus les punaises et les poux de corps, pas triste. Robert couchait aussi en bas, deux lits plus loin.

Son voisin du dessus le grand Demelin avait pour habitude ne voulant pas se lever pour uriner, de le faire, assis les jambes pendantes sur le bord du lit dans une boîte de conserve, en attente permanente sur le dessus de son placard qui se trouvait entre le lit et la cloison, leur châlit étant le dernier de la rangée.

Cela ne plut pas à Robert, il faut se mettre à sa place et le premier matin, il lui en fit la remarque, ce qui ne plut pas à Demelin qui lui dit que ce n'était pas un "pecnot", qui l'en empêcherait, conforté par le rire de quelques camarades. La nuit suivante même musique. Au matin Robert lui dit si tu recommence ta boîte passera par la fenêtre et toi avec. Rires des autres, qui croyaient vu la taille de Demelin, plus grand que Robert, que l'on allait bien voir. Pour voir, ils ont vu.

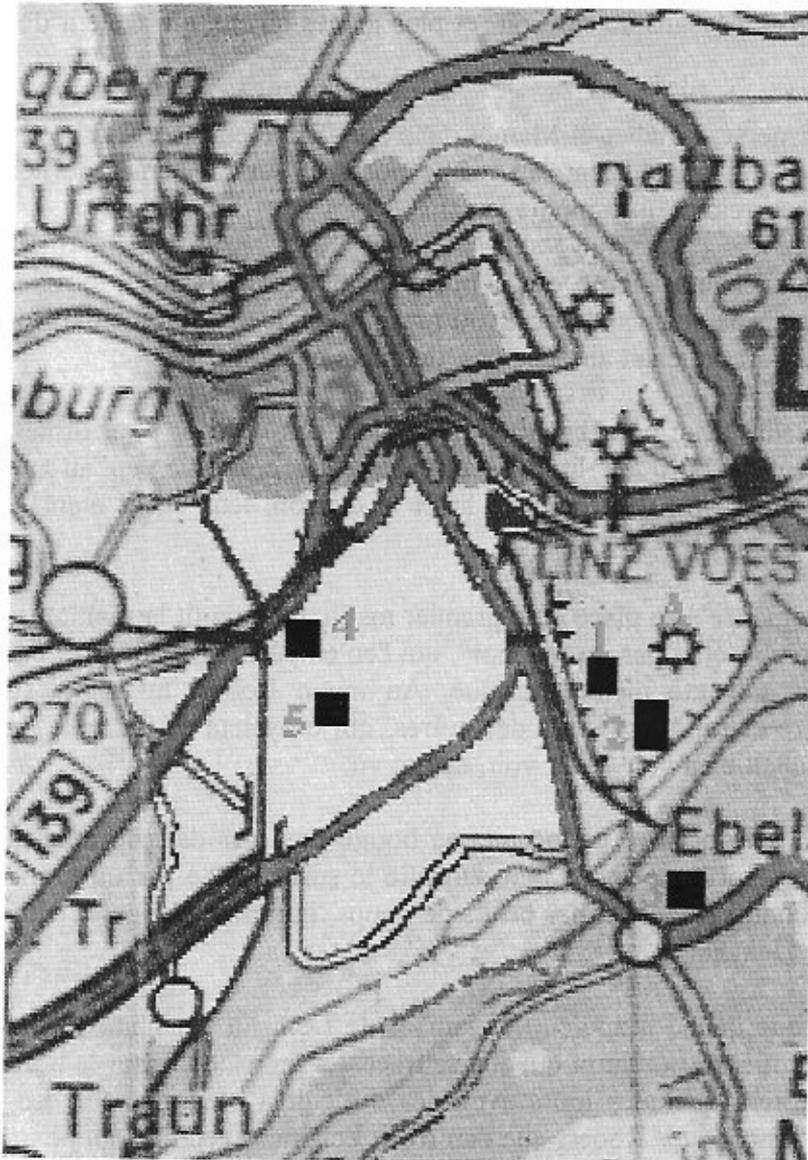
Robert me dit: surtout si tu entends la bagarre cette nuit, ne bouge pas, car dans le noir tu risquerais que je te cogne, la lumière nous étant coupée. La nuit suivante je suis réveillé par un grand bruit, suivi rapidement par des invectives contre Robert et des bruits de coups, qui cessèrent assez vite. Le silence revint entrecoupé de plaintes de Demelin.

Robert me raconta le lendemain, que quand il aperçut les jambes de Demelin pendantes, il les tira avec force ce qui fit dégringoler ce dernier de son lit et qui alla se fracasser la mâchoire sur le bord de la fenêtre heureusement ouverte. Il restera quelques jours avec des difficultés pour manger. Les autres l'entendant se plaindre arrivèrent pour corriger Robert que l'un d'eux éclairait avec une lampe de poche.

Mal leur en pris, Robert qui avait prévu le coup, prenant un tabouret cognait autour de lui. Quand deux d'entre eux eurent reçu le tabouret dans la figure, tout arrêta. Terminé, nous étions acceptés, je dis nous, car le copain de Robert était devenu intouchable. Nous n'avions pas pu, depuis les quatre jours où nous étions dans cette chambre avoir une place sur la table, pour manger notre dîner. Maintenant l'on se serrait pour nous faire une place !!

Nous resterons ensemble pendant un an et rapidement nous sommes devenus bons camarades, malgré nos milieux différents, ouvrier d'usine, paysan.

Aucun ne travaillait avec nous, au laminoir, mais tous à l'EISENWERK, presque tous à la BW. Qui étaient-ils ? En dehors de Mezo dont je vous ai parlé, mon voisin de lit, il y en avaient trois de Brive-la-Gaillarde, Laborie, le petit Bernical tout rond, un autre dont je ne me souviens plus du nom, ils avaient tous les trois environ 25 ans, ainsi que Chaumet qui travaillait chez un mécanicien agricole à St-Florent sur Cher et qui avait déjà vu travailler deux moissonneuses-batteuses vendues par son patron. Robert et moi ne connaissions pas encore cette machine.



Les camps
où nous séjournâmes
pendant ces deux ans.

1 - LAGER 23

2 - LAGER 22

3 - LAGER 25

4 - LAGER 53

5 - LAGER 40

A - L'EISENWERKE

Notre chambrée au lager 40.

*...X..., Mezo, ...X..., La tête de
Marcel, Auton, Demelin, Bernical
à genoux :
Robert, Laborie, Chaumet, ...X...,
Gabriel.
devant ...X...*



Tous les autres venaient de Saint-Florent sur Cher, Demelin, Auton, quatre plus âgés, la trentaine passée, Marcel, fumeur impénitent qui préférait de temps en temps, même quand nous étions le plus

Tous les autres venaient de Saint-Florent sur Cher, Demelin, Auton, quatre plus âgés, la trentaine passée, Marcel, fumeur impénitent qui préférait de temps en temps, même quand nous étions le plus mal nourris, échanger son ticket de repas du soir contre une cigarette. Je le vois encore, pendant que je mangeais mon repas, assis sur le bord de son lit aspirant de petites bouffées de sa cigarette.

En mars 1945 deux nouveaux arriveront avec nous, leur baraque ayant été détruite par un bombardement, Philippe Gailledrat avec qui j'avais été étant jeune, en pension et Paul Guyard de Jaulges. Philippe travaillait avec son père dans une fabrique de manches, et Paul était agriculteur. Ils furent accueillis chaleureusement, c'étaient des pays (département) de Robert.

C'est dans cette baraque que j'ai vu quelques-uns qui n'avaient pas la chance que nous avions d'avoir, par Fauvernier des pommes de terre, manger des rondelles de betteraves fourragères prises dans des silos, rondelles grillées à même le poêle. Pour éviter une jalousie bien compréhensible, nous mangions nos pommes de terre à l'usine, les faisant cuire dans leur peau, dans les bouches d'aération du four..

C'est aussi pendant cette année qu'ayant attrapé un chat que nous avons mangé après l'avoir laissé deux jours pendu à la fenêtre alors qu'il gelait. Celà vaut du lapin.

Il y a eu aussi le jour où ayant ramassé un dimanche bon nombre d'escargots (des gros bourgogne) nous les avons mis à dégorger dans une grande caisse en carton sous notre lit. Le lendemain matin au réveil, tous nos escargots étaient sur les parois de la baraque, leur bave ayant détrempe le carton. Demelin en mangea tout cru.

J'ai, je crois, parlé de la vermine que nous avons connue dans ce camp. Dès le début de l'automne 1944 une invasion de poux arriva dans notre chambrée. Ces poux de corps malgré tous les efforts que nous avons tous faits, plus ou moins il est vrai, n'est-ce pas Mezo, chez qui ils étaient très rarement dérangés, ne voulurent plus nous quitter. Nous avons beau faire bouillir nos sous-vêtements, dans lesquels ils s'incrustaient, après quelques jours de tranquillité les démangeaisons recommençaient. Pour Robert et moi, nous avons la possibilité de faire bouillir nos maillots et les faire sécher à l'usine, quand nous travaillions de nuit, dans les bouches d'aération du four, ce que nous faisons régulièrement. Mais tous n'avaient pas cette facilité ce qui explique qu'il fallut attendre les beaux jours où mettant moins de vêtements ils disparurent.

Il y avait aussi les punaises qui ne connaissaient pas de saison. Pas moyen de s'en débarrasser. L'on avait beau les écraser dans les creux des bourrelets de nos paillasses, qui étaient devenus rouges de leur sang, elles étaient toujours là, la nuit et mon sac à viande était constellé entre deux lavages, de nombreux points rouges. Très fatigués nous dormions quand même.

Fatigués, nous l'étions, onze heures de présence à l'usine, deux heures de route minimum aller et retour, et il ne fallait pas flâner. Ajouter à celà la queue a la cantine, facilement un quart d'heure, heureusement que nous y allions avec Robert qu'une fois sur deux chacun notre tour, la lessive et divers, le temps pour dormir était très court.

NOS TEMPS LIBRES.

Parmi les occupations de nos temps libres, en dehors de nos tâches ménagères, il faut mentionner la pêche et un peu de braconnage.

La PÊCHE:

Au printemps 1944, alors qu'ayant traversé le pont sur le Danube, après la place Adolph Hitler, je vois des pêcheurs sur le bord, je m'y rendis, et stupéfaction, c'étaient trois prisonniers français transformés. Leur ayant posé la question sur les risques qu'ils prenaient, ils me dirent, nous avons un permis de pêche, et me montrèrent leur "Fischreichein", m'expliquant la démarche à suivre pour l'obtenir.

Un jour que j'étais de nuit je me rendis à l'adresse qu'ils m'avaient indiquée et sans trop de difficultés avec mon allemand rudimentaire et après avoir versé six marks je fus en possession de mon permis.

J'avais dès que j'ai su que je risquais de pouvoir aller à la pêche écrit pour avoir des hameçons et du crin à Jacqueline. J'ai trouvé par la suite une petite boutique au centre de Linz, qui vendait des articles de pêche, et ils acceptèrent de m'en vendre. Une tige de noisetier et je pouvais pêcher

En prévision de cette première partie de pêche, j'avais mis un pigeon trouvé mort dans une boîte, pour avoir des asticots et lors d'une visite à Saint-Florian fait provision de vers de terre.

Fin avril, je crois, un dimanche que nous étions libres je partis avec Robert au bord du Danube, pas loin de l'usine (moins d'un kilomètre), à une place repérée quelques semaines au par avant, à une sortie d'égout. Pêche abondante, principalement d'ablettes et aussi de quelques préservatifs amenés par les égouts. Je chercherai par la suite des endroits plus propres même si le poisson y était moins abondant.

Pendant les douze mois qui suivirent j'irai une vingtaine de fois au moins à la pêche, y allant quelque fois l'après-midi quand nous étions de nuit, rentrant directement à l'usine chargeant alors Robert de toucher mon "abendessen" (dîner) au camp.

Je profitais de quelques moments de répit de la nuit, pour dans mon sous-sol les écailler et les faire cuire avec un peu de gros sel dans la bouche d'aération du four, et à minuit, nous les mangions, sous l'oeil ahuri de Polit.

En juillet 1944, nous eûmes droit à quinze jours de congé. Normalement nous aurions du venir les passer en France, mais les premiers partis en mars, n'étant pas revenus et nous les comprenions, nous dûmes les passer à Linz. Robert les avait eus avant moi, début juillet, je les ai eu après le 15, avec Fouillet.

En prévision de ces congés j'avais acheté au marché noir des tickets de pain et de viande, ce qui devait nous permettre, d'acheter des saucisses, du pain et de pique-niquer au bord du Danube, tout en allant à la pêche. Malheureusement cela ne dura que deux jours, ayant connu un sérieux ennui.

Ce deuxième jour de vacances, il faisait très beau et j'avais repéré au milieu du Danube, très large à cet endroit une petite île de sable autour de laquelle j'avais vu sauter pas mal de poissons. Je décidai donc d'y aller voir et pour traverser jusqu'à cette île distante de bien deux cent mètres je laissai mon short et ma veste à la garde de Fouillet et partit à la pêche sur l'île.

C'était des mulets qui sautaient ainsi, et en deux heures j'avais rempli ma musette. Heureux je regagnais la rive et Fouillet me dit: tu as manqué, il est venu de jeunes ukrainiennes ... Reprenant ma veste, je la vois encore une veste en coutil noire "Lafond", je m'aperçus que l'épingle double qui fermait ma poche intérieure dans lequel était mon portefeuille était ouverte. Plus de portefeuille, plus de papiers, sauf mon aussweiss, qui était attaché avec une cordelette dans ma petite poche de devant.

Adieu tickets de nourriture de la semaine, schistaussweis, photos (heureusement il m'en restait d'épinglées sur mon placard) tickets de pain et de viande achetés au marché noir . La catastrophe. Il entendit ce pauvre Fouillet, pendant qu'il faisait le beau avec les ukrainiennes, il devait en avoir une qui m'a fait les poches.

Retour au camp, déclaration au lagerfuhrer pour avoir des tickets pour mes repas, et le lendemain je dus me rendre à la Feldgendarmerie à Linz pour obtenir des papiers pour pouvoir me reprocurer à l'usine, carte de nourriture et schistsausweiss.

Pas très fier quand je suis rentré dans cette immense gendarmerie, mais tout s'est bien passé, ayant une gendarme interprète qui parlait parfaitement le français, jeune et en plus très gentille, il faut dire que je devais avoir l'air très malheureux et je n'étais pas si mal que celà. Je devais revenir huit jours plus tard pour avoir le papier définitif, celui donné étant valable une semaine seulement.

Il me fallut quand j'eus le papier définitif, retourner chercher un nouveau permis de pêche, et là nous aurons peur, quand dans la cour où se trouvait le bureau de la société de pêche, nous vîmes manoeuvrer un peloton de SS. On y va, on y va pas ? Fouillet qui m'accompagnait me conseillait de revenir un autre jour. Prenant mon courage à deux mains je passai à côté de ces SS, plus mort que vif, il faut vous dire que nous les craignons, car il n'y avait pas de discussion possible avec eux, si l'envie les prenait de nous ennuyer. Ils ne firent pas attention à moi et je pus obtenir un nouveau permis.

Cet intermède gâcha le reste de nos vacances, je ne pouvais plus aller à la pêche, plus sortir des environs immédiats de Linz. Nous monterons à Postlingberg, où la deuxième fois nous ramasserons dans les bois environnants des myrtilles.

Ayant enfin récupéré mon papier définitif, nous passerons les deux derniers jours de nos vacances à la ferme. C'est à cette occasion que je vis Constant pêcher les truites au bas du vannage avec un panier à pommes de terre en fil de fer en guise d'épuisette.

Après la libération, Robert en circulant avec le vélo que j'avais eu par les américains, avait repéré une petite rivière à une dizaine de kilomètres, où il avait vu des quantités de poissons. Nous décidâmes d'y aller et partîmes, Robert, Guyard et moi de bonne heure le matin. Arrivé sur place, je cueillais une tige de noisetier, et la ligne montée ayant attrapé quelques sauterelles je laissai mes compagnon se dorer au soleil et partis à la recherche de chevesnes.

Incroyable, le premier poisson que je vis entraî de moucher, une truite de deux livres au moins, qui sera rapidement dans ma musette . Les bords étant couverts de ronces et d'orties, comme le lit de la rivière n'était pas creux et qu'il faisait très beau, je descendis dans l'eau, ce qui me permit de voir des traîne-bûches, avec lesquels je me mis à continuer de pêcher à la volante.

Du milieu de la rivière je pêchais en bordure et prenais un poisson à chaque lancer. Ils ne devaient avoir jamais vu de pêcheur ? Quand ce n'était pas un chevesne, c'était une truite, les chevesnes étaient plus gros, j'en ai pris plusieurs d'au moins trois livres. J'avais de l'eau à mi-cuisse, et obligé de prendre dans l'eau, avec ma main le poisson, en me baissant, il arrivait qu'un glisse de la musette.

Quand cette dernière était pleine je retrouvais mes camarades et la vidais dans le sac à dos qu'ils avaient. Je fis ainsi plusieurs voyages. A midi alors que nous mangions à l'ombre sur une petite plage, laissant ma ligne dans l'eau, trois fois nous dûmes aller la rattraper sur l'eau, emmenée par une truite. Cela peu paraître incroyable, mais c'est l'exacte vérité, Robert peut le confirmer. Nous rentrerons avec au moins quarante livres de poisson, ma musette et le grand sac à dos pleins. Au camp nous en donnerons au copains de la piaule et en échangerons contre une bouteille de Cinzano et de la viande de cheval.

Le BRACONNAGE.

Nous avons un camarade de Firmini, Verot qui un jour alors que nous travaillons de nuit, me dit " veux-tu m'accompagner relever des collets à faisan que j'ai posés hier". J'acceptai avec plaisir et l'après-midi nous partons pour ce bois à quelques kilomètres de notre camp. Bois de sapin où nous verrons quelques chevreuils et une poule faisane prise. J'avais ma musette, nous la mettons dedans. La chance voulut qu'il y avait des chanterelles (champignons) qui remplirent la musette.

A la sortie du bois, sous une pancarte où était inscrit "EINGANG VERBOTEN" (entrée interdite), un garde chasse, qui nous interpelle, nous montrant du doigt la pancarte en hurlant. Plus mort que vif je répondis "nicht verstehen" (pas comprendre). Il saisit ma musette, l'ayant ouverte, ne fouillant heureusement pas le dedans et ne voyant que les champignons, nous laissa aller.

J'avais eu très chaud et Vérot ne m'ayant laissé, de retour à la baraque que les champignons, je décidai de chasser seul à mon compte. Le long du Danube où j'allais à la pêche, j'avais remarqué dans une oseraie, de nombreuses coulées et comme j'avais à plusieurs reprises levé des faisans, je pris à l'usine du fil électrique et l'ayant dénudé je me confectionnais une dizaine de collets, que j'allai poser un soir de novembre 1944. Le lendemain matin, quittant l'usine à sept heures je me dirigeai dans la nuit directement à leur emplacement, où j'arrivais au lever du jour. Deux collets de déplacés seulement. Les jours suivants je fis de même et le quatrième jour, un coq faisan. Vous pensez ma double joie, du faisan à manger et des copains étonnés.

Mais la neige arriva et il aurait été imprudent de laisser des traces. Cette neige ne fonda que début mars. Je reposais mes collets et repris deux ou trois faisans seulement, la libération arrivant.

Après la libération, comme il n'y avait plus de risque j'irai poser des collets pour prendre des lièvres, je n'en pris aucun pendant les dix jours où les américains nous laissèrent libres d'aller où l'on voulait, par contre je pris un perdreau rouge. La photo où l'on nous voit avec un chevreuil, est un mise en scène faite avec un chevreuil tué par balle, probablement pas les américains qui les chassaient en Jeep. Il était malheureusement trop avancé pour être mangé.(photo)

Marcel, Gabriel et le perdreau



Souvenirs Divers.

Nous aurons pendant l'hiver 43-44 deux représentations de chanteurs venus de France. Cela se passait dans le camp de prisonniers français, avec, en première loge, des autorités militaires allemandes. Nous aurons le plaisir de voir Edith Piaf, la même Fréhel et d'autres dont je ne me souviens plus des noms. Nous avions plaisir à les écouter, surtout quand, sans avoir l'air de rien, ils envoyaient des plaisanteries sur les allemands.

Il m'est arrivé d'aller deux fois à un cinéma à Kleimunchen, pour voir des films français, mais en allemand, dont seules les chansons étaient en français.

Il y avait aussi les chansons que l'on fredonnait le plus souvent:

"Quand on a roulé sur la terre entière, on rêve de tout, de retour dans le train, le nez au carreau d'ouvrir la portière et d'embrasser tout comme du bon pain, un vieux clocher dans le soleil couchant, ça sent si bon la France, etc..."

"Dans une fabrique toujours bien gardé, faire douze heures de suite ce n'est pas un métier, à la fonderie c'est un enfer, mais à la BW faut pas s'en faire, on travaille pour la guerre, on travaille pour la guerre..." (sur l'air de Lyly Marlène).

"Dans le cul, dans le cul ils auront la victoire, ils sont foutus, sans espérance de gloire..."

Si l'on peut mettre dans le paragraphe de nos joies, la vue de l'exode allemand qui débuta en février 1945. Nous avons commencé à voir des civils avec voitures à chevaux et toutes leurs affaires, par la neige, et par un froid de -10°. L'exode que nous avons connu en 1940, n'avait rien de comparable, car vécu l'été. Puis les premières troupes avec des voitures à chevaux, et camions à gazogène, l'on était loin de l'armée allemande de 1940, cela sentait vraiment la fin proche.

L'on vit aussi un hôpital militaire évacuer à pied, toujours par la neige, des colonnes de soldats recouverts de bandages, certains avec des béquilles, avançant avec difficulté accompagnés par des infirmières. C'était lamentable, et nous insensibles, nous nous réjouissions du spectacle.

L'on vit aussi un peu plus tard à la mi-avril un camp de prisonniers évacuant, eux aussi à pied. Prisonniers français en plus grand nombre, belges, reconnaissables à leur tenue impeccable, quelques anglais et une cinquantaine d'américains. Le tableau valait d'être vu. Il ne faisait pas froid et dans une joyeuse pagaille si je peux dire, mille environ de ces prisonniers défilant le sourire aux lèvres, chantant à tue-tête, plus pour se moquer des allemands que pour se donner du courage, encadrés par de vieux posten épuisés, l'on voyait que les vainqueurs n'étaient pas ces vieux en armes, mais ces jeunes hommes réjouis, sentant leur libération proche.

En tête de la troupe les prisonniers belges en bon ordre, puis les français chargés de valises et paquets, parfois sur des petites charrettes certains tirant d'autres poussant. En dernier les mains dans les poches les américains, dont les bagages étaient sur les charrettes tirées par les français, moyennant chocolat, cigarettes, leur colis de la Croix Rouge américaine étant plus fournis que ceux de la France. Il y avait bien quelques posten autour du groupe de tête, mais la plupart se trouvaient vers le groupe de queue, certains même à plus de cent mètres des derniers prisonniers. Nous les avons vu passer devant nous en revenant du boulot vers dix neuf heures et nous sommes restés les regarder passer, ce qui a duré une bonne demi-heure

Je ne veux pas fermer ce chapitre souvenirs, sans parler religion. Seul catholique pratiquant dans ma chambrée des deux derniers camps où j'ai été, je n'ai jamais connu de moquerie bien méchante. Une seule fois un dimanche matin en revenant de Linz où j'avais assisté à la messe, ...X.. se moqua un peu lourdement de moi. Il était pourtant baptisé et marié à l'église, ce que je lui fis remarquer, à quoi il me répondit que c'était pour faire plaisir à sa femme. Robert qui lui n'était pas baptisé lui dit " Tu ferais mieux de te taire t'es mal placé pour te moquer de Gabriel".

Une dizaine de jours après, notre arrivée au lager 23, alors que je me lavais au lavabo collectif (à pissettes) j'entendis un autre camarade qui se lavait à côté de moi, fredonner le chant de la J.O.C.³, air que je connaissais, appartenant à la J.A.C.⁴

Nous fîmes connaissance et il me dit que si cela m'intéressait il y avait parfois des réunions et qu'il me ferait signe. J'y assisterai trois fois, ayant par la suite changé de camp. Elles se tenaient dans un terrain vague, jouxtant le camp, où certains jouaient au foot. Il y avait une quinzaine de participants. Ils me dirent " il y a intérêt à ce que la Gestapo n'en soit pas informée". La suite leur donnera raison. Je sus ainsi qu'il y avait à la grande cathédrale, qui était à côté de la grande place un prêtre qui parlait le français et en qui l'on pouvait avoir entièrement confiance, ce qui n'était pas le cas de tous les "Pater". Je le vis quelques fois et en octobre 1944 quand je frappais à sa porte, un autre prêtre était là qui me fit comprendre qu'il fallait mieux que je m'en aille.

J'appris par la suite qu'il avait été emmené un beau jour par la Gestapo et que l'on ne l'a jamais revu. Il y eut aussi un des camarades que j'avais rencontré dans ces réunions qui a été envoyé au camp de concentration de Mathausen, fin 1944, pour la même raison. J'allais quand je le pouvais, à la messe à l'église du Sacré-cœur où l'assistance était surtout composée d'italiens. Elle avait l'avantage d'être la plus près de mon dernier camp et les offices étaient faits par des prêtres italiens, et si je ne comprenais pas le sermon, l'ambiance était plus agréable que dans les autres églises où les prêtres étaient allemands.

Après la libération il y eut à la cathédrale une messe solennelle dite par des prêtres français dont un évêque, qui étaient d'anciens prisonniers de guerre. Il y avait foule, et l'ambiance était extraordinaire.

³Jeunesse Ouvrière Chrétienne

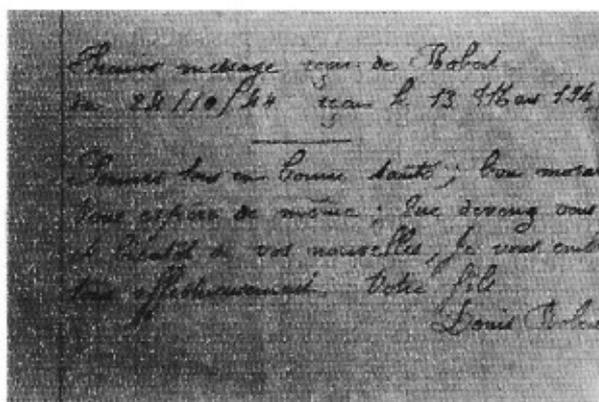
⁴ Jeunesse Agricole Chrétienne

Le courrier,

Lui aussi faisait partie de nos joies, oh ! combien. Je ne crois pas avoir parlé de notre courrier. Il fonctionnera bien jusqu'au début de 1944, et se détériora ensuite régulièrement, jusqu'au débarquement de Normandie. Après cette date plus rien si ce n'est quelques cartes, trois en un an, et naturellement plus de colis.

Jusqu'au début les lettres qui étaient toutes ouvertes par la censure, qu'elle vienne de nous, où de France mettaient une quinzaine de jours. Les colis, si ils étaient bien faits arrivaient en bon état et il ne manquait rien, quoique tous ouverts à leur arrivée à la poste du camp, où nous les retirions. Nos lettres n'étaient pas remises à cette poste, mais au bureau de la Blechwalzwerk.

Copies faites par la mère de Robert montrant le temps que mettaient ces cartes,(3) seul moyen autorisé pour correspondre après le débarquement



Enveloppe recto, verso, envoyée à Papa le 20 janvier 1944

Les BOMBARDEMENTS.

Nous aurons la chance, si je puis dire, de n'avoir notre premier bombardement qu' au début de juillet 1944. Je dis la chance, car d'autres camarades de Briennon, partis en mars 1943, étaient en Allemagne, certains seront envoyés à Kassel et seront bombardés dès le mois de juillet 1943.

Nous verrons passer dès notre arrivée, les forteresses-volantes, qui basées en Afrique du nord et par la suite en Italie, montaient lâcher leurs bombes sur les villes allemandes. C'était très spectaculaire, de voir dans le ciel, ces formations de bombardiers côte à côte, passant très haut, par vagues successives.

Quand ils passaient , dans la journée, presque toujours au début de l'après-midi, entre 15 heures et 17 heures, souvent par beau-temps on les voyait passer en ordre parfait par groupes de 7 ou 14, laissant derrière eux ces traînées blanches, que nous voyions pour la première fois, sans s'occuper du tir de la FLAK⁵ dont les nombreux petits nuages noirs, provoqués par l'éclatement des obus, constellaient le ciel.

Par trois fois il m'arriva d'en voir, être abattus, et de voir les parachutes des aviateurs, qui avaient pu sauter. Il arriva une fois qu'un d'entre-eux n'eut pas cette chance, et Robert eut l'occasion de voir l'endroit où il avait touché terre. Il paraît que l'impact de son corps, avait creusé une empreinte d'environ 20 centimètres de profondeur, aux contours exacts de son corps.

Je verrai, en août, je crois, la carcasse d'une de ces forteresses-volantes abattues. Je n'en revenais pas de voir cet avion énorme, comparé à tous ceux aperçus jusque là. Celà ferait rire aujourd'hui, mais à cette époque celà était hors du commun, et si j'en parle aujourd'hui c'est parce que celà m'avait marqué et donné beaucoup d'espoir. Oublié le temps où notre aviation était écrasée par la supériorité de celle de l'Allemagne.

Il arriva quelque fois qu'ils laissèrent tomber des myriades de petits papiers argentés, qui, d'après les on-dit devaient perturber les radars.

Les Allemands de leur côté, avaient installé tout autour de l'usine des quantités de citernes, qui ressemblaient à des citernes de propane, contenant un gaz, qui créait un brouillard artificiel, quand il y avait alerte. Mais au bout d'un an ils abandonnèrent, s'étant rendus compte de l'inefficacité du système, les bombardiers ne travaillant pas à vue.

Naturellement les avions américains, passaient aussi la nuit, et si nous ne pouvions les apercevoir, nous pouvions voir le ciel embrasé par les innombrables lueurs provoquées par l'éclatement des obus de la FLAK, et les faisceaux lumineux des projecteurs fouillant le ciel.

Jusque vers la fin du printemps 1944, si les sirènes sonnaient les alertes, il nous arriva rarement de descendre aux abris. Ces abris, n'existaient pas dans les camps, sauf le dernier le lager 40 . Ce n'était qu'une tranchée dont les parois, étaient renforcées par des plaques de béton ainsi que le plafond, sur lequel de la terre était remise. Un vrai piège à rats.

⁵Défense anti-aérienne

A l'usine, un abri plus sérieux et vaste, était construit en sous-sol, sous la BW. Nous nous y sommes rendus quatre ou cinq fois, avant notre premier bombardement. C'était pour nous un moment de répit, et c'est avec plaisir que nous nous y rendions. Pas à chaque alerte, car avant de courir aux abris, il fallait arrêter les fours, provoquant un retard de production, le laminoir devant attendre ensuite que les lingots soient revenus à la bonne température.

Cet abri était composé de nombreuses pièces. Celle où nous rendions était réservée aux étrangers de la Blechwalzwerk. Des bancs le long des murs permettaient de recevoir moins de la moitié d'entre-nous, les autres restant debout. Des haut-parleurs nous tenaient informés de l'endroit où étaient les bombardiers, le risque n'étant pas là, nous l'apprendront par la suite, que lorsque "TIEF FLUGER GEFAHR"⁶ était dit.

Dans le début de juillet 1944, par un temps magnifique, alerte, descente aux abris, et comme à l'habitude nous discutons tranquillement. Soudain un bruit sourd, la lumière s'éteint, d'autres explosions plus rapprochées nous semble-t-il les murs tremblent et soudain un bruit énorme, accompagné par un souffle puissant.

Encore d'autres explosions, puis le silence total, un silence impressionnant. L'atmosphère était chargée de poussière, car dans le noir nous ne pouvions la voir, mais nous la sentions. Après ce silence qui ne dura que très peu de temps, des cris, et soudain par la porte une lueur de lampe électrique, et l'ordre de sortir. Nous traversons la pièce d'à côté où on apercevait par l'autre porte, une lueur blafarde.

Alors apparut dans toute son horreur, le résultat du bombardement. ce qui me laissa totalement indifférent, car cette partie de l'abri était réservée aux allemands. Le quart du plafond était tombé, sous lequel on apercevait des corps, et au milieu de la pièce trente ou quarante corps, qui pouvaient paraître intacts, tués probablement par le souffle de l'explosion. Je revois encore ces corps les uns sur les autres, ceux des femmes ayant leur jupe relevée par le souffle, le tout recouvert par une poussière grise. Ce sera le seul bombardement que j'aurai à connaître à l'usine, étant au camp pour les autres, qui furent de petits bombardements vis à vis de celui-là.

Quand nous ressortirons, nous ne verrons pas beaucoup de dégâts à part celui où nous étions, le gros des bombes, étant tombé vers le centre de l'Einsenwerk, et dans le terrain vague qui nous séparait des haut-fourneaux. La Blechwalzwerk, indemne.

Nous étions à peine retournés, à notre four, que les sirènes se mettent à hurler à nouveau, retour rapide à ce qui restait de l'abri, alors qu'auparavant l'on y allait tranquillement. Si pendant le bombardement je n'avais absolument pas eu peur, cette nouvelle alerte avait déclenché une véritable panique en moi. Ce fut une fausse alerte.

Si nos bâtiments, ne furent pas touchés, le laminoir sera arrêté une quinzaine de jours, les fours n'étant plus approvisionnés en gaz, les énormes canalisations qui l'amenaient des hauts fourneaux, étant très endommagés.

Le deuxième et troisième bombardements que l'usine eut à subir furent de bien moindre importance, avec par contre, des bombes à retardement, qui pouvaient éclater à n'importe quel moment entre leur impact au sol et quatre ou cinq jours. Nous en eûmes une au laminoir, dans le troisième hall, la bombe s'étant introduite, sous une pile de plaques en attente d'être trempées.

⁶Danger au sol avion

Là se situe une anecdote que nous avons pu suivre de loin, mais dont les détails nous seront racontés par le pontonnier de cette travée notre camarade Fontan, dont j'ai parlé quand nous étions en quarantaine.

Pour permettre aux démineurs d'accéder à la bombe à désamorcer, il fallait retirer la quinzaine de tôles de 6 tonnes empilées dessus, et ce avec le pont à aimant. Ce pont muni de trois gros aimants, prenait normalement deux plaques d'un coup, mais il arrivait qu'une troisième se soulève pour retomber par la suite, ce qui aurait pu, être la cause de l'explosion de la bombe.

Fontan pontonnier de ce pont, fut donc chargé de ce travail, ce qu'il fit contraint par la force, après maintes explications et promesses de quelques jours de repos. Le contremaître des pontonniers l'accompagna revolver à la main, dans le poste de pilotage, qui est juste au-dessus des aimants, donc aux premières loges en cas d'explosion.

Cet incident se passa une après-midi. Le laminoir en entier fut arrêté, et nous dûmes nous réfugier le temps que dura l'opération, derrière les piles de blocs situées vers les fours à réchauffer.

Nous étions à environ 100 mètres de l'emplacement de la bombe, et cachés par ces blocs, nous voyions quand même l'évolution du pont-roulant qui enlevait les plaques. Roulant tout doucement au début, d'un seul coup nous le vîmes évoluer à toute vitesse, ce qui nous surprit tous.

Nous eûmes l'explication par Fontan. Mort de trouille, il manoeuvrait le plus lentement possible, pour éviter toute vibration inutile, et en se retournant, il vit son chef, livide et tremblant de peur. Il oublia la sienne et accéléra la manoeuvre. Son chef alors laissant tomber le revolver, le suppliait d'aller plus doucement, ce qui l'incitait à aller à la vitesse maximum.

Pas de tôle décrochée, et les démineurs purent venir faire leur travail, nous les vîmes passer dix minutes plus tard tirant leur petite charrette où sur un lit de paille se trouvait la bombe. Ces démineurs étaient des déportés du camp de Mathausen, qui s'étaient portés volontaires, contre une meilleure alimentation.

Une autre anecdote liée à ces bombes à retardement, une histoire qui m'est arrivée. Quelques jours après un de ces deux bombardements avec ce type de bombe. Travaillant de nuit, je partis un matin de l'usine pour aller visiter mes collets. Ce jour là, il y avait un brouillard très dense, et pour arriver au bord du Danube où étaient posés mes engins, je devais traverser une prairie.

Je n'avais pas fait dix mètres que je bute sur une touffe de gazon. Qu'est-ce que je vois, à moins de trente centimètres de mon pied, quelque chose de rouge. Je compris immédiatement, c'était une bombe de 250 livres à retardement. En effet, nous avions vu sur les bombes normales de 500 livres qui n'éclataient pas et cela arrivait, une marque jaune, les marques rouges étant réservées aux bombes à retardement.

Je fus pris de panique, alors qu'il y avait peu de chance, pour qu'elle éclate juste à ce moment là. Je fus pendant quelques secondes incapable de faire un pas, comme dans un cauchemar. Quand je redeviens maître de moi, je fis demi-tour et regagnais le camp, abandonnant la visite de mes collets.

Début 1945 alors qu'il faisait très froid, et que j'étais de nuit il y eut un bombardement des environs de la ville, bombardement très dispersé. Une bombe tomba à 150 mètres de notre camp, et des morceaux de terre gelée de la grosseur de gros pavés vinrent tomber jusqu'à notre baraque, où j'étais.

N'ayant aucune confiance dans l'abri de notre camp, quand il y avait alerte, je restais allongé sur mon lit, n'en menant pas large, me bouchant les oreilles, priant le Bon Dieu qu'il tombe beaucoup de bombes, mais pas sur moi, sentiment de la majeure partie d'entre-nous qui lorsqu'il y avait alerte désirait qu'il y eut bombardement, étant déçus quand les avions continuaient pour aller bombarder plus loin, tout en étant morts de trouille quand les premières bombes se mettaient à siffler, ce qui est très impressionnant, soit-dit en passant.

Lors de ce bombardement une bombe était tombée, sur un camp de prisonniers russes, que nous côtoyions quand nous allions au camp. Passant devant quelques heures après nous voyons deux baraques en train de brûler. Le lendemain matin en revenant du boulot, nous verrons un spectacle affligeant. Dans le petit jour, au milieu de décombres fumants, ne restaient que les lits superposés qui comme les nôtres étaient en fer, ainsi que le grillage qui servait de sommier. Entre les deux, les corps des prisonniers, coincés se consumant. Ils resteront ainsi tant qu'ils ne soient, totalement consumés, c'est à dire au moins trois jours, pour servir d'exemple. En effet, quand il y avait alerte l'on devait éteindre les poêles, ce que personne ne faisait, en cette période très froide de ce début 1944, fréquemment -20° au matin.

Il y eut aussi un bombardement bien ciblé, comme l'on dit maintenant, le seul du reste avec celui plus tard de la gare. Il y avait à trois kilomètres de notre camp, un bois dans le centre duquel il était formellement interdit d'entrer, l'on se demandait bien pourquoi.

Les bombes, tombèrent à quelques mètres les unes des autres, et firent sauter un dépôt de munitions qui était en son centre. Passant quelques jours plus tard, voir les dégâts, je remarquais dans un coin, une niche en pierre, comme il y en a beaucoup en Autriche, où une Vierge se trouve, protégée par un grillage. A l'intérieur des billets de banque tachés de sang. L'explication étant qu'un camp de travailleurs italiens, se trouvant par là, camp qui a été au trois quart détruit, des italiens blessés ont du venir demander à la Bonne Mère de les protéger.

Autre gros bombardement, celui de la gare de triage, où là comme pour le dépôt de munitions les bombes tombèrent les unes à côté des autres. L'on pouvait très bien voir la bombe qui avait fait le trou, celle qui y avait basculé une locomotive, et la troisième qui en avait mis une autre dessus. IL faut l'avoir vu, pour y croire.

Il y eut enfin le dernier à quelques jours de la libération, qui fit plus de quatre mille morts. C'était un après-midi, il dura plus d'une heure, sans discontinuer. C'est long une heure ! Je le vécus couché sur mon lit, avec dans la chambre, deux autres camarades.

C'était un bruit infernal, le sifflement des bombes, leur explosion, l'atmosphère totalement transformée. Nous écoutions, mais quand le sifflement se faisait plus fort, je me bouchais les oreilles. A un moment où les bombes semblaient tomber plus loin d'un seul coup des sifflements aigus, je n'ai eu juste le temps de me boucher les oreilles, et un bombe tomba à moins de quinze mètres d'où j'étais allongé. Je vis sur la paroi en face de moi divers objets dégringoler. Nous avions eu chaud.

Notre chambre était la numéro 6, la bombe détruira la chambre n° 8 et enlèvera le toit de la 7, contigu à nous. Deux morts dans la 8, mais quatorze dans l'abri, qui se trouvait plus loin que nous de quelques mètres du point d'impact de la bombe. Ils furent écrasés entre les deux parois.

La ville de Linz qui avait été épargnée jusque là, fut très démolie et les neuf dixièmes des morts étaient des civils. Clérin fut envoyé avec toute une équipe du laminoir aider au déblaiement. Il nous raconta avoir, avec une fourche à caillou, mis dans des sacs des restes d'enfants déchiquetés. C'était une pension religieuse, dont l'abri était un souterrain tout en longueur. Tout ceux qui s'y trouvaient, plusieurs centaines furent tués.

Notre camarade Gailledrat, se trouvait ce jour là dans un champ situé entre notre camp et un petit centre commercial, lorsque les premières bombes tombèrent. Il s'aplatit au sol et subitement se retrouva enseveli dans la paroi du cratère de la bombe, qui avait du tomber à quelques mètres de lui.

Quand nous le reverrons le lendemain, il avait tout juste conscience de ce qui lui était arrivé et complètement sourd. Ce ne sera que plus de dix jours après, qu'il entendit à peu près normalement.

Une remarque s'impose, pourquoi l'usine, portant très importante, ne fut-elle pas plus bombardée ? Elle sera à peu près intacte à la libération. Si pendant quelques semaines en plusieurs fois elle sera arrêtée et tournera au ralenti les deux derniers mois, c'est faute d'approvisionnement en gaz. Le bruit courait que des intérêts américains en auraient été la cause ?

Pour en terminer, avec les dangers venus du ciel, il me faut citer, sur la fin quelques mitraillages par des avions russes, et aussi avoir assisté à une bataille aérienne, par un très beau temps en août 1944 entre une cinquantaine d'appareils, et je n'exagère pas. Cela se passait en direction d'Horsging à quelques kilomètres de nous. L'on aurait dit des mouches, c'était intéressant à voir, et sans danger pour nous. IL y eu cinq ou six appareils de descendus, leur nationalité ? impossible à cette distance de distinguer les cocardes, mais chose sûre c'était américains contre allemands.

Notre LIBERATION.

Depuis le début mars, nous sentions que la fin de cette guerre approchait. Les troupes russes, avaient dépassé Vienne et les Américains avaient traversé le Rhin.

Lequel des deux nous libérerait ? Les Russes étant les plus près, nous craignions que ce soit eux, alors que nous étions décidés, Robert et moi de tout faire pour les éviter.

Nous décidions donc de prévoir un départ en catastrophe, et avions chacun préparé notre sac à dos. Prévoyants, malgré l'envie que nous aurions de les manger, nous avons gardé des biscuits de soldat, envoyés de France, et du chocolat.

Faisant popote à deux, et Robert étant aussi décidé que moi de garder un maximum de nourriture, pour des moments plus difficiles que ceux que nous vivions, et cela dès le début, nous avons dans notre sac de quoi vivre une semaine. Nos sacs ne nous quittaient plus et quand nous étions à l'usine nous les descendions avec nous, pouvant ainsi partir à tout moment.

Depuis trois ou quatre jours, l'on entendait au loin des grondements de canon, et pendant notre dernière semaine de travail à l'usine, qui arrêtait la nuit. Etant de la tournée de nuit, nous y allions pour surveiller les fours, nous en profitions, n'ayant rien à faire pour monter sur le toit de notre atelier, toit plat d'où, l'on apercevait au loin des lueurs intermittentes, nous indiquant que la bataille s'approchait.

Un soir, qui sera le dernier, cela s'était considérablement rapproché, nous décidâmes de ne plus nous rendre à l'usine, pensant que nous ne courions pas grand risque, la police étant devenue subitement bien discrète.

La plupart de nos camarades de chambrée ayant fait de même, nous étions ce matin du .. avril 1945 une douzaine de camarades dans notre chambre, ayant été chercher notre jus, quand subitement un soldat, vêtu de bleu, avec calot, pénétra dans notre pièce et nous dit :

"Je suis un officier français attaché à l'armée américaine, qui est chargé de vous dire, qu'avant ce soir les américains seront là, et qu'il ne faut absolument pas descendre en ville, où des combats auront lieu. "

Pas nécessaire de vous dire notre joie. Ils étaient arrivés avant les russes et nous allions retrouver notre liberté. Arrivés avant les russes de justesse, car ces derniers s'arrêteront sur le bord du Traun à dix kilomètres de LINZ.

Les nouvelles vraies ou fausses circulaient à travers le camp, où régnait une sacrée effervescence. Vers les onze heures en plus des tirs de canon, assez sporadiques il est vrai, nous entendions un grondement sourd, allant en s'amplifiant.

Il devait être midi quand un cri se répercuta de baraque en baraque, "les voilà".

Notre camp, était sur une colline qui surplombait l'autostrade, et d'à moins de cent mètres du camp, on l'apercevait deux kilomètres plus bas.

Nous y courons, et alors je vis un spectacle inoubliable. D'où nous étions nous avions vue sur au moins quatre kilomètres de l'autostrade, sur laquelle roulait un matériel incroyable, dans un vacarme assourdissant.

Des files ininterrompues de tanks, doublés par des camions(GMC) touche à touche, doublés en troisième position par les Jeep, et des motos, le tout roulant à vive allure, ne rencontrant plus de résistance. Quel contraste avec les véhicules de la retraite de l'armée allemande devant les Russes que nous voyions depuis quelques mois.

Vers les trois heures le gros de la troupe étant passé, nous décidions donc de nous risquer de descendre voir de plus près. Nous avancerons en direction du centre de Linz. L'on entendait bien quelques rafales de mitraillettes, mais nous étions trop excités pour être prudents.

Tanks et GMC étaient pour la plupart détournés avant Linz même, ce qui faisait que pénétrant dans la ville nous ne croisions que des auto-chenilles légères, dodge, jeep, et motocyclistes.

Je n'étais pas descendu à Linz depuis le dernier bombardement, et c'est un spectacle désolant que je découvris, au fur à mesure que nous avançons vers le centre. Peu de maisons intactes, les vieilles et belles bâtisses, qui bordaient cette rue principale, n'étaient plus que ruines, barrant la rue, que déjà des bulldozer américains dégageaient.

L'on était souvent croisé par des jeep qui étaient surchargées de prisonniers allemands. Nous n'étions pas les seuls à être dans la rue, quelques prisonniers français et surtout beaucoup de travailleurs étrangers.

Mais ils y avaient encore quelques coups de feu, et déjà le pillage commençait. Notre groupe s'en abstint, malgré l'incitation faite par les soldats américains. Je me rappelle, nous étions en train de regarder à travers la vitre d'un magasin de bottes, lorsque passe un soldat noir, qui avec la crosse de son fusil cassa la glace, nous faisant signe de rentrer, ce que nous ne ferons pas.

Nous arrivions, un peu avant la place Adolf Hitler, lorsque subitement venant d'une rue de droite, arrive une autochenille allemande. Le tank américain, qui gardait le croisement tira un obus, manquant le véhicule allemand, qui malgré tout stoppa et les soldats sautèrent à terre les bras levés.

Une jeep les ramassa, ils devaient être cinq, trois montèrent derrière la jeep et les deux autres sur le capot.. Le tout n'avait pas duré deux minutes.

Un peu refroidis par cet intermède, nous avancerons avec prudence, ce qui ne nous empêcha pas de voir, à chaque boutique un pillage organisé. Pénétrant par la vitre brisée, une colonne rentrait, une autre sortait, les bras chargés de n'importe quoi. A l'honneur des français, ils étaient peu nombreux, la majorité des pillards étant russes, ukrainiens.

Nous arrivons à la place Adolf Hitler où nous voyons, parkés, dans toute la moitié droite, les prisonniers allemands. Il en arrivera encore sans arrêt pendant l'heure, où nous resterons à les regarder arriver, à pied, en GMC, en jeep, et il faut le reconnaître avec un certain plaisir.

J'avais sur la tête, en guise de couvre-chef, un calot de soldat hongrois, ce qui me valut je pense l'anecdote suivante.

Alors que je me trouvais à une vingtaine de mètres des prisonniers, un des américains qui les gardait, me fait signe de venir. Déjà pessimiste, je me dis, il t'a pris pour un prisonnier allemand,

pourquoi moi et pas un de mes camarades. Je fis comme si je ne l'avais pas vu, mais élevant la voix il me fit signe à nouveau.

Je ne pouvais plus y échapper, et j'approchai très, très ennuyé, me demandant, comment j'allais m'en sortir. Quand je fus auprès de lui, il arracha des mains d'un officier allemand une bicyclette et me la tendit. Je ne savais quoi faire, et lorsqu'il me fit signe de dégager, je ne me le fis pas dire deux fois. Il avait dû me prendre pour un prisonnier de guerre.

La tenant à la main je rejoignis les copains qui s'étaient prudemment écartés, et enfourchant "mon vélo", je piquais un sprint. Voulant faire roue libre, j'arrêtai de pédaler et dus, même pédaler un peu en arrière, car le vélo bloqué, je me retrouvais au sol. Comme certains vieux vélos, le freinage se faisait en pédalant doucement en arrière.

Nous regagnerons tranquillement notre camp, chacun voulant faire un peu de vélo. Les rues étaient maintenant bondées d'étrangers, pas un autrichien ou allemand n'était dehors, tous barricadés derrière les volets clos, des maisons encore debout, qui avaient chacune, un drapeau autrichien, le drapeau à croix gammée ayant subitement disparu.

De retour au camp, qui vivait une effervescence incroyable, Fouillet nous dit, venez arroser notre libération, nous avons récupéré de la goutte.

Robert et moi ne nous fîmes pas prier, et nous nous rendons dans leur baraque, qui était en face de la nôtre. Il devait être autour de 21 heures quand nous y sommes allés, et d'après Robert, minuit, quand nous sommes sortis.

De l'alcool il en avait, mais quel alcool !! Très surprenant au début, j'y pris goût et une heure après, j'étais rond comme une queue de pêche. Le breuvage, je le saurai par la suite, était de l'alcool à 90° mélangé avec un espèce de sirop genre grenadine, de l'eau et du sucre.

Je ne retrouverai mes esprits que le lendemain matin, quand je me réveillais, vers 8 heures seul dans notre piaule. Robert quand je le reverrai, me racontera, que la veille, lorsque nous sommes partis de la baraque de Fouillet, je tenais à peine debout et quand je voulus descendre la marche de l'entrée, je m'allongeai de tout mon long, et qu'il dut me porter sur mon lit.

Il paraît que pendant une bonne partie de la nuit, je les empoisonnais avec mes histoires, ayant toutes trait à mon vélo, baptisé "cheval", il paraît.

Je me réveille donc au matin, encore sérieusement dans les brumes, personne dans la baraque. Que se passe-t-il ? Je sors, personne en vue ? J'entends des explosions? que se passe-t-il ? la panique. Ils m'ont abandonné, les allemands reviennent, toutes les suppositions les plus noires.

Ce qui s'était passé? les copains au réveil, avaient pensé qu'il serait peut-être prudent, d'essayer de faire des provisions, ne sachant comment, et par qui, nous allions être nourris.

A son réveil Robert trouva la piaule vie, en dehors de nous deux, il supposa que les autres étaient partis en ville ayant eu un renseignement, nous avaient-ils dit la veille sur un endroit où il y avait de la nourriture en stock.

Ils décidèrent, sans nous réveiller d'y aller ce que Robert eut du mal à leur pardonner. N'ayant pu arriver à me réveiller, il décida, de descendre à la gare visiter les wagons d'un train où paraît-il se trouvaient des colis destinés à des prisonniers allemands basés en Angleterre. Les wagons étaient bien là et les colis aussi. Robert revint le sac à dos plus un sac bourrés de colis, qui de toute façon ne seraient pas arrivés à leur destinataire, vu l'état de la voie ferrée.

Ces colis nous permettront de tenir les cinq jours pendant lesquels, rien ne sera organisé pour la nourriture? Chaque colis avait une petite touche personnelle et je ne pouvais m'empêcher de penser à la femme, mère, épouse, fiancée, qui l'avait fait, en se privant certainement. C'était des petits colis de 3, 4 kilos, du lard, des confitures, des gâteaux, du sucre...

Mais tous n'avaient pas été à la gare. Il y a celui qui est revenu avec un camion mais vide, avec lequel il pensait regagner la France, mais il y avait aussi les petits malins. Fontan, le pontonnier, dont j'ai déjà parlé, parti avec deux de ses copains méridionaux reviendra avec un cheval, tirant un quatre roues, chargé de nombreuses caisses de CINZANO.

A première vue s'ils avaient à boire, il n'avaient rien pour manger. Erreur ils pouvaient échanger leur apéritif, contre de la nourriture, et aussi, ils abattirent le cheval et échangèrent sa viande contre d'autre nourriture. Nous avons échangé une partie de notre pêche miraculeuse, contre deux bouteilles et de la viande du cheval.

Où avaient-ils trouvé ce Cinzano ? Ils connaissaient un prisonnier français qui travaillait dans un magasin d'approvisionnement pour l'armée, car en plus des trains de tanks avec équipage, il y avait à Linz, une base de sous-marins de poche, fabriqués dans une usine se trouvant elle aussi le long du Danube, mais plus au nord.

Le lendemain après-midi de notre libération, nous apprîmes que des déportés, venant du camp de concentration de MAUTHAUSEN qui était situé à une trentaine de kilomètres de Linz,, devaient arriver au Lazareth, qui était à 500 mètres de notre camp, et que l'on demandait des volontaires pour aider à leur installation.

Nous décidâmes Robert et moi de nous y rendre. Quand nous arriverons, nous serons effrayés par le tableau que nous aurons sous les yeux. Un car qui les amenait était déjà arrivé et sur le sol, une quarantaine de cadavres étaient allongés. Ce que nous avons pris pour des cadavres étaient des squelettes encore vivants.

Nous avons bien vu déjà de ces déportés de camp, dont un commando travaillait dans une partie de la BW, mais isolé par une clôture de barbelés électrifiés, et sous la surveillance à l'intérieur et à l'extérieur de cet enclos, par des SS, d'après ceux d'entre-nous qui travaillaient à côté, il était absolument impossible de les approcher.

Je les avais aperçus plusieurs fois quand nous croisons le commando de retour du travail, alors que nous descendions travailler de nuit, mais là aussi pas possible de les approcher à moins de cinquante mètres. Nous avons bien vu qu'ils étaient très maigres, mais rien à voir avec ce que nous avons maintenant sous les yeux.

Il est impossible de décrire l'horreur que je ressentis alors, horreur qui augmentera quand d'autres autocars arrivés par la suite, l'on déchargera tous ces malheureux, le mot malheureux étant bien en dessous de ce qu'ils étaient. peu pourront parler, seul leur regard vide de toute expression, laissait entrevoir les souffrances qu'ils avaient du supporter.

Nous les allongions sur des civières, et pour beaucoup, il fallait les essuyer la plupart ayant de la dysenterie, soin qui en temps normal m'aurait dégoûté, mais que là je faisais, comme j'aurais fait n'importe quoi. Je passe sur bien des détails, car par la suite, tous nous avons pu lire et voir à la télévision tout ce qu'ils ont vécu.

Après les avoir nettoyés, nous les couchions dans les baraques. Le soir quand vers 20 heures tous seront à l'abri, nous partirons, plus de dix étaient morts depuis leur arrivée, aux-quel il faut ajouter au moins autant morts dans les autocars.

Il nous fut interdit de leur donner à manger, ce qui sera fait par des prisonniers français, qui naturellement étaient là aussi, et parmi les quels étaient des médecins ou infirmiers, afin d'éviter ce que j'ai vu, alors que je nettoyais un malheureux, sur le brancard d'à côté un de nous pensant bien faire donna un oeuf dur à celui qu'il venait de nettoyer, qui était un peu plus vivant que la plupart. Je le vois encore prenant cet oeuf et l'ayant mis dans sa bouche, il l'avalait d'un seul coup. Trente secondes après, il était mort étouffé.



Photo prise par Gabriel.

Quand le lendemain matin nous voudrions aller les voir, il nous fut impossible de rentrer dans le Lazareth, gardé par de la Military Police. La raison qui nous fut donnée était le danger de typhus, ce à quoi nous n'avions vraiment pas pensé la veille, et nous ne le regrettons pas ayant pu avoir l'occasion de soulager un peu leur souffrance.

Revenons à notre camp, où il n'y avait plus d'administration, quelques uns dont Desjobert, dont je reparlerai par la suite essayèrent d'instaurer un semblant d'organisation. De concert avec le camp de prisonniers français qui était à côté de nous, ils obtinrent des américains, des bons pour s'approvisionner directement dans les fermes. Ils mirent au point une milice armée pour encadrer des prisonniers allemands qui devaient à leur tour s'occuper de la cuisine.

Lors du dernier bombardement, le camp était sans eau, et il fallait aller la chercher à l'extérieur, chacun pour soi? Plus d'eau, plus de WC et si la journée l'on faisait l'effort d'aller à l'extérieur du camp; il n'en n'était pas de même la nuit, et de nombreux colombins, et tas d'ordures environnaient nos baraques.

Le deuxième jour après la libération, il s'était constitué, un commando, qui avait récupéré des armes, et qui, en parcourant la ville, avait intercepté les ingénieurs et contremaîtres qu'ils connaissaient et les avaient obligés à venir au camp, pour enlever les colombins, rassembler les ordures, et creuser des tinettes, (*photo*) sous l'oeil goguenard et les quolibets, des trois quarts d'entre nous.

Ce même, jour quelque temps après, j'étais dans notre piaule, lorsque j'entend des cris à l'extérieur, en regardant, j'aperçois une trentaine de types, qui invectivaient et rouaient de coups, un homme qu'ils traînaient par terre.

QUELQUES -UNS DES INGÉNIEURS ET CONTREMAÎTRES DE NOTRE USINE, RAMASSÉS EN VILLE ET ENTRAIN DE RELEVER ET ENTERRER LES ORDURES DE NOTRE CAMP, SOUS LA SURVEILLANCE DE L'UN D'ENTRE-NOUS.



LES PRISONNIERS ALLEMANDS ENVOYÉS PAR L'ARMÉE AMÉRICAINE POUR S'OCCUPER DE LA CUISINE ET DE L'ENTRETIEN DU CAMP.

EN SHORT À GAUCHE, DESJOBERT.

M'étant renseigné, auprès d'un de ceux qui le frappaient de ce qu'il avait fait, il me fut répondu; "c'est lui qui a dénoncé X à la Gestapo", nous allons le pendre. X, qui était un STO comme nous, était mort au camp de travail.

Nous décidons Robert et moi d'aller voir. La moitié minimum des habitants du camp étaient là, cinq ou six cents groupés devant la cantine, où sur la traverse de l'auvent une corde était passée, un bout déjà autour du cou du type inanimé par terre. Comme les autres je regardais.

Il y eut une bousculade, et Desjobert hurla " arrêtez, vous n'allez pas tuer un de vos camarades, sans jugement". Ta gueule, fout nous la paix etc... lui fut répondu. Mais par sa prise de position, courageuse et nette, donna à réfléchir et certains, courageux, dont je n'étais pas, mais Robert et quelques costauds de son acabit l'entourèrent le protégeant des excités qui le bouscuaient.

Un mot sur Desjobert. Il était étudiant en médecine, ancien scout, nous le connaissions car lors d'un bombardement d'un autre camp deux baraques avaient brûlé et nos camarades n'avaient plus rien. Il organisa une collecte et passa lui-même dans toutes les chambrées, récolter ce que chacun voulut bien donner.

La situation venait de basculer, et Desjobert reprit la parole "je m'engage sous ma responsabilité, à ce qu'il soit enfermé, et gardé par un d'entre-vous, jusqu'à ce que les américains le jugent".

Trois jours plus tard l'on passa dans les baraques pour demander à ceux qui voudraient témoigner, que le jugement aurait lieu le lendemain. Personne ne se présentera !!! Desjobert ayant été trouver ceux qui voulaient le pendre, aucun ne voulut venir, avec pour excuse " un tel m'a dit... je croyais..."

Cette épisode montre, qu'il suffit d'une poignée d'énergumènes pour influencer, une masse, dont je faisais partie, et je n'en suis pas spécialement fier, car si je n'aurais pas participé à la pendaison, je l'aurais laissé faire sans intervenir.

Pendant les quatre ou cinq jours qui suivirent la libération, c'était la jungle, plus d'autorité à l'extérieur du camp et des groupes principalement de prisonniers russes sillonnaient les routes s'accaparant par la force ce dont ils avaient envie, ne faisant aucune distinction entre allemands, autrichiens et les autres étrangers dont nous faisons partie. Il y avait intérêt à sortir en groupe.

Robert en fut victime circulant en vélo, il fut arrêté par un groupe de six civils russes qui, sous la menace de couteaux, lui prirent mon fameux vélo.

Il eut des exactions en ville, maisons forcées personnes molestées et plus il paraît. En campagne certains, non contents de s'approvisionner, ce qui était normal, détruisaient : que de tonneaux de "moust" furent percées à la mitraille ! !

Les troupes américaines qui nous avaient libérés, continuèrent leur combat et il fallut attendre le cinquième jour, pour que les troupes d'occupation interviennent et rétablissent l'ordre. Pendant quatre jours nous fûmes bouclés dans le camp, avec interdiction formelle d'en sortir, sauf avec un certificat attribué par eux pour aller chercher du ravitaillement .

Ils laissèrent quelques prisonniers allemands pour la cantine, sous la surveillance à tour de rôle de deux de notre commando car ils n'avaient laissé que deux fusils, ayant ramassé les autres armes dont une mitraille. Il faut remarquer que les premiers jours passés, ces prisonniers allemands ne furent pas bousculés, comme certains d'entre eux avaient fait pour nous.

Pour nous garder, les soldats américains, s'étaient installés, deux à l'entrée du camp vérifiant les entrées et sorties des camions allant au ravitaillement, et un à l'extérieur à chaque angle. En effet la clôture était loin d'être hermétique et pour dissuader celui qui essayait de sortir, le veilleur confortablement assis tirait à quelques mètres de lui, en guise de sommation, c'était très efficace, la nuit des projecteurs éclairaient les alentours du camp.

Que faisons nous de toute la journée ? Heureusement il faisait beau. Nous bullions au milieu d'un bric à brac récolté les premiers jours, fauteuils, pliants, et discussions beaucoup, profitant de ce repos forcé, dont nous avons bien besoin.

Que de questions, quand partirons nous? par quel moyen ? que trouverons nous au retour ? Il faut dire que les plus chanceux dont je faisais partie, avaient reçu en tout et pour tout, deux cartes de quelques lignes depuis un an. Que de bobards, que de fausses nouvelles circulaient !!

Le calme rétabli, on eut le droit d'aller à l'extérieur, alors, promenades mais seulement à la campagne. Nous ne sommes jamais redescendus à Linz, mais une à Leondig nous permit de voir la tombe des parents d'Hitler. Il y eut aussi la partie de pêche miraculeuse, dont j'ai déjà parlé, ainsi que la pose de collets, sans risque cette fois dans la campagne.

C'est au cours de la pose de l'un d'eux, alors que nous étions à environ cinq kilomètres de notre camp, qu'en voulant fendre une baguette, pour soutenir le collet, mon couteau ripa et me fendit profondément le doigt, jusqu'à un centimètre en-dessous de l'attache de l'ongle. L'ongle et la partie de chair adhérente pendaient, repliés contre le reste du pouce. Un bandage serré avec le mouchoir et de la ficelle et nous primes le chemin de retour sous un soleil que je trouverai de plus en plus chaud au fil des kilomètres.

Si je n'avais pas eu mal sur le coup, plus le temps passait plus des battements dans le doigt me faisaient souffrir. Heureusement que j'étais accompagné par deux camarades, dont Robert qui me soutenaient en m'encourageant, car le dernier kilomètre fut vraiment très très long.

Rentré à la baraque, enfin à l'ombre, Robert alla chercher chez Fouillet de l'alcool à 90° avec lequel j'avais pris ma cuite le jour de notre libération, et me faisant tenir par un camarade, il m'introduit de force et me maintint le doigt dans le verre rempli d'alcool. Pas besoin de vous décrire mes hurlements. Ayant trouvé de quoi me faire un pansement je garderai ce pansement trois jours sans l'ouvrir.

Et lors de ce troisième jour, je vis enfin, un médecin militaire qui venait d'arriver. Les chairs commençaient à reprendre et il me dit de ne pas le changer avant huit jours. Grâce à ce traitement énergique, je regagnerai la France plus de quinze jours après, toujours avec mon pansement devenu dégoûtant, n'ayant pas osé, le médecin étant parti, le refaire, ce dernier m'ayant recommandé de ne pas y toucher. Il sera refait lors de la visite médicale à Paris, de notre libération définitive.

Enfin le moment tant attendu arriva. Au milieu de l'après - midi le l'on demanda à ceux d'entre nous qui étaient mariés de se préparer à partir, pour rejoindre par leur propres moyens, le camp d'aviation d'HORSCHING,

Une certaine excitation régnait dans le camp et s'étendra à notre baraque bien que aucun de nous dans notre piaule ne soit marié

Nous les verrons partir avec un petit pincement au coeur, nous demandant quand sera notre tour, tout en pensant que ce moment tant attendu approchait.

A peine endormis, excités par ce départ, nous fûmes réveillés vers une heure du matin, pour nous dire que notre tour était arrivé et qu'il fallait que nous soyons rendus au terrain d'aviation pour sept heures.

Difficile de décrire l'ambiance qui régnera alors dans la baraque. C'est dans un tumulte difficile à écrire que nous opérations nos affaires, ce qui fut rapidement fait, le sac étant déjà prêt depuis la veille au soir, ne restant plus qu'à ne pas oublier nos papiers.

Le contenu des sacs de Robert et de moi se ressemblait étrangement, pas de vêtements , une serviette, du savon, quelques affaires de toilette , la moitié chacun de notre réserve de nourriture durement épargnée pendant cette dernière année où nous avons vraiment connu la faim (biscuit de soldat, sardine, chocolat, cigarettes entre autres).

Sur le sac l'incontournable couverture, le père de Robert lui ayant conseillé lors de notre départ de ne jamais s'en séparer. Pour moi sur le devant dans un sac que j'avais fait en prévision d'un départ précipité,(avec un tablier de l'usine) ma canadienne envoyée en novembre 1943, canadienne faite avec la capote que papa avait ramenée en 1918, le bleu horizon teint en marron, et doublé ainsi que le col en peau de mouton de la ferme.

Ainsi harnachés, nous prendrons la route en une longue colonne, car il ne faut pas oublier que nous étions plus d'un mille dans le lager 40, colonne bruyante malgré l'heure plus que matinale , environ une heure trente et l'obscurité de la nuit.

Notre retour en FRANCE.

De cette colonne s'étirant tout au long de la route que l'on ne pouvait que deviner grâce à quelques rares lumières de lampes électriques, de nombreux chants s'élevaient dans la nuit, chants, déjà mentionnés, " dans le cul...dans une fabrique... quand on a roulé sur la terre entière, on rêve de retour dans le train... douce France..." et bien d'autres. Quand ces chants s'arrêtaient un long murmure enveloppait cette colonne.

Le jour commençait à pointer quand arrivant près de cet aérodrome, nous aperçûmes devant l'entrée, dans cette demi-obscurité, il était environ quatre heures, qu'une foule importante s'y trouvait. Qui étaient-ils?

Au fur à mesure que le jour se lève nous pûmes distinguer, que c'étaient des requis comme nous mais en plus de nombreux prisonniers de guerre, ce qui nous surprit, ceux que nous connaissions à Linz, étant tous partis.

Nous eûmes par la suite l'explication, quand nous verrons au cours des jours suivants arriver sans arrêt des prisonniers venant d'autres coins des environs de Linz, ainsi que des STO.

Combien étions nous devant cette entrée, gardée par des soldats américains? difficile à dire, beaucoup, qui attendrons que les portes s'ouvrent à huit heures., pour les premiers.

J'ai dit pour les premiers, car, pour nous qui étions au milieu de cette troupe, nous n'arriverons à cette porte que deux heures plus tard.

Je m'explique: quand nous approchions de cette porte les américains nous faisaient mettre en colonne par cinq, car rentrés dans le camp, l'on devait ouvrir nos chemises et entrebâiller nos pantalons, pour permettre à des américains munis de pulvérisateurs à dos de nous poudrer abondamment, avec ce que nous apprendrons plus tard du DTT.

Toujours en rang, devant des officiers français cette fois, l'on devait donner notre nom, notre adresse en France, et d'où nous venions (en Autriche). A la question posée "quand partons nous ?" il nous était répondu: "demain", réponse que nous entendrons cinq jours de suite.

Nous voici donc à nouveau enfermés dans un camp, car il ne sera plus possible de sortir en campagne, quand le lendemain matin, les haut-parleurs nous dirons que notre départ était remis au lendemain, et que nous eûmes envie de nous promener dans les environs. Mais le moral était quand même au beau fixe, car nous étions arrivés à l'avant-dernière étape de cet exil de deux ans.

Une description de cet aérodrome est nécessaire pour permettre de mieux se représenter ce cadre où nous resterons cinq jours entiers. Ce camp d'aviation était très important et y étaient basées plusieurs escadrilles de chasse, tout au moins en 1943.

Il comprenait un énorme hangar et je n'exagère pas car le dernier soir avant notre départ nous y étions plus de sept mille couchés, hangar tout en tôle et intact. Sur le côté des bureaux en dur, où était logés les officiers, les soldats américains couchant sous de grandes tentes.

SUR le TERRAIN d'AVIATION d'HORSCHING.

*Trois camarades qui étaient avec
qui étaient avec nous à
notre arrivée au lager 23*



*Notre groupe attendant la Jeep
qui nous désignera notre avion*



*La file d'avions en attente de notre
embarquement*



Notre arrivée au terrain d'HORSCHING.



La file d'attente devant le poste d'entrée.



La colonne en attente devant le poste de désinfection.

Vaste terrain qui ce qui nous parut surprenant, n'avait pas été bombardé. Par contre de nombreuses épaves d'avions prouvaient que les mitraillages avaient eu lieu. chasseurs en grand nombre, quelques bombardiers, mais aussi les premiers avions à réactions que je verrai.

Depuis le début de l'année, nous entendions souvent de forts grondements venant de la direction de cet aérodrome, dont nous connaissions l'existence, car avant les bombardements, souvent nous entendions et voyions les chasseurs s'envoler.

Sur ces grondements qui n'avaient rien à voir avec le bruit que faisaient à cette époque les avions, tous les bobards possibles circulaient, certains allemands nous disaient que c'était une nouvelle arme secrète, certains ajoutant "avec laquelle nous gagnerons la guerre".

Ils étaient là, mitraillés, en piteux état, certains ayant du s'écraser à l'atterrissage, en tout une dizaine. Nous étions surpris de voir ces avions sans hélice, avec ce moteur bizarre.

Ce premier jour sur cet aérodrome, sera occupé à découvrir ces carcasses, d'avions, ces militaires américains, à la discipline relâchée, contrastant avec celle si rigide des soldats allemands, et j'avais du mal au début à reconnaître un officier d'un simple soldat.

Dans un coin du camp qui était gardé en permanence plusieurs tas importants de caisses en cartons stockées en plein air, sans protection contre la pluie, ce qui nous parut surprenant jusqu'au moment où lors de distributions de rations alimentaires, que ces cartons contenaient, que c'étaient des cartons imperméabilisés. Il y avait si mes souvenirs sont bons cinq ou six tas de trois mètres de haut sur quatre ou cinq en largeur, sur au moins dix de long. Il y avait probablement autre chose que des rations alimentaires.

Ces détails peuvent vous paraître superflus maintenant, mais croyez-moi c'était du tout nouveau pour moi, et je ne pense pas être le seul .nous quittions un monde, où la terreur policière régnait partout, où la hiérarchie était plus stricte, où l'on manquait de tout , et là, sous nos yeux ces soldats décontractés saluant à peine leur supérieur, ces petites autos sans capote, pare-brise baissé, roulant à toute allure, que l'on nous dit s'appeler des "jeep", ces camions conduits le plus souvent par des noirs, une jambe sur le marchepied, cette abondance de nourriture en stock.

Mais plus terre à terre, s'il y avait abondance de nourriture elle était en stock, et nous nous avions faim. Arrivés au matin nous dûmes attendre le soir, pour enfin toucher quelque chose à manger, heureusement que nous avions tous plus ou moins de provisions faites après la libération, et qui s'étaient ajoutées à celles gardées depuis plus d'un an.

Donc le soir il nous fut distribué à chacun un petit carton rectangulaire en nous disant : vous en toucherez deux par jour. Notre surprise fut grande quand nous l'aurons ouverte pour voir ce que ce si petit carton pouvait contenir: quelques biscuits, un petit sachet de café soluble(nouveauté pour nous, deux petites boîtes, une d'une espèce de fromage, l'autre de pâté, cinq cigarettes, un préservatif, une tablette de chocolat, des allumettes, une poudre pour désinfecter l'eau et j'en oublie.

Mais si ces différentes nourritures étaient certainement très nourrissantes sous un faible volume, elle ne remplissait pas nos estomacs habitués depuis la libération à une nourriture beaucoup plus volumineuse et le manque de pain nous surprit.

Le troisième jour, suite à nos demandes multiples, il nous fut donné à chacun un kilo de pain très blanc un peu sans goût mais que nous mangerons avec plaisir. Les jours suivants nous en toucherons régulièrement en quantité moindre avec nos deux rations variant d'après l'inscription de la boîte: breakfast, dîner ou supper. On n'en touchait que deux alors que les soldats en touchaient trois.

Pour coucher, rien de prévu, nous coucherons par terre dans le hangar, certains préférant coucher dans les carlingues de carcasses d'avion. Grâce à la couverture, que peu avaient eu la précaution de prendre, mis sur le sol j'étais pas mal installé et dormis tard le matin, mais il faut dire que l'on ne s'endormait pas de bonne heure, vu le bruit régnant.

Le dernier soir fut endeuillé par la mort d'un d'entre-nous. Il pouvait être dix heures, certains s'amusant à faire sauter un camarade à la couverture, le faisant monter le plus haut possible, il tomba à côté et mourut sur le coup. C'était un prisonnier de guerre. Avoir passé quatre ans loin de chez lui et mourir la veille du départ !! Un silence total régnera ce soir là.

Autre drame dont nous serons spectateurs. Plus ou moins curieux certains montaient dans ces carcasses d'avions. Un d'entre-nous assis à la place d'un pilote d'avions de chasse, en manoeuvrant une manette, qui commandait l'éjectage en cas de besoin du pilote, se trouva projeté en l'air et se tua en retombant au sol.

Tous les soirs les haut-parleurs nous disaient que si le brouillard qui régnait sur l'Angleterre d'où devaient s'envoler les avions qui devaient nous rapatrier, se dissipait, nous partirions demain. Ce message était le lendemain matin contredit, et nous n'avions plus qu'à passer une nouvelle journée sur cet aérodrome.

Tous les jours arrivaient de nouveaux clients pour le retour, chaque jour venant d'une région de plus en plus éloignée de Linz et quand nous partirons nous étions plus de sept mille sur le terrain.¹

Au fur à mesure de notre arrivée, j'ai oublié de dire que nous devions nous regrouper par quinze, avec un responsable et un numéro nous était attribué. Quinze hommes correspondaient à ce que pouvaient contenir les forteresses-volantes qui devaient nous rapatrier, avions énormes, mais pas prévus pour le transport.

Le jour de notre départ au matin nous aurons la joie d'entendre que les avions avaient quitté l'Angleterre et commenceraient à atterrir vers 9 heures. Cette joie fut tempérée quand ils annoncèrent que cinquante numéros dont le nôtre devaient se regrouper par deux pour ne plus faire qu'un groupe, et que nous ne partirions que dans le milieu de l'après-midi, en Dakota, avion conçu spécialement pour le transport de parachutistes.

Comme prévu les premières forteresses-volantes atterriront vers neuf heures, et ce fut ensuite un carrousel ininterrompu d'appareils atterrissant et d'autres s'envolant.

Plus la journée avançait, plus le nombre de personnes diminuait et vers quinze heures, il ne restait plus que les vingt-cinq groupes reconstitués et plus d'avions qui atterrissaient. Nous commençons à paniquer sérieusement lors que vers dix sept heures les premiers Dakota arrivèrent.

¹ Chiffre confirmé dans " les années 40 " d'Amouroux.

Comme pour ceux partis avant nous une jeep dans laquelle montait notre chef de groupe muni de sa pancarte portant notre numéro, et il ne nous restait plus qu'à la suivre en courant jusqu'à l'avion qui nous était destiné.

Arrivés sur place nous aurions dû aider à décharger les caisses de munitions ou de ravitaillement que l'avion amenait avant de monter dedans. Notre avion amenait des bombes de cinq cent livres, les mêmes qui nous avaient bombardés, et nous n'eûmes pas à intervenir, des remorques basses (les mêmes que celle que j'achèterai au surplus américains en 1947, remorque avec deux roues pivotantes à l'avant et sur lesquelles quatre fers U étaient fixés en long, le bâti et les roues arrières sont actuellement sous la remorque à cochons.

Accrochées derrière le GMC, et reculée contre l'avion, après avoir déplié les rallonges, les soldats faisait rouler les bombes; en dix minutes l'avion était vidé, et un des trois aviateurs, qui composait l'équipage, deux pilotes un radio, nous firent signe de monter.

Ils nous avait été bien recommandé le matin, de ne pas avoir sur nous ni allumettes ni briquet. A peine monté, le radio nous distribua des cigarettes et les alluma à ceux qui fumaient.

Les Dakota se trouvaient les uns derrière les autres à dix mètres l'un de l'autre, nous étions à peu près au milieu de la file, et les pilotes dans leur cabine, le radio les jambes pendantes à la porte. Nous entendirent les moteurs des avions de devant se mettre en route puis le nôtre et le radio toujours les jambes pendantes.

Avant de voir notre avion décoller, nous vîmes à travers la vitre du poste de pilotage un avion qui s'élevait puis celui devant nous et alors nous sentiment que nous roulions et très vite nous quittions le sol. Le radio ne ferma la porte que lorsque le terrain d'aviation ne sera plus en vue.

Il est difficile de dire ce sentiment de joie et de soulagement que je ressentis alors. Voyage sans histoire, le radio nous ayant passé son casque pour écouter de la musique, lorsque passant sur la forêt noire le copilote lui parla, il nous reprit le casque et après conciliabule avec les pilotes, l'avion prit de la hauteur, et nous fûmes un peu secoués tant que nous étions au-dessus de l'orage.

Nous atterrîrions sur un terrain militaire à Lieusaint, où à peine les pieds sur cette terre de France, moment tant attendu, nous dûmes monter rapidement dans des GMC qui nous emmenèrent à la gare de Lieusaint distant de quelques kilomètres à peine .

PASSAGE de la condition de Déporté du Travail à celle de Citoyen FRANCAIS.

Si le passage de l'avion au camion fut rapide, sous la double garde de la Military Police et des Gardes Mobiles Français, l'accueil qui nous fut réservé en gare de Lieusaint, fut des plus chaleureux.

Sur le quai de la gare, un buffet tenu par des gens de la Croix-Rouge nous attendait et pour la première fois, ce fut avec une grande cordialité que ces personnes nous accueillirent.

Terminé, nous avons cru la contrainte policière, mais rapidement nous nous aperçûmes qu'il n'en était rien.

Il y avait sur le quai des gardes mobiles, mais ils étaient plutôt sympathiques, nous interdisant seulement de sortir de la gare, dont les issues étaient sévèrement gardées.

Un quart d'heure environ après l'arrivée du dernier GMC, nous fûmes priés de bien vouloir monter dans le train qui stationnait déjà à quai, quand nous sommes arrivés.

Train composé d'une dizaine de wagons de troisième classe, les mêmes que ceux qui nous avaient emmenés en Autriche. Comme à l'aller, nous étions surveillés, mais ce n'était plus des soldats allemands mais des Gardes Mobiles Français, c'était quand même mieux.

Arrivés gare de Lyon, la nuit était tombée, nous dûmes nous mettre en rangs et bien encadrés, nous monterons dans des autobus parisiens (à plate-forme arrière), qui nous attendaient. Pas question d'essayer de s'échapper, ce que certains d'entre-nous qui habitaient Paris essayèrent de faire.

Nous trouvons ces contraintes policières exagérées, mais cela était normal pour plusieurs raisons. En premier lieu pour permettre un contrôle individuel, permettant de déceler soit des étrangers, soit des français engagés dans la légion SS Charlemagne.

Après ces considérations, revenons à nos autobus, qui nous déposèrent devant l'entrée de la piscine MOLITOR. Toujours sous bonne garde nous fûmes conduits à un cinéma, jouxtant cette piscine, où il nous fut donné un sandwich (délicieux) et du café, et nous fûmes priés d'aller nous asseoir dans la salle, où nous passerons le restant de la nuit, toutes les issues étant gardées. Ce que nous apprîmes, par certains qui avaient essayé de sortir.

Pour ma part, pas de problème, attendant sagement la suite des événements. Quand nous arriverons dans la salle, un film était à l'écran et vers deux heures du matin l'écran s'éteignit et des veilleuses éclairèrent la salle, et je m'endormis.

A sept heures nous fûmes conduits à la piscine Molitor, où il nous fut servi un sandwich et du café, ensuite, nous passerons devant différents bureaux installés, dans la piscine elle-même et sur le pourtour.

Premier bureau la police, un pour les prisonniers de guerre, un pour les civils, où l'on nous interrogea sur la date de notre départ, d'où nous avons été envoyés en Allemagne, le tout sur un ton de suspicion, qui me mettra mal à l'aise. Fini l'accueil bon enfant que nous avons eu jusque là, en dehors du devoir de pas nous échapper.

Des questions comme celle-ci " pourquoi vous êtes partis ?", " pourquoi nous n'étions pas rentrés dans la résistance?" nous firent comprendre que nous n'étions que de mauvais français. Et pourtant ceux qui étaient derrière les bureaux, posant les questions étaient peut-être les mêmes que ceux qui nous avaient escortés, lors de notre départ. Dur, dur, seule consolation, nous étions en France, à 150 kilomètres de chez nous.

Muni d'une carte, ce qui n'était pas le cas de tous, certains étant emmenés ailleurs, entre-autres des femmes ramenées par des prisonniers ou des travailleurs, allemandes ou autres, dans le bureau suivant nos échangeames notre argent allemand, dans la limite de 100 marks, puis nous touchâmes des tickets d'alimentation, textiles et autres, et nous passerons ensuite à une visite médicale (rapide) avec radioscopie. C'est là qu'une infirmière refit le pansement de ma main, le même depuis plus de quinze jours !!.

Nous croyions que la France libérée il n'y avait plus de tickets d'alimentation ou autre, ce qui malheureusement n'était pas le cas, il fallait donc nous en munir;

Nous terminerons par un bureau où il nous fut donné une carte de rapatrié (photos) et un bon de transport, pour gagner la gare de Lyon afin de prendre le train jusqu'à Migennes.

Nous sortirons de ces visites et nous nous retrouvons enfin "libres" vers onze heures du matin. Premiers moments de liberté totale, depuis deux ans; aujourd'hui en me remémorant cet instant, je pense que nous n'en avons pas mesuré toute la valeur ayant probablement anticipé ce moment, et surtout abrutis et fatigués de ce que nous avons vécu depuis 24 heures.

Peu de souvenirs entre ce moment et notre départ en train, nous avons probablement flâné redécouvrant la vie de Paris, étonnés de voir que les filles portaient encore des souliers à semelles épaisses en bois, beaucoup plus de soldats américains que nous pensions la France étant libérée depuis presque un an, et constatant avec plaisir que des prisonniers allemands travaillaient à leur tour pour la France.

Nous voici arrivés à l'avant-dernière étape de notre périple et le train quittant Paris nous n'avions, nous paysans pas assez de nos yeux pour revoir cette campagne de France. Cette chanson que nous fredonnions souvent dans des moments de nostalgie avait vraiment alors, toute la valeur que nous lui donnions quand nous étions exilés:

Qand on a roulé sur la terre entière
on rêve de tout de retour dans le train
le nez au carreau d'ouvrir la portière

et d'embrasser tout comme du bon pain.

Un vieux clocher dans le soleil couchant
çà sent si bon la France

Si le train qui nous ramenait chez nous était un train de ligne normal, nous étions une bonne cinquantaine à l'avoir pris, sa destination étant Lyon, tous ou presque nous étions aux fenêtres et nombreux étaient ceux qui hurlaient "Gemma, loss etc...", lorsqu'ils voyaient de prisonniers allemands dans les gares, occupés à décharger des wagons, où dans les villes que nous traversions à travailler sur des chantiers de reconstruction. Juste retour des choses.

Nous serons aussi surpris, de voir en traversant certaines villes, les dégâts causés par les bombardements alliés, sans comparaison à ce que nous avons vu à Linz, mais plus importants que nous l'aurions imaginé.

Nous arrivons enfin en gare de Migennes, et en mettant le pied sur le quai, un sentiment de joie m'envahit, ce quai où j'avais pris le train pour Paris avec Marie-Edmée, ce quai où lors des vacances de Noël 1939, avec mes cousins, Jean, Marc-André et Jacques Cheylus, nous attendions son frère, nous fûmes entourés par les gendarmes et emmenés dans la salle d'attente qui se trouve entre les voies, pour vérification de nos papiers... souvenirs, souvenirs qui revenaient en mémoire.

Nous n'étions pas encore chez nous, mais presque, comment y aller, ? D'après Robert il dit : allons-y à pied, il paraît alors que j'aurais dit " couchons à l'hôtel" ce que je conteste, il y avait le téléphone !!

Nous rencontrerons un cheminot de Brienon, qui nous dit qu'une voiture attendait tous les soirs à cette heure pour ramener prisonniers ou STO du canton. Effectivement une auto, nous emmena, déposant Clérin et Robert à Brienon. Partis huit du canton, nous revenions cinq. Delagneau Martine et Ligault, ne connaîtront pas la joie du retour

L'auto me reconduisit à la ferme, et malgré que le conducteur Monsieur..... m'avait rassuré sur ma famille, c'est avec une certaine anxiété que je vis devant la grille fermée, une Jeep, ayant ouvert la porte je vis trois soldats américains avec une femme que je ne connaissais pas .

Le grincement de la grille en s'ouvrant fit apparaître à la fenêtre de sa chambre, Maman. Ce fut le moment le plus fort de mon retour, terminé, le 4 juin 1943 je passai cette grille, je la repassais aujourd'hui 26 mai 1945.

Maman et mes soeurs étaient déjà dans la cuisine quand j'ouvris la porte, je passe sur l'émotion du moment et ma première parole fut pour demander des nouvelles de Papa et de Marie-Edmée.

Jacqueline se chargea de téléphoner à Crécy, pendant que je montais embrasser Papa qui selon son habitude était déjà couché, il faisait grand jour mais il était 21 heures trente.

Les émotions, la fatigue, ma tête me tournait un peu, quand Jacqueline nous dira que le téléphone était en panne. A cette époque notre auto était encore sur cales, n'ayant pas l'autorisation de

rouler comme la majorité des autos. Celle de Crécy pouvait circuler. Le père de Marie-Edmée ayant des responsabilités agricoles à Auxerre, mais fallait-il encore les prévenir de mon retour.

Jacqueline proposa de demander à la femme que j'avais vue à mon arrivée, qui était une polonaise (Rosalie) embauchée pendant mon absence, de solliciter des soldats américains qui étaient de souche polonaise, de bien vouloir l'emmener à Crécy prévenir Marie-Edmée. Ils le firent volontiers et Jacqueline, Rosalie et les trois soldats s'entassèrent dans la Jeep, direction Crécy.

Je demandais à me laver ce qui n'était pas un luxe ne l'ayant fait depuis plus d'une semaine, sauf le bout du nez et de me raser ayant . Je vois encore la tête de Maman que j'aperçus dans la glace, quand elle me vit torse nu. Effectivement elle avait quitté un fils plutôt dodu , un bon 75 kilos et elle avait devant elle qu'un fils de maigrichon de 63 kilos.

J'avais à peine fini de me laver et j'étais encore dans le cabinet de toilette des parents, quand la Peugeot 403 de Crécy arrêta avec une partie de ma future belle-famille. Seul souvenir, Marie-Edmée enfin dans mes bras, que de fois je l'avais imaginé !!!

Le récit se termine là.

Mais ce récit serait incomplet, si je ne parlais pas de Fernand, et des prisonniers français,, Alban, Abel, Benoît, Philippe, travaillant tous les cinq à la ferme d'Hohenbrunn.

Dans le chapitre suivant, j'ai rassemblé tous les souvenirs que j'ai d'eux.

Ma carte de Rapatrié



HONNENBRUN.

Je ne veux pas terminer le rappel de ces souvenirs, sans parler de Fernand et de ses camarades prisonniers de guerre, qui nous ont permis de souffrir bien moins de la faim, que nos camarades d'exil.

Qui était Fernand Fauvernier ? classe 42, parti deux jours avant nous et c'est grâce à son père que nous Fauvernier. Son père garde-champêtre futur beau-père que j'avais été envoyé à Linz. Ayant appris par Fernand que ce environs de Linz, il lui écrivit que des donnant notre adresse.



Un STO comme nous, de la de chez lui. Il habitait Avrolles, l'avons connu. Merci Monsieur d'Avrolles, avait su par mon avec mes camarades de Brienon dernier était aussi dans les gars de Brienon y étaient, lui

Fernand, un dimanche d'août, venu pour nous voir, ce que nous notre baraque, leur donnant les

alors que nous travaillions, est apprîmes par des camarades de coordonnées pour aller le voir.

Revenons à Fernand, dont le du nôtre. Avec deux autres requis, il fut Vauban où il passera une visite, pour notre part nous avons déjà passé une visite, lors de séjour chez les TODD, ce qui fit que nous sommes partis directement pour Dijon. Ils coucheront dans la salle du Casino, et sous bonne escorte ils embarqueront à la gare Saint-Gervais pour Dijon où ils arriveront la veille de notre arrivée.

début du voyage différera un peu emmené à Auxerre, à la caserne

Par la suite, il suivra le même trajet que nous, et c'est après notre passage au camp de triage, que nos voies différeront.

De notre convoi d'environ deux mille ruraux, onze se déclarèrent bûcherons. Ils furent envoyés, à Hohenbrunn petit village, situé à côté de Saint-Florian à une quinzaine de kilomètres de Linz, pour y être employés comme bûcherons. Ils habiteront dans des bâtiments jouxtant une scierie, bâtiment comprenant entre-autres un rendez-vous de chasse et le logement du garde-chasse. C'est là que nous le verrons un dimanche après-midi, alors que nous étions de repos.

Pour nous y rendre, après avoir pris le tram jusqu'à Ebelsberg, il nous fallut prendre un petit train, dont les wagons avaient des plate-forme à l'avant et à l'arrière.

Quand nous le rencontrerons il y avait déjà plus de deux mois que nous étions en Autriche, et contrairement à nous où à Linz nous étions plutôt mal vus de la population, ils étaient bien acceptés, ce qui nous étonna quand nous verrons les enfants du garde-chasse, jouer avec eux.

Fernand le dimanche allait retrouver des prisonniers français qui travaillaient dans une ferme à quelques centaines de mètres de la scierie.

Il est temps de vous situer cette ferme où nous viendrons par la suite assez souvent. Elle faisait partie d'un ensemble appartenant à l'Etat qui comprenait, en plus de la scierie trois fermes, toutes trois aménagées dans des anciens bâtiments religieux. Une se trouvant à Saint-Florian, la plus importante, où le chef vacher responsable des vacheries des trois fermes habitait. En plus la production de la production de lait, y était installée, une brasserie.

Une autre ferme, située aux environs, s'occupait de l'élevage des génisses pour l'ensemble des vacheries et de l'engraissement des veaux. La troisième, où Fernand allait retrouver les prisonniers et où il viendra par la suite travailler, était située à Hohenbrunn, à deux kilomètres de Saint-Florian.

C'était un ancien monastère dont il restait un seul vestige, un couloir avec arcades, contre lequel se trouvait la cuisine, le réfectoire, le logement du chef de culture et la pièce où couchera Fernand.

Fernand, quand il allait le dimanche à la ferme, aidait les prisonniers à traire. Ils se prirent d'amitié pour lui et imaginèrent un moyen de le faire venir travailler avec eux à la ferme.

Quatre prisonniers travaillaient à cette ferme, Benoît, hôtelier en France dans le Bordelais, qui était devenu charretier, les trois autres travailleront à la vacherie, Alban cultivateur en Ardèche, ABEL, que nous n'avons toujours connu que sur ce sur nom, cultivateur en Sologne et Philippe de Vesoul.

Philippe qui ne connaissait rien à la culture, travaillait avec difficulté et lorsqu'Alban leur fit part de son plan pour faire venir Fernand avec eux, il ne fit aucune difficulté.

L'idée d'Alban était que Philippe se fasse porter malade. Au bout de huit jours Alban qui était le chef de la vacherie, réclama au responsable des vacheries à Saint-Florian, qui l'appréciait beaucoup, qu'on lui redonne un aide, suggérant qu'il connaissait un jeune Français qui venait les aider le dimanche à traire. Il obtint gain de cause et c'est ainsi que Fernand deviendra vacher, Philippe reprendra le travail quinze jours plus tard devenant homme de cour ce qui lui plaira mieux que d'être vacher.

La description de cette ferme s'impose maintenant pour essayer de bien reproduire le milieu et l'ambiance où Fernand évoluera pendant un an et demi.

Le personnel se composait en plus des quatre prisonniers, d'un contremaître, de trois ukrainiens, d'une cuisinière autrichienne. Pour les travaux saisonniers, (betteraves, fourrage, moisson, pommes de terre) des femmes autrichiennes du pays venaient en renfort.

La production de la ferme était entièrement basée sur la production du lait. La vacherie était une vacherie modèle, une seule rangée de quarante vaches, avec un caniveau à l'arrière, où les bêtes étaient obligées de faire leur déjections, étant maintenues sur le devant par des planches que les vachers glissaient dans des lumières faites dans le râtelier qui était vertical, hors de moments où les vaches mangeaient. Ce râtelier, qui était plutôt un genre de cornadis était posé sur une auge en béton, avec devant un large couloir, où un chariot pouvait facilement circuler. Un bout de ce couloir donnait sur le couloir à arcades, l'autre sur une salle de mélange.

Quarante vaches, sur une seule ligne, d'une propreté impeccable, étrillées et brossées tous les jours, sauf le dimanche, cela avait une sacrée allure.

Leur journée commençait à cinq heures, Alban et Fernand travaillaient (à la main), le grand-père donnait à manger et enlevait le fumier, ils étrillaient tous les trois et à dix heures ils étaient libres, jusqu'à quatre heures de l'après-midi, ne participant aucunement aux autres travaux de la ferme. Le foin qui était haché, leur était soufflé dans le grenier du dessus de la vacherie.

Il leur suffisait quand ils en avaient besoin, de le descendre dans le couloir devant les auges par des trappes, d'aller avec le chariot à quatre roues, qui avait une cuve en bois étanche, chercher dans la salle de mélange, la pulpe séchée qui y était stockée en sacs, et ensuite de remplir le chariot d'eau le soir, pour humidifier la pulpe, qui retrouvait alors sa structure initiale. Dans notre région en France nous ne connaissions pas encore la pulpe séchée. Le grand-père sortait le fumier pendant la traite, avec une brouette et le montait à l'aide d'une planche sur le tas de fumier, qui se trouvait contre la vacherie, la paille était stockée, sous un hangar contigu.

Alban avait été fait prisonnier devant la ligne Maginot dès le début de la guerre, et était arrivé à la ferme dès le début de l'année 1940. Il fut affecté à la vacherie qui était tenue par de ukrainiens incompetents et les résultats étaient très mauvais

Rapidement le responsable des vacheries s'aperçut des compétences en élevage d'Alban. Quand à l'automne 1940 les prisonniers français arrivèrent en grand nombre, à la demande d'Alban les ukrainiens furent remplacés par des prisonniers français et c'est ainsi que le grand-père et Philippe arrivèrent à la vacherie.

Devenu responsable de la vacherie, Alban obtint rapidement de bons résultats, plus de veaux qui crevaient, la quantité de lait en augmentation, et en plus une vacherie d'une propreté impeccable.

De plus en plus apprécié par le responsable d'Hohenbrunn Alban devint le maître de la vacherie et les contremaîtres (cinq) qui passeront de son arrivée à son départ n'avaient aucune autorité sur la vacherie, au point que, quand nous irons la première fois, sur la porte d'entrée de la vacherie un écriteau où en allemand était écrit "Entrée interdite à toute personne étrangère à ce bâtiment "

Incroyable, nous pouvions y entrer, le contremaître pas. Cela leur facilitera bien des choses par la suite, pouvant stocker sans crainte le fruit de leur braconnage. La veille de Noël 1944, Noël que nous passerons avec eux, j'ai vu dans la salle de mélange, deux gigues de chevreuil, trois faisans et dans un panier, plusieurs douzaines d'oeufs. Pour nous qui, à cette époque, souffrions de la faim c'était l'antichambre du paradis.

Pour en terminer avec la ferme, il faut dire qu'il y avait huit chevaux (deux par charretier) et une porcherie d'une dizaine de truies soignées par une autrichienne..

Les prisonniers étaient nourris matin et midi à la ferme, où la cuisine était faite par une vieille autrichienne qui avait un faible pour les Français principalement le "gamin". Les ukrainiens mangeaient aussi à la ferme, au réfectoire dans des creux faits dans la grande table en bois, la nourriture leur étant amenée dans le chaudron posé au milieu de la table.

Pour les Français qui mangeaient ensuite, ils avaient droit à avoir des assiettes et la nourriture leur était servie dans des plats. Pour le dîner Fernand mangeait seul avec la cuisinière et un viel autrichien, DEPAN, qui vaquait à la ferme à de menus travaux, le bois, le jardin, les volailles.

Les quatre prisonniers, couchaient au commando, aménagé dans le haut d'un moulin à eau, situé à deux cents mètres de la ferme. Ils étaient une dizaine, en plus des quatre que je vous ai présentés il y avait: Achille brocanteur dans la région parisienne, qui travaillait au moulin, où il était seul avec la meunière, remplaçant le patron, qui était sur le front russe, dans toutes ses fonctions !!!Les cinq autres travaillant dans d'autres fermes des environs.

Un vieux "posten" couchant dans une pièce à côté les gardait la nuit, ce qui ne les empêchait pas de sortir pour braconner, quand cela leur disait, car il devait être un peu sourd. celui que nous connaissons quand nous irons manger avec eux le jour de Noël, était assez compréhensif, un bout de chocolat aidant, il ne fit aucune objection à ce que nous, entrions dans leur pièce il était pourtant formellement interdit aux civils d'entrer.

Avant de vous raconter les anecdotes dont je peux me souvenir, anecdotes confirmées ou rappelées par Fernand que j'ai revu avant d'écrire ce chapitre, je tiens à rappeler, tout ce que nous leur devons, que ce soit à Fernand, Alban, le Grand-Père et Philippe, sans oublier Benoît.

Comme je l'ai déjà dit, quand nous irons au lager 22, nous serons très mal nourris et quoique les colis arrivaient encore, sans les pommes de terre venant d'Hohenbrunn nous aurions été très malheureux. Quand à partir de juin 1944 nous ne recevrons plus rien de chez nous, ces cadeaux qu'ils nous faisaient, n'en eurent que plus de valeur. Il faut avoir eu faim, pour savoir ce qu'une pomme de terre peut représenter. Grâce à eux, nous en aurons toujours, sans parler de temps en temps d'un morceau de lard, ou d'une poule rentrée pour son malheur dans la vacherie, quand nous étions avec eux. Je vois encore le grand-père en estourbir une d'un coup de fourche.

En plus de l'aide matérielle qu'ils nous apportèrent, le soutien de notre moral, par leurs contacts, par leur gentillesse, par la possibilité de pouvoir un moment nous soustraire à cette vie d'usine et de camp, retrouvant nos repères de paysans dans cette ambiance de ferme et de camaraderie, contribua aussi à rendre notre exil plus facile à supporter. Merci les gars d'Hohenbrunn.

Un dimanche qu'il faisait beau alors que nous étions avec, eux ils nous emmenèrent au moulin, où nous assisterons à une partie de pêche insolite. Achille qui, suivant les besoin du moulin, fermait ou ouvrait les vannes de façon à remplir le bief, les ferma totalement, ce qui eut pour effet de tarir presque complètement le débit du ruisseau.

En bas du déversoir, pour éviter à l'eau de creuser le fond de la rivière, une cuvette en béton y était construite. Dans le mince filet d'eau qui s'écoulait en aval les truites avaient du mal à se déplacer, et nous vîmes Fernand avec un râteau repousser les truites dans la cuvette en béton, où Constant, de l'eau à mi-cuisse, avec un panier à pommes de terre en grillage les attrapaient et les passant par sa brayette les mettaient dans les jambes de son pantalon de charpentier (les pantalons de charpentier sont très serrés à la cheville et les jambières sont très larges), en cas où le garde chasse apparaisse. Les jambières pleines pouvait contenir une quinzaine de truites d'environ une bonne livre. Nous en ramènerons au camp, à nos risque et périls, une dizaine

En effet tout ce qu'ils nous donnaient devait être ramené au camp, et naturellement nous avions intérêt à ne pas nous faire remarquer, principalement dans le train qui, de Saint-Florian, nous ramenait à Ebelsberg. Le risque était moins grand dans le tram qui lui nous ramenait au camp, où de nombreux étrangers se trouvaient, ce qui n'était pas le cas dans le petit train. Nous eûmes la chance de n'être jamais arrêtés. Comme je l'ai déjà dit nous aurions eu affaire à la gendarmerie, ce que nous craignons moins que la Gestapo.

A la mi-mars 1945, j'étais parti les voir en semaine, alors que je travaillais de nuit, allant prendre directement le tram, en sortant du boulot. J'arrivai à la ferme vers dix heures, ayant attendu un bon moment le train. Rentrant dans la vacherie qu'ils s'appretait de quitter, le grand-père me dit "bois un coup gamin". Il y avait toujours dans une auge en pierre remplie d'eau un ou plusieurs bidons de soldat remplis de "moust"¹.

J'en bus avec plaisir et le trouvai meilleur que d'habitude, ce que je leur dit. Ils rigolèrent en me disant "il peut être bon c'est du vin blanc"

J'avais bien remarqué que l'allée avec colonnades était barrée par une demi-douzaine de demi-muids (tonneau en bois de cinq à six cent litres). Ils avaient été entreposés là, ainsi que quantités de conserves stockées dans le grenier, par l'armée qui avait évacué un dépôt de ravitaillement des environs de Vienne, les troupes russes approchant. Nos amis ne manquèrent pas l'occasion et l'un d'eux vint une nuit aider Fernand à soutirer ce précieux breuvage qui leur manquait depuis quatre ans. Avec une vrille ils percèrent un petit trou et siphonnèrent quatre bidons de vin. Ils recommencèrent autant de fois que les bidons seront vides, tant que les tonneaux resteront.

Fernand une nuit prélèvera quelques conserves que les allemands croyaient bien à l'abri, dans le grenier, derrière une porte cadenassée, oubliant que les planches de la cloison étaient seulement clouées. Ces conserves iront rejoindre dans une cache aménagée dans le fond du placard de la chambre de Fernand, où il y avait déjà, ce qui, dans les colis que recevaient les prisonniers, risquait de leur être enlevé lors d'une éventuelle fouille.

Une précision, ils avaient droit à la ferme au "moust", mais il n'était pas toujours terrible quand arrivait la fin de la semaine, car ils n'avaient plus que le moust distribué aux autres ouvriers. En effet, comme je l'ai déjà dit, Alban avait l'estime et la confiance du chef vacher. Seul ce dernier avait la clé de la partie de la cave où se trouvait le mouss réservé aux régisseur qui habitait Linz, et à lui-même.

Etant le seul autrichien n'allant pas à la messe, pendant cette dernière il allait avec Alban remplir des bidons qui seront cachés dans la salle de mélange. Quand il faisait chaud le stock était épuisé et alors il leur fallait se contenter de celui distribué chaque jour par Defan le vieil autrichien.

Malgré la présence à moins de cinq cents mètres de la maison du garde, le braconnage faisait partie de leurs passe-temps. Chevreuils et faisans étaient les plus capturés, car ils fréquentaient les jeunes plantations de sapins, qui étaient souvent impénétrables, et où plus principalement pour les chevreuils ils avaient de belles coulées, vu la difficulté d'y pénétrer, ils risquaient peu que les "huiles du parti" qui

¹ Cidre en dialecte Autrichien

venaient y chasser, s'y aventurent. Collets pour les chevreuils, dont ils ne prélevaient que les bons morceaux enterrant le reste. Pour les faisans ils avaient dans ces plantations fait des pièges avec des branches, reconstituant des espèces de mues à plusieurs entrées libres en temps normal, ce qui permettait aux faisans d'aller manger le grain qu'ils y mettaient, mettant des collets aux entrées quand ils voulaient en manger.

Pour les faisans il leur arrivait en période de pleine lune et de ciel découvert, quand l'un d'entre-eux pouvait s'échapper, d'aller la nuit, avec Fernand dans un bois à quelques centaines de mètres de la maison du garde, munis de mèches de soufre (celle qui servent à mécher les tonneaux), qu'ils introduisaient dans une fente faite au bout d'une perche, et quand se détachait dans le ciel l'ombre d'un faisan, branché, mettant la mèche allumée sous le faisan, ils attendaient, qu'asphyxié, il tombe à terre.

Quand ils voulaient prendre à la radio, " les français parlent aux français", Alban, sous le prétexte d'un vêlage restait pendant la nuit à la ferme, et avait accès à la pièce où était le poste de TSF, où il se reposait. Fernand ne pouvait y entrer, cette pièce étant fermée la nuit.

Pour nous qui étions soumis, au dur travail de l'usine, à la promiscuité continuelle d'étrangers, pour nous qui souffrions de la faim, qui étions mal vus en général par la population, avec toujours cette peur de terminer dans un camp de travail, nous enviions la vie que menait Fernand, la même que les prisonniers, mais eux étaient là depuis quatre ans.

Les prisonniers recevaient assez régulièrement des colis de la Croix-rouge française, et après le débarquement des colis de la Croix Rouge américaine, contenant entre-autres des barrettes de chocolat, denrée très rare en Allemagne, qui ouvraient bien des portes.

Par Benoît nous apprendrons qu'il avait été envoyé début février 1945, avec Philippe, pour ramasser les cadavres de concentrationnaires qui avaient traversé la région, évacués devant l'avance des troupes russes qui approchaient de Vienne qui était à environ 120 kilomètres d'Hohenbrunn.

Il faisait alors très froid et les routes étaient recouvertes de neige. Epuisés par cette longue marche en galoches dans la neige à peine nourris, nombreux étaient ceux qui ne pouvaient plus avancer. Une balle dans la nuque et leur voyage s'arrêtait là, leurs cadavres jalonnaient les bas côtés. Benoît nous dit avoir fait avec son chariot attelé de deux chevaux, plusieurs voyages, ramassant sur cinq kilomètres plus de cinquante cadavres.

Tous avait l'impact de la balle tirée dans la nuque, leur cervelle pour la plupart accumulée dans le devant de leur calot. Ils allaient les décharger dans une fosse commune creusée dans les environs de Saint-Florian. Ils n'étaient pas les seuls, deux autres chariots, menés eux aussi par des prisonniers français, débarrassaient de ces malheureux cadavres, d'autres tronçons de route des environs

Nous avons passé Robert, Clérin, et moi, le jour de Noël 1944 à la ferme. Nous avons arrêté de travailler le samedi soir et nous partions pour Hohenbrunn, le dimanche dans la matinée. Nous déjeunerons avec eux à la ferme, grâce à la cuisinière, le contremaître étant en congé, sans cela c'est dans la chambre de Fernand que nous aurions dû manger un morceau.

Je me rappelle encore la taille du morceau de salé, quel régal. et il y avait un genre de pain brioché au dessert avec une crème. Je ressens aujourd'hui encore la joie de ce repas. Que c'est bon de pouvoir manger à sa faim, il faut avoir connu l'obsession quasi continuelle de la nourriture, c'était du reste le sujet qui revenait le plus souvent dans nos conversations.

Nous passerons l'après-midi avec eux à la vacherie, après avoir été faire un tour au commando. Revenus à la vacherie, nous les aiderons de notre mieux, l'un aidant le grand-père à curer, car le soir il enlevait aussi le plus gros du fumier. Pour ma part je me rappelle être monté dans le grenier pour descendre le fourrage haché, qui restera en tas dans le couloir en attendant d'être distribué le lendemain matin.

Les prisonniers repartis au commando, nous resterons avec Fernand, peu de souvenir du dîner qui se prolongera tard dans la nuit, seulement qu'il fut bien arrosé de mouss et que quand nous gagnâmes la vacherie pour y dormir sur le tas de foin, il y avait de l'ambiance.

Nous serons réveillés ensevelis sous le fourrage dont nos camarades de retour à la vacherie pour la traite, avaient éboulé le faite du tas sur nous. Il me fallut un moment pour réaliser. Quand le travail fut fini, nous les accompagnerons au commando, où sous la direction de Benoît ils préparèrent un repas de fête, chevreuil, faisan, gâteau et schnaps. Une ambiance familiale et joyeuse qui se détériora, quand, repus, nous commençâmes à penser qu'il nous fallait regagner Linz.

Depuis un moment déjà, l'euphorie qui avait régné pendant tout le repas se dissipa chacun repensant à nos familles restées en France et je pense que cela était beaucoup plus dur pour les prisonniers, mariés pour la plupart et pour qui c'était le quatrième Noël, cinq pour Alban, qu'ils passaient loin des leurs.

Nous retournerons à la ferme avec eux à l'heure de la traite, puis nous les quitterons pour reprendre un train pour regagner le camp. Le moral était au plus bas, et physiquement l'abondance de nourriture de ces deux jours, n'arrangeait rien, la digestion pour moi était plus que pénible.

Je terminerai ces souvenirs d'Hohenbrunn, par le retour fin avril 1945, de ma dernière visite que je leur avais fait. A court de pommes de terre, c'était mon tour d'aller au ravitaillement, pour être objectif je dois reconnaître que Robert y allait plus souvent qu'à son tour. Travaillant de jour, j'étais parti directement de l'usine et j'avais passé la nuit avec Fernand. Je partis, mon sac à dos bien garni, reprendre le premier train de façon à être de retour à l'usine pour sept heures.

Arrivée en gare de Saint-Florian, une animation anormale y régnait. Je pris conscience que c'était presque la panique. De nombreux civils, vieux plus ou moins bancals, ou très jeunes, (après 16 ans tous les jeunes hommes étaient enrôlés dans les "HITLERJUGEND"), avaient un brassard à croix gammée sur le bras. C'étaient des "VOLKSTURM". J'aurai par la suite de nombreuses occasions d'en voir, au fur et à mesure que la situation se dégradait.

C'étaient des hommes qui n'avaient pas été mobilisés, trop vieux, trop jeunes ou mutilés, qui étaient enrôlés en cas de danger éminent. J'appris que les sirènes avaient sonné la "PANZER ALARM", alarme qui devait être sonnée quand des tanks ennemis se trouvait à moins de 30 kilomètres.

Le train partit avec du retard, et fut plusieurs fois arrêté en cours de route par des attroupements de ces VOLKSTURM. Je voyais sur les routes que nous côtoyions de temps en temps de ces hommes encadrés par des soldats, commencer à faire des barrages. Je commençais à me soucier du retard que j'aurai en arrivant à l'usine, souci qui augmentera, quand à Ebelsberg j'appris que le tram ne circulait plus.

Il me restait plus de quatre kilomètres à faire, et partout des Volksturm, de la feldgendarmérie, des soldats de la Wermarch, des SS. Mais ils ne s'occuperont pas de moi, trop occupés à faire des barrages, entre-autres des poutres de fer enfoncées dans des trous prévus en travers de l'autostrade. J'arriverai à l'usine assez inquiet, mais là aussi c'était un peu la panique et mon retard ne me procura pas d'ennui.

En fin de soirée la panzer-alarm fut levée. Si nous étions contents que cette alarm, était la preuve que la fin approchait, nous étions inquiets de voir que c'étaient les troupes russes qui allaient nous libérer. Grâce à Dieu ce furent les américains, qui dépassèrent la rivière Traun, mais se replieront par la suite sur sa rive occidentale, le Traun faisant la frontière entre russes et américains.

Robert trois jours après notre libération décida d'aller voir à Hohenbrunn, avec le vélo que les américains m'avait donné. Il dut passer avant le pont qui enjambe le Traun devant des soldats américains qui le laissèrent passer sans difficultés, ce qui ne fut pas le cas au retour. Fernand et les prisonniers n'étant plus à la ferme.

Quand il se représentera devant le poste américain, ces derniers ne voulurent pas le laisser passer. Très contrarié, en cherchant un moyen de traverser le Traun, ce qui n'était pas envisageable à la nage car le Traun à un très fort courant et relativement profond, il aperçut un pont en construction, en prévision de la prolongation de l'autostrade.

Le vélo sur le dos il s'aventura sur les poutres de ce pont qui était à cinq ou six cents mètres du poste, pensant que les soldats ne l'apercevraient pas. Subitement il entendit siffler des balles, les soldats lui tiraient dessus. Il me dit avoir eu la peur de sa vie. Arrivé sans égratignure sur la rive il s'attendait à être poursuivi. Il n'en fut rien et regagna le camp sans encombre.

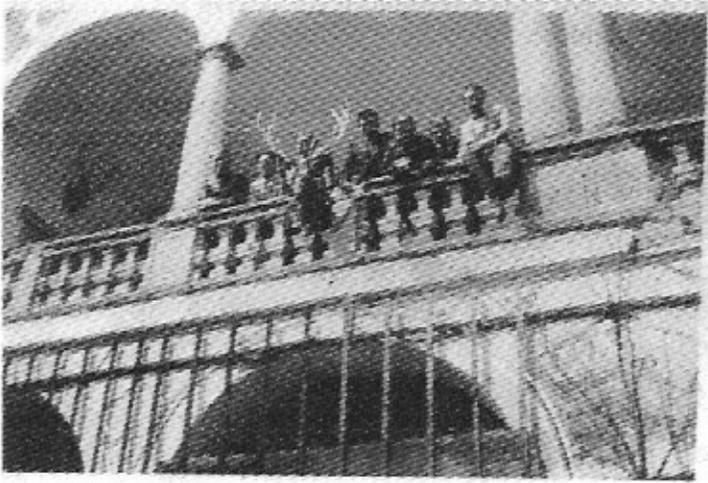
Robert n'avait pas trouvé Fernand et les prisonniers à la ferme et pour cause, le lendemain de leur libération, Benoît ayant pris une auto d'officier allemand, ils partirent direction la France. Ils n'eurent pas de véritables difficultés, au début les américains, voyant ce camion chargé de soldats français, un drapeau tricolore flottant au vent les laissèrent passer.

Ils trouvèrent de l'essence dans un camion citerne accidenté et ce n'est qu'à Salzbourg qu'ils furent contraints d'aller dans un camp en attente du voyage retour, d'où ils seront dirigé sur le lac de Constance où ils séjourneront dans une fabrique de fil désaffectée. Par la suite ils regagneront Mulhouse. Fernand sera séparé d'eux, et après les mêmes contrôles, que ceux que nous avons eu à Paris, il regagnera Avrolles le trente et un mai, cinq jours après nous, alors qu'il avait quitté Hohenbrunn trois semaines avant nous.

NOTE:

Je ne pense pas que ceux qui auront l'occasion de lire ce récit, pourront apprécier à leur juste valeur, les services que nous rendirent Fernand et les prisonniers d'Hohenbrunn, sauf si certains d'entre-eux, ont un jour connu la faim.

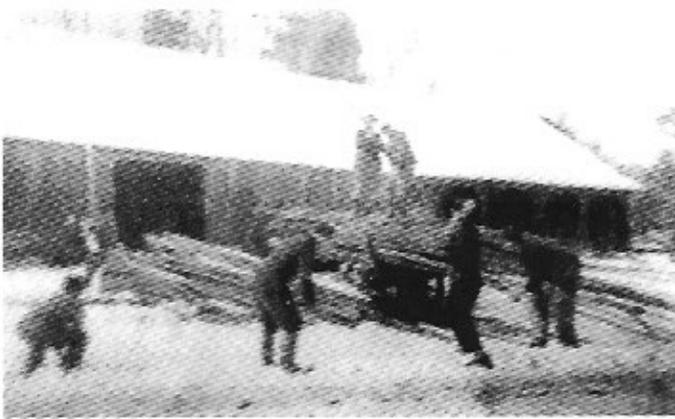
Que ce rappel de ces moments passés avec eux, soit un modeste remerciement, pour tout ce qu'ils ont fait pour nous.



Le rendez vous de chasse, où Fernand logera avec les autres bûcherons, avant d'aller, vacher, à la ferme



Abel, Fernand, Benôit, Alban, Philippe et le paon



Bataille de boules de neige, sur le chariot
Abel et Robert



Retour au commando : Clérin, Robert, Abel
Gabriel, Benôit, Philippe.



Passeport
de Fernand

ANNEXES

ARSAC.

Je ne peux passer sous silence ce qui arriva par la suite, et que je ne verrai pas étant de jour, le fait s'étant produit une nuit où nous étions tous deux au lit, Arsac étant de la même tournée que moi. Celui qui le remplaçait ayant par une mauvaise manoeuvre laissé un bloc se coucher, en le posant, quand il voulut le relever, la tête du bloc arrachait les briques et plus il essayait pire c'était. Le laminoir était arrêté, faute de bloc, l'on appela le responsable de tous les pontonniers de l'ensemble de l'usine afin, qu'il envoie un pontonnier plus adroit. Ce fut un allemand et il ne put que continuer les dégâts. En désespoir de cause on alla chercher Arsac, qui en pleine nuit, fut obligé de venir, mais demanda en contrepartie, s'il réussissait une permission de trois jours et un laissez-passer pour aller voir son frère qui, lui aussi requis, était en Allemagne. Naturellement ils acceptèrent, car s'il ne réussissait pas il fallait éteindre le four. En moins de deux minutes le bloc était sorti et pendant ces deux minutes, le copain qui était de nuit à notre four, nous raconta, qu'il gueulait sans arrêt « bande de c.. etc... ». Il eut sa permission plus une bouteille de schnapp et un supplément de tickets d'alimentation, ceci à la demande de notre Obermeister Sanders. Sacré Arsac et sa grande gueule.

Quelques renseignements sur la ville de LINZ tirés de l'Encyclopédie Universelle:

Capitale du Land de Haute -Autriche, Linz est, par le nombre d'habitants, la troisième ville, après Vienne et Graz, mais son poids économique en fait l'organisme urbain le plus dynamique de l'Autriche.

Elle est construite sur la rive droite du Danube, un peu en amont du confluent de la Traun, là où le fleuve sort de la section étroite enfoncée dans les contreforts du massif granitique de Bohême, pour pénétrer dans la conque alluviale du bassin de Linz. Sa population qui était de 125.000 habitants en 1938, passera à 203.000, en 1991. ~@~

L'annexion de l'Autriche par l'Allemagne en 1938, la Seconde Guerre mondiale font de Linz une métropole industrielle, autour de deux énormes entreprises industrielles, le complexe sidérurgique produit avec le minerai Styrien et le coke local ou importé, les deux tiers du fer et 56 % de l'acier autrichien, alimentant diverses fabrications métallurgiques lourdes, la firme chimique O. Stickstoffwerk, gros fournisseur d'engrais et de produits de synthèse.

Le centre citadin primitif, avec ses édifices gothiques et baroques, est entouré de vastes quartiers usiniers, dans la plaine de confluence Traun-Danube (Kleimunchen), résidentiels, sur les pentes de Pöstlinberg et transdanubiens (Urfahr).

Le rayonnement de Linz s'étend sur une couronne de satellites urbains: Hörsching, Pasching, Markt Sankt-Florian, Ansfelden, Leonding, Traun.

Adolph Hitler, termina ses études à Linz. Son père douanier chef à la fin de sa carrière, se retira à Linz, en 1903. Hitler alors âgé de 14 ans, est alors élève de la REALSCHUL, qu'il quittera à ayant été recalé à son baccalauréat. Il eut pour professeur d'histoire le dr. POETSCH, pangermaniste et antisémite, ce qui marquera probablement Hitler. J'ai vu la tombe de ses parents enterrés à Leonding.

@ En 1943, le nombre d'habitants qui était de 125.000 en 1938, devait avoir doublé vu le nombre d'étrangers, qui alors y séjournaient de gré ou de force, russes, polonais, italiens, belges, néerlandais, grecs, roumains, tchèques, yougoslaves, etc... sans oublier les prisonniers de guerre, ainsi que les allemands soldats ou civils.